



Une Terre De Feu

Morgan Rice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



MORGAN RICE

TOME 12 DE L'ANNEAU DU SORCIER

UNE TERRE DE FEU

Une **Terre** de **Feu**

(Tome 12 de l'Anneau du Sorcier)

Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives, vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact!

Sélection de critiques pour Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients pour un succès immédiat : intrigue, contre-intrigue, mystère, de vaillants chevaliers, des relations s'épanouissant remplies de cœurs brisés, tromperie et trahison. Cela vous tiendra en haleine pour des heures, et conviendra à tous les âges. Recommandé pour les bibliothèques de tous les lecteurs de fantasy. »

--Books and Movie Review, Roberto Mattos

« [Un ouvrage] de fantasy épique et distrayant. »

--KirkusReviews

« Le début de quelque chose de remarquable ici. »

--San Francisco Book Review

« Rempli d'action... L'écriture de Rice est respectable et la prémisse intrigante. »

--PublishersWeekly

« [Un livre de] fantasy entraînant... Seulement le commencement de ce qui promet d'être une série pour jeunes adultes épique. »

--Midwest Book Review

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Tome n 1)
LE RÉVEIL DU VAILLANT (Tome n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Tome n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Tome n 4)
UN ROYAUME D'OMBRES (Tome n 5)
LA NUIT DES BRAVES (Tome n 6)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHE DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIER (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE

TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUmise AU DESTIN (Tome 11)

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé, sous licence, à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright justdd, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.



Table des matières

CHAPITRE UN	
CHAPITRE DEUX	
CHAPITRE TROIS	
CHAPITRE QUATRE	
CHAPITRE CINQ	
CHAPITRE SIX	
CHAPITRE SEPT	
CHAPITRE HUIT	
CHAPITRE NEUF	
CHAPITRE DIX	
CHAPITRE ONZE	
CHAPITRE DOUZE	
CHAPITRE TREIZE	
CHAPITRE QUATORZE	
CHAPITRE QUINZE	
CHAPITRE SEIZE	
CHAPITRE DIX-SEPT	
CHAPITRE DIX-HUIT	
CHAPITRE DIX-NEUF	
CHAPITRE VINGT	
CHAPITRE VINGT-ET-UN	
CHAPITRE VINGT-DEUX	
CHAPITRE VINGT-TROIS	
CHAPITRE VINGT-QUATRE	
CHAPITRE VINGT-CINQ	
CHAPITRE VINGT-SIX	
CHAPITRE VINGT-SEPT	
CHAPITRE VINGT-HUIT	
CHAPITRE VINGT-NEUF	
CHAPITRE TRENTE	
CHAPITRE TRENTE-ET-UN	

« Ainsi je tourne le dos :
Il y a un monde ailleurs. »

--William Shakespeare

CHAPITRE UN

Gwendolyn se tenait sur les rives des Isles Boréales, contemplant fixement l'océan, observant avec horreur le brouillard se lever et commencer à envelopper son enfant. Elle eut l'impression que son cœur se brisait en deux tandis qu'elle regardait Guwayne flotter de plus en plus loin, vers l'horizon, disparaissant dans les brumes. La marée l'emportait vers Dieu savait où, chaque seconde l'emmenant de plus en plus hors de sa portée.

Des larmes roulèrent sur les joues de Gwendolyn pendant qu'elle contemplait la scène, incapable de s'arracher à la vue, insensible au reste du monde. Elle perdit toute idée du temps et de l'espace, ne pouvait plus sentir son corps. Une part d'elle-même mourut alors qu'elle observait la personne qu'elle aimait le plus au monde être emportée par le courant. C'était comme si une part d'elle était aspirée vers l'océan avec lui.

Gwen se détestait pour ce qu'elle avait fait ; mais en même temps, elle savait qu'il s'agissait de la seule chose au monde qui pourrait sauver son enfant. Gwen entendit le rugissement et le grondement à l'horizon derrière elle, et elle sut que, bientôt, l'île toute entière serait consumée par les flammes – et que rien au monde ne pouvait les sauver. Ni Argon, qui était toujours impuissant ; ni Thorgrin, qui était au bout du monde, dans le Pays des Druides ; ni Alistair ou Erec, qui étaient à un autre bout du monde, dans les Îles Méridionales ; ni Kendrick ou l'Argent ou aucun des autres braves hommes qui étaient ici en ce lieu, aucun d'entre eux n'ayant les moyens d'affronter un dragon. La magie était ce dont ils avaient besoin – et c'était la seule chose dont ils étaient à court.

Ils avaient tout simplement eu de la chance de s'échapper de l'Anneau, et à présent, elle le savait, le destin les avait rattrapés. Il n'y avait plus de course, plus de dissimulation. Il était temps de faire face à la mort qui les avait poursuivis.

Gwendolyn pivota vers l'horizon, à l'opposé, et elle put voir même de là la masse noire des dragons se dirigeant dans sa direction. Elle avait peu de temps ; elle ne voulait pas mourir toute seule ici sur ces berges, mais avec les siens, les protégeant du mieux qu'elle pouvait.

Gwen se retourna pour jeter un dernier regard vers l'océan, espérant avoir un dernier aperçu de Guwayne.

Mais il n'y avait rien. Guwayne était loin d'elle maintenant, quelque part à l'horizon, déjà en route vers un monde qu'elle ne connaîtrait jamais.

S'il vous plaît, Dieu, pria Gwen. Soyez avec lui. Prenez ma vie pour la sienne. Je ferais n'importe quoi. Gardez Guwayne en sécurité. Laissez-moi le prendre à nouveau dans mes bras. Je vous en supplie. S'il vous plaît.

Gwendolyn ouvrit les yeux, espérant voir un signe, peut-être un arc-en-ciel – n'importe quoi.

Mais l'horizon était vide. Il n'y avait rien d'autre que des nuages noirs, lugubres, comme si l'univers était furieux de ce qu'elle avait fait.

Sanglotant, Gwen tourna le dos à l'océan, de ce qu'il restait de sa vie, et se mit à courir, chaque pas l'amenant plus près de sa dernière résistance, avec son peuple.

*

Gwen se tenait sur les parapets supérieurs du fort de Tirus, entourée par des douzaines des siens, parmi lesquels ses frères Kendrick et Reece et Godfrey, ses cousins Matus et Stara, Steffen, Aberthol, Srog, Brandt, Atme, et toute la Légion. Ils faisaient tous face au ciel, silencieux et sombres, sachant ce qui les attendait.

Pendant qu'ils écoutaient les rugissements distants qui faisaient trembler la terre, ils se tenaient là, impuissants, regardant Ralibar mener leur guerre pour eux, un seul dragon courageux combattant de son mieux, tenant à distance la horde de dragons ennemis. Le cœur de Gwen s'emballa tandis qu'elle regardait Ralibar se battre, si valeureux, si audacieux, un dragon contre des douzaines d'autres et pourtant sans peur. Ralibar crachait du feu sur eux, levait ses grandes serres et les entaillait, les saisissait avec force, et plongeait ses dents dans leurs gorges. Il était non seulement plus fort que les autres, mais plus rapide, aussi. Il était quelque chose à voir.

Pendant que Gwen observait, son cœur fit un bond dans un dernier sursaut d'espoir ; une partie d'elle-même osa croire que peut-être Ralibar pourrait les vaincre. Elle vit ce dernier esquiver et descendre en piqué alors que trois dragons crachaient du feu vers sa tête, le manquant de peu. Ralibar se projeta ensuite vers l'avant et plongea ses grandes serres dans le poitrail d'un des dragons, et utilisa son élan pour le pousser vers l'océan.

Plusieurs dragons crachèrent du feu sur Ralibar pendant qu'il plongeait, et Gwen regarda avec horreur Ralibar et l'autre dragon devenir une boule de feu, tombant vers l'océan. Le dragon résista, mais Ralibar employa tout son poids pour le mener dans les vagues – et rapidement ils plongèrent tous deux dans l'océan.

Un grand sifflement s'éleva, en même temps que des nuages de vapeur, et l'eau éteignit le feu. Gwen observa avec impatience, espérant qu'il allait bien – et quelques instants plus tard, Ralibar refit surface, seul. L'autre dragon apparut aussi, mais il dansait sur l'eau, flottant dans les vagues, mort.

Sans hésitation, Ralibar monta en flèche vers les douzaines d'autres dragons plongeant en piqué vers lui. Comme ils descendaient, leurs grandes gueules ouvertes, le visant, Ralibar passa à l'attaque : il tendit ses grandes serres, se pencha vers l'arrière, ouvrit les ailes, et en saisit deux, puis pivota et les entraîna vers la mer.

Ralibar les maintenait sous lui, mais pendant qu'il faisait cela, une douzaine de dragons bondirent sur son dos exposé. Le groupe tout entier chuta vers l'océan, emportant Ralibar avec eux. Ralibar, aussi vaillamment qu'il se battait, était tout bonnement dépassé, et il plongea dans les eaux, s'agitant

dans tous les sens, maintenu par de douzaines de dragons, poussant des hurlements furieux.

Gwen déglutit, son cœur se brisant à la vue de Ralibar se battant pour eux tous, tout seul là-bas ; elle souhaitait plus que tout pouvoir l'aider. Elle ratissa la surface de l'océan, attendant, espérant un signe quelconque de Ralibar, voulant qu'il refasse surface.

Mais à sa son horreur, il ne le fit pas.

Les autres dragons firent surface, et ils s'envolèrent tous, se regroupèrent, et jetèrent leur dévolu sur les Isles Boréales. Ils semblaient regarder droit vers Gwendolyn alors qu'ils laissaient échapper un grand rugissement et étendaient leurs ailes.

Gwen sentit son cœur se briser. Son cher ami Ralibar, leur dernier espoir, leur dernière ligne de défense, était mort.

Gwen se tourna vers ses hommes, qui se tenaient là, sous le choc. Ils savaient ce qui arrivait ensuite : une vague de destruction impossible à arrêter.

Gwen se sentait lasse ; elle ouvrit la bouche, et les mots se bloquèrent dans sa gorge.

« Sonnez les cloches », dit-elle finalement, la voix rauque. « Ordonnez à notre peuple de se mettre à l'abri. Quiconque en surface doit aller en dessous, maintenant. Dans les grottes, les caves – n'importe où mais pas ici. Donnez-leur l'ordre – maintenant ! »

« Sonnez les cloches ! » s'écria Steffen, courant vers l'extrémité du fort, criant dans la cour. Rapidement, des cloches retentirent à travers la place. Des centaines de personnes, des survivants de l'Anneau, fuyaient, se précipitant pour s'abriter, se dirigeant vers les grottes à la périphérie de la ville ou se ruant vers des caves ou des abris en sous-sol, se préparant contre l'inévitable vague de feu qui arriverait.

« Ma Reine », dit Srog, se tournant vers elle, « peut-être pouvons-nous trouver refuge dans ce fort. Après tout, il est fait de pierre. »

Gwen secoua la tête, en connaissance de cause.

« Tu ne comprends pas le courroux des dragons », dit-elle. « Rien en surface ne sera sûr. Rien. »

« Mais ma dame, peut-être serons-nous plus en sécurité dans ce fort », pressa-t-il. « Il a tenu face aux épreuves du temps. Ces murs de pierre sont épais de trente centimètres. Ne préféreriez-vous pas être là plutôt que sous terre ? »

Gwen secoua la tête. Il y eut un rugissement, elle regarda vers l'horizon et put voir les dragons approcher. Son cœur se brisa quand elle vit, au loin, les dragons déverser un mur de flammes sur sa flotte qui se trouvait dans le port sud. Elle regarda ses précieux navires, sa planche de salut pour quitter cette île, de magnifiques bateaux qui avaient nécessité des décennies de construction, étaient réduits à rien d'autre que du petit bois. Elle se sentit heureuse d'avoir anticipé cela, et d'avoir dissimulé quelques embarcations de l'autre côté de l'île. Si jamais ils survivaient pour les utiliser.

« Il n'y a pas de temps pour discuter. Nous allons tous quitter cet endroit immédiatement. Suivez-moi. »

Ils suivirent Gwen tandis qu'elle se hâtait loin des toits et dans les escaliers en spirales, les descendant aussi vite qu'elle le pouvait ; en chemin, Gwen tendit instinctivement le bras pour étreindre Guwayne – puis son cœur se brisa encore une fois quand elle réalisa qu'il était parti. Elle sentit une part d'elle-même lui manquer tandis qu'elle dévalait les marches, entendant les bruits de pas derrière elle, en sautant deux à la fois, tous se précipitant pour se mettre à l'abri. Gwen pouvait entendre les rugissements distants des dragons se rapprochant, faisant déjà trembler les lieux, et elle pria seulement pour que Guwayne soit en sécurité.

Gwen sortit en trombes du château et courut à travers la cour avec les autres, tous se hâtant vers l'entrée des donjons, depuis longtemps vides de prisonniers. Plusieurs de ses soldats attendaient devant les portes d'acier, s'ouvrant sur des marches menant dans le sol, et avant qu'ils entrent, Gwen s'arrêta et se tourna vers son peuple.

Elle vit plusieurs personnes courir encore dans la cour, hurlant de peur, hébétés, incertains d'où aller.

« Venez ici ! » appela-t-elle. « Venez dans les sous-sol ! Vous tous ! »

Gwen fit un pas de côté, s'assurant qu'ils se mettaient tous à l'abri d'abord, et un par un, les siens passèrent à côté d'elle, le long des marches de pierre dans les ténèbres.

Les derniers à s'arrêter et à se tenir à côté d'elle furent ses frères, Kendrick et Reece et Godfrey, avec Steffen. Eux cinq se tournèrent et examinèrent le ciel ensemble, alors qu'un autre rugissement à faire trembler la terre s'élevait.

La horde de dragons était à présent si proche que Gwen pouvait les voir, à peine à cent mètres, leurs ailes plus grandes que nature, tous enhardis, leurs faces emplies de fureur. Leurs énormes gueules étaient grandes ouvertes, comme s'ils anticipaient le moment où ils les mettraient en pièces, et leurs dents étaient chacune aussi grandes que Gwendolyn.

Ainsi, pensa Gwendolyn, c'est à cela que la mort ressemble.

Gwen jeta un dernier regard alentours, et elle vit des centaines des siens s'abritant dans leurs nouvelles maisons, en surface, refusant d'aller dans les sous-sols.

« Je leur ai dit d'aller sous terre ! » cria Gwen.

« Certains de notre peuple ont écouté », observa tristement Kendrick, secouant la tête, « mais beaucoup ne le voulaient pas. »

Gwen sentit quelque chose se briser en elle-même. Elle savait ce qu'il adviendrait à ceux qui restaient en surface. Pourquoi son peuple devait-il toujours être si obstiné ?

Puis cela arriva – le premier des feux des dragons se déversa sur eux, assez loin pour ne pas les brûler, mais assez près pour que Gwen puisse sentir la chaleur dessécher son visage. Elle observa avec horreur alors que des cris

s'élevaient, venant de eux de l'autre côté de la cour qui avaient décidés d'attendre en surface, dans leurs demeures ou dans le fort de Tirus. Le fort de pierres, si invincible quelques instants auparavant, était maintenant en train de flamber, des flammes jaillissant des côtés et de l'avant et de l'arrière, comme si ce n'était rien d'autre qu'une maison de flammes, ses pierres carbonisées et brûlées en un instant. Gwen déglutit difficilement, sachant que s'ils avaient essayés d'attendre dans le fort, ils seraient tous morts.

D'autres n'avaient pas été aussi chanceux : ils hurlaient, en feu, et couraient dans les rues avant de s'effondrer au sol. L'horrible odeur de chairs brûlées envahit les airs.

« Ma dame », dit Steffen, « nous devons descendre. Maintenant ! »

Gwen ne pouvait se résoudre à se détourner, et pourtant elle savait qu'il avait raison. Elle se laissa être emmenée par les autres, être tirée à travers les portes, le long des marches, dans l'obscurité, tandis qu'une vague de feu roulait vers elle. Les portes d'acier se refermèrent en claquant une seconde avant qu'elles ne l'atteignent, et tandis qu'elle les entendait se réverbérer derrière elle, elles furent comme une porte se refermant dans son cœur.

CHAPITRE DEUX

Alistair s'agenouilla en sanglotant à côté du corps d'Erec, le serra dans ses bras, sa robe de mariage couverte de se son sang. Tandis qu'elle le tenait, son univers tout entier tournoyant, elle sentit son flux vital commencer à le quitter. Erec, blessé à l'arme blanche, gémissait, et elle pouvait sentir à son pouls qu'il était en train de mourir.

« NON ! » gémit Alistair, le tenant et le berçant dans ses bras. Elle sentit son cœur se déchirer en deux tandis qu'elle le tenait, avait le sentiment qu'elle mourrait elle-même. Cet homme qu'elle avait été sur le point d'épouser, qui l'avait contemplée avec tant d'amour à peine quelques instants auparavant, était à présent étendu presque sans vie dans ses bras ; elle pouvait difficilement l'imaginer. Il avait reçu ce coup tout en étant si serein, tellement empli d'amour et de joie ; il avait été pris au dépourvu à cause d'elle. À cause de son jeu idiot, lui demandant de fermer les yeux pendant qu'elle approchait avec sa robe. Alistair se sentit envahie de culpabilité, comme si tout était de sa faute.

« Alistair », gémit-il.

Elle baissa les yeux et vit les siens à moitié ouverts, les vit s'assombrir, la vie commencer à le quitter.

« Sache que ce n'est pas de ta faute », murmura-t-il. « Et sache combien je t'aime. »

Alistair pleura, le tenant contre sa poitrine, le sentant se refroidir. Ce faisant, quelque chose en elle se cassa net, quelque chose qui ressentait l'injustice de tout cela, quelque chose qui refusait absolument de le laisser mourir.

Alistair éprouva soudainement un sentiment familier et un picotement, comme des milliers de piqûre d'épingles dans le bout de ses doigts, et elle sentit son corps tout entier s'empourprer sous l'effet de la chaleur, de la tête aux pieds. Une force étrange la submergea, quelque chose de fort et de primal, quelque chose qu'elle ne comprenait pas ; cela vint plus fortement que n'importe quelle poussée d'énergie qu'elle ait jamais eu dans sa vie, comme un esprit extérieur s'emparant de son corps. Elle sentit ses mains et ses bras brûler, et par réflexe elle les tendit et posa ses paumes sur le torse et le front d'Erec.

Alistair les maintint là, ses mains brûlant encore plus, et elle ferma les yeux. Des images apparurent en flash à travers son esprit. Elle vit Erec jeune, quittant les Îles Méridionales, si fier et noble, se tenant sur un grand navire ; elle le vit entrer à la Légion ; rejoindre l'Argent ; jouter ; devenant un champion, vainquant ses ennemis, défendant l'Anneau. Elle le vit assis droit, avec une posture parfaite, sur son cheval, vêtu d'argent brillant, un modèle de noblesse et de courage. Elle savait qu'elle ne pouvait le laisser mourir ; le monde ne pouvait se permettre de le laisser mourir.

Les mains d'Alistair devenaient encore plus chaudes encore, elle ouvrit les yeux et vit les siens se fermer. Elle vit aussi une lumière blanche émanant de ses paumes, s'étendant à tout le corps d'Erec ; elle le vit envahi par elle, entouré par un globe. Tandis qu'elle regardait, elle vit ses blessures, suintant de sang, commencer lentement à se cicatriser.

Les yeux d'Erec s'ouvrirent en un éclair, emplis de lumière, et elle sentit quelque chose changer en lui. Son corps, froid il y avait encore quelques instants, commença à se réchauffer. Elle sentit sa force vitale revenir.

Erec leva les yeux vers elle avec surprise et étonnement, et ce faisant, Alistair sentit sa propre énergie s'épuiser, sa propre force vitale diminuer, alors qu'elle lui transférait son énergie.

Ses yeux se fermèrent et il tomba dans un profond sommeil. Ses mains devinrent brusquement froides, et elle vérifia son pouls, le sentit revenir à la normale.

Elle soupira dans un grand soulagement, sachant qu'elle l'avait ramené à la vie. Ses mains tremblaient, tellement exténuées par l'expérience, et elle se sentit vidée, pourtant ravie.

Merci, Dieu, pensa-t-elle, alors qu'elle se penchait en avant, posait son visage sur son torse, et l'enlaçait avec des larmes de joie. *Merci de ne pas m'avoir pris mon mari.*

Alistair cessa de pleurer, leva les yeux et embrassa la scène du regard : elle vit l'épée de Bowyer sur le sol, sa garde et sa lame couvertes de sang. Elle haïssait Bowyer plus que ce qu'elle pouvait concevoir ; elle était déterminée à venger Erec.

Alistair tendit la main et ramassa l'épée ensanglantée ; ses paumes furent recouvertes de sang alors qu'elle la tenait et l'examinait. Elle se prépara à la jeter, à la voir aller atterrir bruyamment de l'autre côté de la pièce – quand soudain, la porte s'ouvrit avec fracas.

Alistair se tourna, l'épée ensanglantée à la main, pour voir la famille d'Erec se précipiter dans la pièce, flanquée d'une douzaine de soldats. Tandis qu'ils venaient plus près, leur expression alarmée se transforma en une d'horreur, alors que leurs regards allaient tous depuis elle à Erec inconscient.

« Qu'as-tu fait ? » s'écria Dauphine.

Alistair la dévisagea en retour, ne comprenant pas.

« Moi ? » demanda-t-elle. « Je n'ai rien fait. »

Dauphine lui lança un regard noir alors qu'elle se précipitait en avant comme un ouragan.

« Vraiment ? » dit-elle. « Tu as seulement tué notre meilleur et plus grand chevalier ! »

Alistair la fixa du regard avec horreur quand elle réalisa qu'ils la considéraient tous comme une meurtrière.

Elle baissa les yeux et vit l'épée ensanglantée dans sa main, vit les traces de sang sur ses paumes et partout sur sa robe, et elle prit conscience qu'ils pensaient tous qu'elle l'avait fait.

« Mais je ne l'ai pas poignardé ! » protesta Alistair.

« Non ? » l'accusa Dauphine. « Alors l'épée est-elle apparue par magie dans ta main ? »

Alistair regarda autour d'elle, alors qu'ils se rassemblaient tous autour d'elle.

« C'est un homme qui a fait ça. Celui qui l'a défié sur le champ au combat : Bowyer. »

Les autres se regardèrent, sceptiques.

« Oh vraiment, alors ? » répliqua Dauphine. « Et où est cet homme ? » demanda-t-elle, parcourant la pièce du regard.

Alistair ne vit aucun signe de lui, et elle réalisa qu'ils pensaient tous qu'elle mentait.

« Il a fui », dit-elle. « Après l'avoir poignardé. »

« Alors comment cette épée ensanglantée a-t-elle atterri dans ta main ? » rétorqua Dauphine.

Alistair baissa les yeux sur l'épée avec horreur, et elle la lança, tintant sur les pierres.

« Mais pourquoi voudrais-je tuer mon futur époux ? » demanda-t-elle.

« Tu es une sorcière », dit Dauphine, se tenant au-dessus d'elle à présent. « On ne peut faire confiance à ton espèce. Oh, mon frère ! » dit Dauphine, se précipitant en avant, tombant à genoux à côté d'Erec, se mettant entre lui et Alistair. Dauphine enlaça Erec, le serrant avec force.

« Qu'as-tu fait ? » gémit-elle, entre ses larmes.

« Mais je suis innocente ! » s'exclama Alistair.

Dauphine de tourna vers elle avec une expression de haine, puis vers les soldats.

« Arrêtez-la ! » ordonna-t-elle.

Alistair sentit des mains l'agripper par derrière, et elle fut sèchement remise sur pieds. Elle était épuisée, et elle fut incapable de résister tandis que les gardes liaient ses poignets derrière son dos et commençaient à l'emmener de force. Elle se souciait peu de ce qu'il lui arrivait – cependant, alors qu'ils l'emportaient, elle ne pouvait supporter l'idée d'être séparée d'Erec. Pas maintenant, pas quand il avait le plus besoin d'elle. Les soins qu'elle lui avait donnés étaient seulement temporaires ; elle savait qu'il avait besoin d'une autre séance, et que s'il ne l'obtenait pas, il mourrait.

« NON ! » hurla-t-elle. « Laissez-moi ! »

Mais ses cris tombèrent dans l'oreille d'un sourd tandis qu'ils l'emmenaient, l'enchaînaient, comme si elle était une vulgaire prisonnière.

CHAPITRE TROIS

Thor leva une main vers ses yeux, aveuglé par la lumière, si intense qu'il pouvait à peine voir, tandis que les portes brillantes et dorées du château de sa mère s'ouvraient en grand. Une forme sortit et s'avança vers lui, une silhouette, une femme qu'il devina, de toutes les fibres de son être, être sa mère. Le cœur de Thor battit dans sa poitrine en la voyant là debout, les bras le long du corps, face à lui.

Lentement, la lumière commença à décroître, juste assez pour qu'il baisse la main et lui jette un regard. C'était le moment qu'il avait attendu toute sa vie, le moment qui l'avait hanté dans ses rêves. Il ne pouvait y croire : c'était vraiment elle. Sa mère. Dans ce château, perché sur la falaise. Thor ouvrit complètement les yeux et posa le regard sur elle pour la première fois, se tenant à seulement quelques mètres, le dévisageant en retour. Pour la première fois, il vit son visage.

La respiration de Thor se bloqua dans sa gorge tandis qu'il contemplait la plus belle femme qu'il ait jamais vue. Elle semblait intemporelle, à la fois vieille et jeune, sa peau presque diaphane, son visage lumineux. Elle lui sourit gentiment, ses longs cheveux blonds tombant en dessous du milieu de sa poitrine, ses grands yeux gris translucides et brillants, ses pommettes parfaitement sculptées et son menton correspondant au sien. Ce qui surprenait le plus Thor, alors qu'il la dévisageait, était qu'il pouvait reconnaître plusieurs de ses traits dans son visage – la courbe de sa mâchoire, ses lèvres, la nuance de ses yeux gris, même son front fier. D'une certaine manière, c'était comme se dévisager dans un miroir. Elle ressemblait aussi notablement à Alistair.

La mère de Thor, habillée d'une robe et d'une cape de soie blanche, le capuchon rabattu, se tenait avec les paumes dégagées de chaque côté, sans être ornés de bijoux, ses paumes lisses, sa peau comme celle d'un bébé. Pour pouvait sentir l'intense énergie qu'elle dégageait, plus ardente qu'il ne l'avait jamais senti, comme le soleil, qui l'enveloppait. Comme il s'y réchauffait, il sentit des vagues d'amour dirigées vers lui. Il n'avait jamais ressenti un amour et une acceptation aussi inconditionnels. Il avait le sentiment qu'il était *à sa place*.

Se tenant là à présent, devant elle, Thor eut l'impression qu'une part de lui était complète, comme si tout allait bien dans le monde.

« Thorgrin, mon fils », dit-elle.

C'était la plus belle voix qu'il ait entendu, douce, résonnant sur les anciens murs de pierre du château, semblant être descendue tout droit des ciels. Thor se tenait là, sous le choc, ne sachant ce que faire ou ce que dire. Tout cela était-il vrai ? Il se demanda rapidement si tout cela était une énième création du Pays des Druides, seulement un autre rêve, ou son esprit lui jouant des tours. Il avait voulu enlacer sa mère depuis aussi longtemps qu'il pouvait se le rappeler, et il fit un pas en avant, décidé à savoir si elle était une

apparition.

Thor tendit le bras pour l'êteindre, et ce faisant, il craignit que son accolade ne traverse que de l'air, que tout ne soit qu'une illusion. Mais alors qu'il se rapprochait, il sentit ses bras s'enrouler autour d'elle, sentit qu'il enlaçait une vraie personne – et il sentit qu'elle l'êteignait en retour. C'était le sentiment le plus formidable au monde.

Elle le serra fort dans ses bras, et Thor fut rempli de joie de savoir qu'elle était réelle. Que tout cela était réel. Qu'il avait une mère, qu'elle existait vraiment, qu'elle était là en chair et en os, dans ce pays d'illusion et de rêve – et qu'elle se souciait vraiment de lui.

Après un long moment, ils se reculèrent, et Thor la regarda, des larmes aux yeux, et vit qu'il y en avait aussi dans les siens.

« Je suis si fière de toi, mon fils », dit-elle.

Il la dévisagea, à court de mots.

« Tu as achevé ton périple », ajouta-t-elle. « Tu es digne d'être ici. Tu es devenu l'homme que j'ai toujours su que tu serais. »

Thor la regarda, étudiant ses traits, toujours confondu par le fait qu'elle existe réellement, et se demandant quoi dire. Durant toute sa vie il avait eu tant de questions pour elle, mais maintenant qu'il était devant elle, il ne trouvait pas. Il ne savait même pas par où commencer.

« Viens avec moi », dit-elle en se tournant, « et je te montrerais cet endroit – cet endroit où tu es né. »

Elle sourit et lui tendit une main, et Thor la saisit.

Ils pénétrèrent côte à côte dans le château, sa mère montrant le chemin, de la lumière sourdait de son corps et se reflétait sur les murs. Thor intégrait tout cela avec émerveillement : c'était le lieu le plus resplendissant qu'il ait jamais vu, ses murs faits d'or étincelant, tout brillait, parfait, irréel. Il avait l'impression d'être arrivé dans un château magique, au paradis.

Ils passèrent le long d'un long couloir au plafond voûté, de la lumière se réverbérant partout. Thor baissa les yeux et vit que le sol était couvert de diamants, lisse, étincelant de millions de points lumineux.

« Pourquoi m'as-tu abandonné ? » demanda brusquement Thor.

C'étaient les premiers mots prononcés par Thor, et ils le surprirent même lui. De toutes les choses qu'il voulait lui demander, pour une raison ou une autre celle-ci sortit en premier, et il se sentit embarrassé et honteux de ne pas lui avoir dit quelque chose de plus gentil. Il n'avait pas voulu être si abrupt.

Mais le sourire compatissant de sa mère ne s'effaça jamais. Elle marchait à côté de lui, le contemplant avec un véritable amour, et il pouvait ressentir un tel amour et une telle acceptation de sa part, pouvait sentir qu'elle ne le jugeait pas, quoi qu'il puisse dire.

« Tu as raison d'être en colère contre moi », dit-elle. « Je dois te demander pardon. Toi et ta sœur comptaient plus que tout au monde. Je voulais t'élever ici – mais je ne le pouvais pas. Parce que vous êtes

exceptionnels. Tous les deux. »

Ils tournèrent dans un autre couloir, puis sa mère s'arrêta et se tourna vers Thor.

« Tu n'es pas seulement un Druide, Thorgrin, ni juste un soldat. Tu es le plus grand guerrier qui ait jamais existé, ou existera – et le plus grand Druide, aussi. Ton destin est spécial ; ta vie est vouée à être plus importante, bien plus importante, que cet endroit. Ce sont une vie et un destin voués à être partagés avec le monde. C'est pourquoi je t'ai libéré. Je devais te laisser sortir dans le monde, pour que tu deviennes l'homme que tu es, pour que tu vives les expériences que tu as vécu et que tu apprennes à devenir le guerrier que tu étais censé être. »

Elle prit une profonde inspiration.

« Tu vois, Thorgrin, ce n'est pas l'isolement et les privilèges qui font un guerrier – m'ais le dur labeur et les privations, la souffrance et la douleur. La souffrance par-dessus tout. Cela m'a tuée de te voir souffrir – et pourtant paradoxalement, c'était ce dont tu avais le plus besoin pour devenir l'homme que tu es maintenant. Comprends-tu, Thorgrin ? »

Thor, en effet, comprenait pour la première fois de sa vie. Pour la première fois, tout prenait un sens. Il pensa à toute la peine qu'il avait affrontée dans sa vie : grandir sans mère, être élevé en tant que laquais de ses frères, par un père qui le haïssait, dans un petit village étouffant, considéré par tous comme n'étant personne. Son éducation avait été une longue succession d'affronts.

Mais maintenant il commençait à voir que cela lui avait été nécessaire ; que tout son labeur et ses épreuves étaient censés arriver.

« Toutes tes épreuves, ton indépendance, ta lutte pour trouver ta voie », ajouta sa mère, « étaient mon cadeau pour toi. C'était mon présent pour te rendre plus fort. »

Un cadeau, pensa Thor en son for intérieur. Il n'y avait jamais réfléchi de cette manière auparavant. À ce moment-là, cela ressemblait à la chose la plus éloignée d'un cadeau – mais maintenant, en regardant en arrière, il sut qu'il s'agissait exactement de cela. Alors qu'elle prononçait ces mots, il prit conscience qu'elle avait raison. Toute l'adversité qu'il avait rencontré dans sa vie – tout cela avait été un cadeau, pour l'aider à le façonner en ce qu'il était devenu.

Sa mère pivota, et ensemble ils continuèrent à marcher côte à côte à travers le château, et l'esprit de Thor fourmillait d'un million de question à lui poser.

« Es-tu réelle ? » demanda Thor.

Une fois encore, il avait honte d'être si abrupt, et une fois encore il se retrouva à poser une question à laquelle il ne s'était pas attendu. Cependant il ressentait un désir brûlant de savoir.

« Ce lieu est-il réel ? » ajouta Thor. « Ou n'est-ce qu'une illusion, juste le fruit de ma propre imagination, comme le reste de cette île ? »

Sa mère lui sourit.

« Je suis aussi réelle que toi », répondit-elle.

Thor hocha de la tête, rassuré par la réponse.

« Tu as raison de dire que le Pays des Druides est une terre d'illusions, un pays magique se trouvant en toi », ajouta-t-elle. « Je suis parfaitement réelle – mais toutefois en même temps, comme toi, je suis une Druidesse. Les Druides ne sont pas autant attachés à des endroits concrets comme les humains. Ce qui signifie qu'une partie de moi vit ici, tandis qu'une autre vit ailleurs. C'est pourquoi je suis toujours avec toi, même si tu ne peux pas me voir. Les Druides sont partout et nulle part en même temps. Nous parcourons deux mondes, ce que les autres ne peuvent faire. »

« Comme Argon », répondit Thor, se rappelant le regard distant d'Argon, ses apparitions et disparitions, le fait qu'il était partout et nulle part à la fois.

Elle acquiesça.

« Oui », répondit-elle. « Tout comme mon frère. »

Thor resta bouche bée, sous le choc.

« Ton frère ? » répéta-t-il.

Elle hocha de la tête.

« Argon est ton oncle », dit-elle. « Il t'aime beaucoup. Depuis toujours. Et Alistair, aussi. »

Thor réfléchit à tout ça, débordé.

Il fronça les sourcils en pensant à quelque chose.

« Mais pour moi c'est différent », dit Thor. « Je ne me sens pas vraiment comme toi. Je ressens plus d'attachement pour un endroit que toi. Je ne peux pas voyager vers d'autres mondes aussi librement qu'Argon. »

« C'est parce que tu es à moitié humain », répondit-elle.

Thor réfléchit à ce propos.

« Je suis ici maintenant, dans ce château, chez moi », dit-il. « C'est chez moi, n'est-ce pas ? »

« Oui », répondit-elle. « Ça l'est. Ta véritable maison. Autant que n'importe laquelle que tu as dans le monde. Cependant les Druides ne sont pas autant attachés au concept de foyer. »

« Donc si je voulais rester ici, vivre ici, je le pourrais ? » demanda Thor.

Sa mère secoua la tête.

« Non », dit-elle. « Car ton temps ici, au Pays des Druides, est limité. Ton arrivée était inscrite dans le destin – mais tu ne peux visiter le Pays des Druides qu'une fois. Quand tu seras parti, tu ne pourras jamais revenir. Cet endroit, ce château, tout ce que tu vois et apprends ici, ce lieu dans tes rêves que tu as vu pendant tant d'années, tout aura disparu. Comme une rivière qui ne peut être franchie deux fois. »

« Et toi ? » demanda Thor, soudainement effrayé.

Sa mère secoua doucement la tête.

« Tu ne me reverras pas non plus. Pas comme cela. Cependant je serais toujours avec toi. »

Thor était abattu à cette idée.

« Mais je ne comprends pas », dit Thor. « Je t'ai enfin trouvée. J'ai enfin trouvé cet endroit, ma maison. Et maintenant tu me dis que c'est juste pour cette fois ? »

Sa mère soupira.

« Le foyer d'un guerrier est dehors dans le monde », dit-elle. « C'est ton devoir d'être là-bas dehors, d'aider les autres, de les défendre – et de devenir, toujours, un meilleur guerrier. Tu peux toujours t'améliorer. Les guerriers ne sont pas faits pour rester à un endroit – en particulier un guerrier avec une si grande destinée qu'est la tienne. Tu rencontreras de grandes choses dans ta vie : de grands châteaux, de grandes cités, de grands peuples. Tu ne dois pas t'attacher à quoi que ce soit. La vie est une grande marée, et tu dois la laisser te mener là où elle le voudra. »

Thor fronça les sourcils, essayant de comprendre. Cela faisait tant d'informations à saisir en même temps.

« J'ai toujours pensé qu'une fois que je t'aurais trouvée, ma plus grande quête serait terminée. »

Elle lui sourit en retour.

« C'est la nature de la vie », répondit-elle. « Il nous est donné de grandes quêtes, ou nous les choisissons pour nous-mêmes, et nous entreprenons de les accomplir. Nous n'imaginons jamais vraiment que nous puissions les mener à bien – et pourtant, d'une certaine manière, nous le faisons. Une fois que l'on l'a fait, une fois qu'une quête est achevée, d'une manière ou d'une autre nous nous attendons à ce que nos vies soient terminées. Mais nos vies sont seulement le commencement. Gravier un sommet est un grand accomplissement en soi – mais il conduit à un autre sommet, plus grand. Accomplir une quête te permet de t'embarquer pour une autre, plus grande. »

Thor la dévisagea, surpris.

« C'est cela », dit-elle, lisant dans son esprit. « Que tu m'aies trouvée te conduira à une autre quête – plus importante. »

« Quelle autre quête pourrait exister ? » demanda Thor. « Qu'est-ce qui peut être plus important que de te trouver ? »

Elle sourit, le regard emplí de sagesse.

« Tu ne peux même pas commencer à imaginer les quêtes qui t'attendent », dit-elle. « Certaines personnes naissent avec seulement une quête. D'autres, sans aucune. Mais toi – Thorgrin – es né avec une destinée de douze quêtes. »

« Douze ? » répéta Thor, sidéré.

Elle acquiesça.

« L'Épée de Destinée en était une. Tu l'as accomplie à merveille. Me trouver en était une autre. Tu en as accompli deux d'entre elles. Tu en as

encore dix à mener, dix quêtes encore plus grandes que ces deux-là. »

« Dix autres ? » demanda-t-il. « Plus grandes ? Comment est-ce possible ? »

« Laisse-moi te montrer. » dit-elle, tandis qu'elle venait à côté de lui, passait un bras autour de lui et le menait doucement le long d'un couloir. Elle le conduisit à travers une étincelante porte de saphirs, et dans une pièce faite entièrement de ces pierres, scintillante de vert.

La mère de Thor le mena à travers la pièce vers une énorme fenêtre en plein cintre, faite de cristal. Thor se tint à côté d'elle, tendit le bras et posa une paume sur le cristal, sentant qu'il devait le faire, et, ce faisant, les deux vitres s'ouvrirent lentement.

Thor regarda au dehors l'océan, un large panorama de là où il était, couvert de nuages et de brouillard aveuglants, une lumière blanche se reflétant sur tout, ce qui donnait l'impression qu'ils étaient perchés au sommet des cieux eux-mêmes.

« Regarde », dit-elle. « Dit moi ce que tu vois. »

Thor scruta l'extérieur, et au premier abord ne vit rien hormis l'océan et les nuages blancs. Rapidement, cependant, la brume se fit plus lumineuse, l'océan commença à disparaître, et des images commencèrent à apparaître rapidement devant lui.

La première chose que vit Thor fut son fils, Guwayne, en mer, flottant dans un petit esquif.

Le cœur accéléra sous l'effet de la panique.

« Guwayne », dit-il. « Est-ce vrai ? »

« En ce moment même il est perdu en mer », dit-elle. « Il a besoin de toi. Le trouver sera une des grandes quêtes de ta vie. »

Alors que Thor contemplait Guwayne, qui s'éloignait en flottant, il ressentit l'urgence de quitter ce lieu immédiatement, de se précipiter vers l'océan.

« Je dois aller à lui – maintenant ! »

Sa mère posa une main apaisante sur son poignet.

« Observe ce que tu dois voir d'autre », dit-elle.

Thor regarda par la fenêtre et vit Gwendolyn et son peuple ; ils étaient recroquevillés sur une île rocailleuse et se tenaient prêts tandis qu'un mur de dragons s'abattait depuis le ciel, les dissimulant. Il vit un mur de flammes, des corps en feu, des gens hurlant et agonisant.

Le cœur de Thor battit dans sa poitrine, dans un sentiment d'urgence.

« Gwendolyn », s'écria Thor. « Je dois aller à elle. »

Sa mère acquiesça.

« Elle a besoin de toi, Thorgrin. Ils ont tous besoin de toi – et ils ont aussi besoin d'une nouvelle terre. »

Pendant que Thor continuait à regarder, il vit le panorama changer, et il vit l'Anneau tout entier dévasté, un paysage noirci, les millions d'hommes de Romulus en couvrant chaque centimètre.

« L'Anneau », dit-il, horrifié. « Il n'est plus. »

Thor ressentit le brûlant désir de se précipiter hors de là et de les secourir tous dans l'instant.

Sa mère tendit la main et ferma la fenêtre, et il se tourna pour lui faire face.

« Ce ne sont que quelques-unes des quêtes qui t'attendent », dit-elle.

« Ton enfant a besoin de toi, Gwendolyn aussi, ainsi que ton peuple – et au-delà de cela, tu auras besoin de te préparer pour le jour où tu deviendras Roi. »

Les yeux de Thor s'écarrillèrent.

« Moi ? Roi ? »

Sa mère acquiesça.

« C'est ton destin, Thorgrin. Tu es le dernier espoir. Tu es celui qui doit devenir Roi des Druides. »

« Roi des Druides ? » demanda-t-il, tentant de comprendre. « Mais... je ne comprends pas. Je pensais que j'étais dans le Pays des Druides. »

« Les Druides ne vivent plus ici », expliqua sa mère. « Nous sommes une nation en exil. Ils vivent à présent dans un royaume distant, aux confins de l'Empire, et ils sont en grand danger. Tu es voué à devenir leur Roi. Ils ont besoin de toi, et toi d'eux. Collectivement, ton pouvoir sera nécessaire pour combattre le plus grand pouvoir que nous ayons jamais connu. Une menace bien plus grande que celle des dragons. »

Thor la dévisagea, interrogatif.

« Je suis si confus, Mère », admit-il.

« C'est parce que ton entraînement est incomplet. Tu as grandement progressé, mais tu n'as pas même commencé à atteindre les niveaux dont tu auras besoin pour devenir un grand guerrier. Tu croiseras sur ta route de nouveaux maîtres qui te guideront, qui t'amèneront à des niveaux plus élevés que ce que tu peux imaginer. Tu n'as même pas commencé à entrevoir le guerrier que tu deviendras. »

« Et tu en auras besoin, de tout ton entraînement », poursuivit-elle. « Tu affronteras de monstrueux empires, des royaumes encore plus grands que ce que tu as déjà vu. Tu rencontreras des tyrans féroces qui feront qu'Andronicus n'aura l'air de rien en comparaison. »

Sa mère l'examina, les yeux emplis de savoir et de compassion.

« La vie est toujours plus grande que ce que tu imagines, Thorgrin », continua-t-elle. « Toujours plus grande. L'Anneau, à tes yeux, est un grand royaume, le centre du monde. Mais c'est un petit royaume comparé au reste du monde ; ce n'est qu'un grain de poussière au sein de l'Empire. Il y a des mondes, Thorgrin, au-delà de ce que tu peux imaginer, plus immenses que ce que tu as déjà pu voir. Tu n'as même pas encore commencé à vivre. » Elle fit une pause. « Tu auras besoin de cela. »

Thor baissa les yeux et vit quelque chose sur son poignet, et il observa sa mère refermer un bracelet autour, large de plusieurs centimètres, et recouvrant la moitié de son avant-bras. Il était en or brillant, avec un unique

diamant noir en son centre. Il s'agissait de la chose la plus belle, et la plus puissante, qu'il ait jamais vu, et tandis qu'elle reposait sur son poignet, il sentit son pouvoir palpiter, s'infiltrer en lui.

« Aussi longtemps que tu le porteras », dit-elle, « aucun homme ni femme ne pourra te blesser. »

Thor la dévisagea, et dans son esprit apparurent en flash les images qu'il avait vues au-delà de ces fenêtres de cristal, et il sentit renouvelé l'urgence d'aller vers Guwayne, de sauver Gwendolyn, de sauver son peuple.

Mais une partie de lui ne voulait pas quitter cet endroit, le lieu de ses rêves dans lequel il ne pourrait jamais revenir, ne voulait pas quitter sa mère.

Il examina le bracelet, sentant son pouvoir l'envahir. Il eut l'impression de porter une partie de sa mère.

« Est-ce la raison pour laquelle nous devons nous rencontrer ? » demanda Thor. « Pour que je puisse recevoir cela ? »

Elle opina.

« Et plus important », dit-elle, « pour recevoir mon amour. En tant que guerrier, tu dois apprendre à haïr. Mais tout aussi important, tu dois apprendre à aimer. L'amour est la plus puissante de ces deux forces. La haine peut tuer un homme, mais l'amour peut l'élever, et il faut plus de pouvoir pour soigner qu'il en faut pour tuer. Tu dois connaître la haine, mais tu dois aussi connaître l'amour – et tu dois savoir quand les choisir. Tu dois apprendre non seulement à aimer, mais, plus important, à t'autoriser à recevoir de l'amour. Tout comme nous avons besoin de manger, nous avons besoin de cela. Il faut que tu saches à quel point je t'aime. Combien je t'accepte. À quel point je suis fière de toi. Il faut que tu saches que je suis toujours avec toi. Et il faut que tu saches que nous nous reverrons. En attendant, laisse mon amour te soutenir. Et plus important, autorise toi à aimer et à t'accepter toi-même. »

La mère de Thor s'avança et l'enlaça, et il fit de même en retour. Cela faisait tant de bien de la serrer dans ses bras, de savoir qu'il avait une mère, une véritable mère, qui existait en ce monde. Pendant qu'il l'étreignait, il se sentit empli d'amour, et cela le fit se sentir revigoré, né à nouveau, prêt à affronter n'importe quoi.

Thor se pencha en arrière et la regarda dans les yeux. C'étaient les siens, des yeux gris, brillants.

Elle posa ses deux paumes sur sa tête, se pencha en avant, et embrassa son front. Thor ferma les yeux, souhaitant que ce moment ne s'achève jamais.

Soudain, Thor sentit un vent froid sur ses bras, entendit le son de vagues, sentit l'air humide de l'océan. Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui avec surprise.

À son grand étonnement, sa mère avait disparu. La falaise avait disparu. Il scruta les alentours, et il vit qu'il se tenait sur une plage, celle écarlate qui s'étendait à l'entrée du Pays des Druides. D'une manière ou d'une autre, il était sorti de ce dernier. Et il était tout seul.

Sa mère avait disparu.

Thor baissa les yeux sur son poignet, et vit son nouveau bracelet d'or avec le diamant noir en son centre, et il se sentit transformé. Il sentit sa mère avec lui, ressentit son amour, se sentit capable de conquérir le monde. Il se sentait plus fort que jamais ; prêt à se jeter dans la bataille contre n'importe quel ennemi, pour sauver son épouse, son enfant.

Entendant un ronronnement, Thor jeta un coup d'œil et fut rempli de joie en voyant Mycoples assise non loin, étirant lentement ses ailes. Elle ronronna et marcha vers lui, et Thor sentit qu'elle était prête, elle aussi.

Tandis qu'elle s'approchait, Thor regarda au sol et fut surpris de voir quelque chose posé sur la plage, qui avait été dissimulé derrière elle. C'était blanc, grand et rond. Thor l'observa plus précisément et vit qu'il s'agissait d'un œuf.

Un œuf de dragon.

Mycoples regarda Thor, et Thor la regarda, choqué. Mycoples tourna tristement le regard vers l'œuf, comme si elle ne voulait pas le quitter mais savait qu'elle le devait. Thor fixa l'œuf avec émerveillement, se demandant quelle sorte de dragon naîtrait de Mycoples et Ralibar. Il pressentit que ce serait le plus grand dragon connu par les hommes.

Thor enfourcha Mycoples, et tous deux se tournèrent et jetèrent un dernier long regard au Pays des Druides, ce lieu mystérieux qui avait accueilli Thor, et l'avait mis dehors. C'était un endroit pour lequel Thor éprouvait une admiration mêlée de crainte, un endroit qu'il ne comprendrait jamais vraiment.

Thor se tourna et contempla l'étendue de l'océan devant eux.

« Le temps de la guerre est venu, mon amie », ordonna Thor, sa voix grondante, assurée, la voix d'un homme, d'un guerrier, d'un futur Roi.

Mycoples poussa un hurlement, éleva ses grandes ailes, et les souleva tous deux dans les airs, au-dessus de l'océan, s'éloignant de ce monde, s'en retournant pour Guwayne, pour Gwendolyn, pour Romulus, ses dragons, et la bataille de la vie de Thor.

CHAPITRE QUATRE

Romulus se tenait à la proue de son navire, le premier de la flotte, des milliers d'autres derrière lui, et il regarda vers l'horizon avec une grande satisfaction. Haut au-dessus de sa tête volait sa horde de dragons, leurs hurlements emplissant l'air, affrontant Ralibar. Romulus serrait avec force le bastingage tout en observant, plongeant ses longs ongles dedans, s'agrippant au bois tandis qu'il scrutait ses bêtes attaquant Ralibar et l'attirant vers l'océan, encore et encore, le clouant sous les eaux.

Romulus poussa un cri de joie et serra le bois si fort qu'il le mit en pièce, comme il voyait ses dragons jaillir de l'océan, victorieux, sans aucun signe de Ralibar. Romulus leva les mains au-dessus de sa tête et se pencha en arrière, sentant un pouvoir brûler dans ses paumes.

« Allez, mes dragons », murmura-t-il, les yeux embrasés. « Allez. »

À peine avait-il prononcé ces mots que ses dragons tournèrent et fixèrent leur regard sur les Isles Boréales ; ils se précipitèrent en avant, hurlant, levant haut leurs ailes. Romulus pouvait sentir qu'il les contrôlait, pouvait se sentir invincible, capable de contrôler n'importe quoi dans l'univers. Après tout, c'était encore sa lune. Son temps de puissance alloué s'achèverait bientôt, mais pour le moment, rien au monde ne pouvait l'arrêter.

Les yeux de Romulus s'illuminèrent tandis qu'il observait les dragons prendre pour cible les Isles Boréales, contemplait au loin des hommes et des femmes et des enfants courant et criant hors de leur passage. Il regarda avec délice les flammes commencer à s'abattre, tandis que les gens étaient brûlés vifs, et que l'île toute entière se transformait en une énorme boule de feu et de destruction. Il savourait de l'observer être détruite, de la même manière qu'il avait contemplé l'Anneau être annihilé.

Gwendolyn avait réussi à lui échapper – mais cette fois-ci, il ne restait nul autre endroit où aller. Enfin, la dernière des MacGils serait écrasée par sa main, pour toujours. Enfin, il ne resterait pas un coin dans l'univers qui ne lui soit pas soumis.

Romulus se tourna et regarda par-dessus son épaule les milliers de navires, son immense flotte emplissant l'horizon ; il respira profondément et se pencha en arrière, leva le visage vers les cieux, ses paumes sur le côté, et il poussa un grand cri de victoire.

CHAPITRE CINQ

Gwendolyn se tenait dans l'immense cave de pierre, blottie avec des douzaines de personnes de son peuple, et écoutait la terre se révolter et brûler au-dessus d'elle. Son corps tressaillait à chaque bruit. La terre, à certains moments, trembla assez fort pour les faire trébucher et tomber, tandis qu'à l'extérieur, d'énormes pans de gravats s'écroulaient au sol, tels les jouets des dragons. Leur grondement et leur retentissement résonnait sans fin dans les oreilles de Gwen, sonnait comme si le monde tout entier était en cours de destruction.

La chaleur devint de plus en plus intense dans le sous-sol alors que les dragons soufflaient sur les portes d'acier, encore et encore, comme s'ils savaient qu'ils se cachaient là-dessous. Les flammes, par chance, étaient arrêtées par l'acier, mais de la fumée noire s'infiltrait au travers, rendant la respiration encore plus difficile, et déclenchant chez eux des quintes de toux.

Survint l'horrible bruit de la pierre percutant l'acier, et Gwen vit les portes d'acier au-dessus plier et trembler, et presque céder. À l'évidence, les dragons savaient qu'ils étaient en bas, et tentaient de leur mieux de rentrer.

« Combien de temps les portes vont-elles tenir ? » demanda Gwen à Matus, qui se tenait non loin d'elle.

« Je ne sais pas », répondit Maltus. « Mon père a construit cette cave souterraine pour résister à des attaques de la part d'ennemis – pas de dragons. Je ne pense pas qu'elles puissent durer très longtemps. »

Gwendolyn sentit la mort la cerner alors que la pièce devenait de plus en plus chaude, avait l'impression qu'elle se tenait sur une terre brûlée. Il devint plus difficile de voir à cause de la fumée, et le sol tremblait tandis que des gravats s'écroulaient encore et encore au-dessus d'eux, de petits morceaux de pierre et de la poussière tombaient sur leurs têtes.

Gwen scruta autour d'elle les visages terrifiés de tous ceux dans la pièce, et elle ne put s'empêcher de se demander si, en battant en retraite ici, ils ne s'étaient pas exposés à une mort lente et douloureuse. Elle commençait à se demander si, peut-être, les personnes qui étaient mortes au-dessus, immédiatement, n'étaient pas celles ayant eu le plus de chance.

Brusquement il y eut un répit, alors que les dragons s'envolaient ailleurs. Gwen fut surprise, et s'interrogea quant à ce qu'ils préparaient, quand quelques instants après, elle entendit un formidable fracas de rocs et la terre trembla si violemment que tout le monde dans la pièce chuta. Le vacarme avait été lointain, et fut suivi de deux secousses, comme un éboulement de pierres.

« Le fort de Tirus », dit Kendrick, venant à côté d'elle. « Ils ont dû le détruire. »

Gwen leva les yeux vers le plafond et prit conscience qu'il avait probablement raison. Quoi d'autre aurait-il pu provoquer une telle avalanche de rochers ? À l'évidence, les dragons étaient enragés, avaient l'intention de

détruire jusqu'à la dernière chose sur cette île. Elle savait que ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne fassent irruption dans cette chambre aussi.

Dans la soudaine accalmie, Gwen fut ébranlée d'entendre le cri strident d'un bébé déchirer les airs. Le bruit la transperça comme un coup de couteau dans la poitrine. Elle ne put s'empêcher de penser immédiatement à Guwayne, et tandis que le cri, quelque part à la surface, se faisait plus fort, une partie d'elle, toujours désespérée, la convainquit qu'il s'agissait en effet de Guwayne là-haut, ayant grand besoin d'elle. Elle savait que rationnellement c'était impossible ; son fils était en mer, loin de là. Et pourtant, son cœur suppliait pour qu'il en soit ainsi.

« Mon bébé ! » cria Gwen. « Il est là-haut ! Je dois le sauver ! »

Gwen courut vers les marches, quand soudainement elle sentit des mains puissantes se poser sur elle.

Elle pivota et vit son frère Reece la retenant.

« Ma dame », dit-il. « Guwayne est loin d'ici. Ce sont les cris d'un autre bébé. »

Gwen ne souhaitait pas que ce soit la vérité.

« C'est quand même un bébé », dit-elle. « Il est tout seul là-haut. Je ne peux le laisser mourir. »

« Si tu y vas », dit Kendrick, faisant un pas en avant, toussant dans la suie, « nous devons fermer les portes derrière toi, et tu seras toute seule là-haut. Tu y mourras. »

Gwen ne pensait pas clairement. Dans son esprit, il y avait un bébé en vie là-haut, tout seul, et elle savait, par-dessus tout, qu'elle devait le sauver – quel qu'en soit le prix.

Gwen dégagea sa main de l'emprise de Reece et se précipita dans les escaliers. Elle franchit les marches trois par trois, et avant que quiconque ait pu la rattraper, elle retira la pièce de métal barrant les portes, et s'appuya contre elles avec son épaule, les poussant de toutes ses forces tandis qu'elle levait les mains.

Gwen cria de douleur en faisant cela, le métal si chaud qu'il brûla ses paumes, et rapidement elle les retira ; sans se décourager, elle les couvrit ensuite avec ses manches et repoussa complètement les portes.

Gwendolyn toussa avec force en surgissant dans la lumière du jour, des nuages de fumée noire se déversant hors du sous-sol avec elle. Alors qu'elle titubait vers la surface, elle plissa les yeux face à la lumière, puis chercha, levant une main vers ses yeux, et fut choquée de voir qu'une énorme vague de destruction était passée. Tout ce qui avait été debout quelques instants auparavant était désormais rasé, réduit à des tas de gravats fumants et carbonisés.

Les cris du bébé se firent à nouveau entendre, plus fort en surface, et Gwen jeta un regard aux alentours, attendant que le nuage de fumée noire se dissipe ; ce faisant, elle vit, à l'opposé de la cour, un bébé par terre, enroulé

dans une couverture. Non loin elle vit ses parents, brûlés vifs, maintenant décédés. D'une manière ou d'une autre, l'enfant avait survécu. Peut-être, pensa Gwen avec un pincement au cœur, la mère était-elle morte en le protégeant des flammes.

Soudain, Kendrick, Reece, Godfrey et Steffen apparurent à côté d'elle.

« Ma dame, vous devez revenir maintenant ! » implora Steffen. « Vous allez mourir ici ! »

« Le bébé », dit Gwen. « Je dois le sauver. »

« Vous ne pouvez pas », insista Godfrey. « Vous ne reviendriez jamais vivante ! »

Gwen ne s'en souciait plus. Son esprit était submergé par une concentration extrême, et tout ce qu'elle voyait, tout ce à quoi elle pouvait penser, était l'enfant. Elle bloqua tout le reste et sut que, tout autant qu'elle avait besoin de respirer, elle avait besoin de le sauver.

Les autres essayèrent de l'agripper, mais Gwen était décidée ; elle se dégagea de leur emprise et se rua vers le bébé.

Gwen courut de toutes ses forces, le cœur tambourinant dans sa poitrine tandis qu'elle filait à travers les gravats, à travers des nuages de fumée noire, des flammes tout autour d'elle. La fumée noire faisait office de bouclier cependant, et par chance pour elle, les dragons ne pouvaient pas encore la voir. Elle courut à travers la cour, à travers les nuages, ne voyant que l'enfant, n'entendant que ses pleurs.

Elle courut et courut, ses poumons sur le point d'éclater, jusqu'à ce qu'elle l'atteigne enfin. Elle se baissa, ramassa le bébé et immédiatement examina son visage, une partie d'elle-même s'attendant à ce que ce soit Guwayne.

Elle fut déçue de voir qu'il ne s'agissait pas de lui ; c'était une fille. Elle avait de grands et beaux yeux bleus emplis de larmes alors qu'elle hurlait et tremblait, les poings fermés. Malgré tout, Gwen se sentait pleine de joie de tenir un autre enfant, ayant l'impression de faire amende honorable pour avoir envoyé Guwayne au loin. Et elle pouvait déjà voir, après un rapide coup d'œil aux yeux brillants du bébé, qu'il était magnifique.

Les nuages de fumée se levèrent et Gwendolyn se retrouva soudain exposée, à l'autre bout de la cour, tenant le bébé hurlant. Elle leva les yeux et vit, à peine à une centaine de mètres, une douzaine de dragons féroces, avec d'énormes yeux étincelants, tous se tourner et regarder vers elle. Ils braquèrent leurs yeux sur elle avec plaisir et furie, et elle pouvait voir qu'ils s'apprêtaient déjà à la tuer.

Les dragons s'élancèrent dans les airs, battant de leurs grandes ailes, tellement énormes de si près, se dirigeant vers elle. Gwen se prépara mentalement, debout là, serrant l'enfant, sachant qu'elle ne pourrait retourner à la cave à temps.

Soudain se fit entendre le son d'épées tirées de leurs fourreaux, et Gwen se retourna pour voir ses frères Reece, Kendrick et Godfrey, accompagnés de

Steffen, Brandt, Atme, et tous les membres de la Légion, se tenant à ses côtés, tous brandissant leurs épées et leurs boucliers, tous se précipitant pour la protéger. Ils formèrent un cercle autour d'elle, tenant leurs boucliers vers le ciel, et ils se préparèrent tous à mourir avec elle. Gwen fut grandement émue et inspirée par leur courage.

Les dragons se ruèrent vers eux, ouvrant leurs gueules massives, et ils se tinrent prêts pour l'inévitable brasier qui les tuerait tous. Gwen ferma les yeux et vit son père, vit tous ceux qui avaient compté dans sa vie, et elle se prépara à les rejoindre.

Brusquement, il y eut un hurlement terrifiant, et Gwen tressaillit, supposant qu'il s'agissait de la première attaque.

Mais ensuite elle réalisa que ce cri était différent, un qu'elle reconnut : celui d'une vieille amie.

Gwen leva les yeux vers les cieux derrière elle, et elle fut bouleversée de repérer un dragon solitaire fonçant à travers les airs, se précipitant pour affronter ceux qui s'approchaient d'elle. Elle fut encore plus heureuse de voir, sur son dos, l'homme qu'elle aimait plus que tout au monde :

Thorgrin.

Il était revenu.

CHAPITRE SIX

Thor chevauchait sur le dos de Mycoples, les nuages cinglant son visage, allant si vite qu'il pouvait à peine respirer, tandis qu'ils se ruaient vers la horde de dragons et se préparaient au combat. Le bracelet de Thor palpitait à son poignet, et il sentit que sa mère lui avait insufflé un nouveau pouvoir qu'il pouvait difficilement comprendre ; c'est comme si l'espace et le temps avaient perdu de leur sens. Thor avait à peine pensé à revenir, s'était à peine envolé des rivages du Pays des Druides, qu'il était tout à coup déjà là, au-dessus des Isles Boréales, s'élançant sur le nid de dragons. Thor avait l'impression d'avoir été transporté là comme par magie, comme s'ils avaient voyagé à travers un trou dans le temps ou l'espace – comme si sa mère les avait lancés là, leur avait d'une certaine manière permis de parvenir à l'impossible, de voler plus vite et plus loin qu'ils ne l'avaient fait avant. Il avait le sentiment que sa mère les avait renvoyés avec la vitesse en cadeau.

Alors que Thor plissait les yeux à travers la couverture nuageuse, les gigantesques dragons apparurent à sa vue, décrivant des cercles au-dessus des Isles Boréales, plongeant et s'appêtant à cracher du feu. Thor baissa les yeux et son cœur s'arrêta en voyant que l'île était déjà ravagée par les flammes, rasée jusqu'au sol. Il se demanda avec effroi si quiconque avait réussi à survivre ; il ne voyait pas comment ils auraient pu. Arrivait-il trop tard ?

Toutefois alors que Mycoples descendait, se rapprochait encore plus, les yeux de Thor cernèrent une seule personne, l'attirant comme un aimant tandis qu'il la distinguait du chaos : Gwendolyn.

Elle était là, sa future épouse, se tenant fièrement debout dans la cour, intrépide, serrant un bébé dans ses bras, entourée par tous ceux que Thor aimait, tous l'encerclant et levant leurs boucliers vers le ciel alors que les dragons plongeaient pour attaquer. Thor vit avec horreur ces derniers ouvrir leurs grandes gueules et se préparer à cracher des flammes dont il savait que, en un instant, elles consumeraient Gwendolyn et tous ceux qu'il aimait.

« PLONGE ! » cria Thor à Mycoples.

Mycoples n'avait pas besoin d'encouragement : elle descendit en piqué plus vite que Thor n'aurait pu l'imaginer, si vite qu'il put à peine reprendre sa respiration, et il s'accrocha du mieux qu'il pouvait pendant ce temps, presque pieds par-dessus tête. En quelques instants elle atteignit les trois dragons sur le point d'attaquer Gwendolyn, et avec un grand grondement, mâchoires grandes ouvertes, serres devant elle, Mycoples attaqua les bêtes sans méfiance.

Mycoples percuta les dragons, emportée par son élan, atterrit sur leurs dos, en griffant un et en mordant un autre – et en fouettant un autre de ses ailes. Elle les arrêta juste avant qu'ils aient pu déverser leur feu, les poussant à terre tête la première.

Ils heurtèrent tous le sol ensemble, et il y eut un grand grondement et

des nuages de poussière tandis que Mycoples écrasait leurs têtes sous la terre, jusqu'à ce qu'ils y soient si profondément logés qu'ils soient coincés, leurs pattes arrières seulement dépassant du sol. Quand ils atterrirent, Thor se tourna et vit l'expression choquée de Gwendolyn, et il remercia Dieu pour l'avoir sauvée juste à temps.

Il y eut un grand rugissement, et Thor pivota et regarda derrière lui vers le ciel, et fit face à un assaut de dragons.

Mycoples faisait déjà une volte et prenait son envol, s'élançant, se dirigeant vers les dragons sans aucune peur. Thor était désarmé, mais il se sentait plus différent que jamais en engageant le combat : pour la première fois de sa vie, il savait qu'il n'avait pas besoin d'arme. Il sentait qu'il pouvait faire appel et compter sur le pouvoir en lui. Son véritable pouvoir. Le pouvoir que sa mère lui avait insufflé.

Alors qu'ils approchaient, Thor leva son poignet, pointant son bracelet d'or, et une lumière jaillit du diamant noir en son centre. La lumière jaune engloba le dragon le plus proche d'eux, au centre de la meute, et le repoussa vers l'arrière, l'envoyant à toute vitesse dans les airs, vers le haut, le faisant percuter les autres.

Mycoples, enragée, déterminée à faire des ravages, descendit intrépidement en piqué dans la masse de dragons, se battant et griffant sur son passage, plongeant ses dents dans un, en rejetant un autre, et se frayant un chemin à travers eux alors qu'elle en descendait plusieurs. Elle se cramponna à un jusqu'à ce qu'il devienne flasque puis le lâcha ; il chuta à terre comme un énorme roc tombant du ciel, et heurta le sol, le faisant trembler. Thor put entendre l'impact de là où il était tandis qu'il causait un autre tremblement de terre en contrebas.

Thor jeta un œil en bas et vit Gwen et les autres courir pour se mettre à l'abri, et il sut qu'il avait besoin de diriger tous ces dragons loin de cette île, loin de Gwendolyn, pour leur donner une chance de s'échapper. S'il menait les dragons en haute mer, il se figura qu'il pourrait les attirer au loin et transposer le combat là-bas.

« Vers la haute mer ! » cria Thor.

Mycoples suivit son ordre, et ils tournèrent et volèrent à travers la horde de dragons puis au-delà.

Thor se tourna en entendant un rugissement, et sentit une chaleur distante alors que des flammes venaient dans sa direction. Il était satisfait de voir que son plan fonctionnait : tous les dragons avaient délaissé les Isles Boréales, et étaient à présent en train de le suivre vers l'océan. Au loin, en contrebas, Thor aperçu la flotte de Romulus recouvrant les eaux, et il sut que même si d'une manière ou d'une autre il survivait aux dragons – il devrait encore faire face à une armée d'un million d'hommes tout seul. Il savait qu'il était probable qu'il ne survive pas à cet affrontement. Mais au moins cela gagnerait du temps pour les autres.

Au moins Gwendolyn pourrait-elle y arriver.

Gwen se tenait dans la cour rasée et fumante de ce qu'il restait de l'édifice de Tirus, serrant toujours le bébé, les yeux levés vers le ciel avec étonnement et soulagement et tristesse en même temps. Son cœur bondit en voyant Thor une nouvelle fois, l'amour de sa vie, vivant, de retour, et avec Mycoples, pas moins. Avec lui ici, elle sentit qu'une partie d'elle avait été restaurée, que tout était possible. Elle ressentit quelque chose qu'elle n'avait pas éprouvé depuis longtemps : la volonté de vivre à nouveau.

Ses hommes abaissèrent lentement leurs boucliers en voyant les dragons virevolter et s'envoler, quittant enfin les Isles et se dirigeant vers la haute mer. Gwen regarda autour d'elle et vit la dévastation qu'ils avaient laissés, les énormes tas de gravats, les flammes partout, et les dragons morts étendus sur leur dos. Cela ressemblait à une île ravagée par la guerre.

Gwen vit aussi ceux qui avaient dû être les parents du bébé, deux corps allongés non loin, juste à côté de l'endroit où Gwen l'avait trouvé. Gwen regarda les yeux du bébé et prit conscience qu'elle était tout ce qu'il lui restait au monde. Elle le serra fermement.

« C'est notre chance, ma dame ! » dit Kendrick. « Nous devons évacuer maintenant ! »

« Les dragons sont distraits », ajouta Godfrey. « Pour le moment, au moins. Qui sait quand ils reviendront. Nous devons tous quitter cet endroit immédiatement. »

« Mais l'Anneau n'est plus », dit Aberthol. « Où irons-nous ? »

« N'importe où mais ailleurs qu'ici », répondit Kendrick.

Gwen entendit leurs mots, cependant ils semblaient lointains dans son esprit ; à la place elle se tourna et scruta les cieux, observant Thor s'envoler au loin, empli de nostalgie.

« Et qu'en est-il de Thorgrin ? » demanda-t-elle. « L'abandonnerons nous, seul là-haut ? »

Kendrick et les autres grimacèrent, leurs visages affichant leur déception. À l'évidence, l'idée les dérangeait, à eux aussi.

« Nous nous battons avec Thorgrin jusqu'à la mort si nous le pouvons, ma dame », dit Reece. « Mais nous ne le pouvons pas. Il est dans le ciel, au-dessus de la mer, loin d'ici. Aucun de nous n'a un dragon. Ni son pouvoir. Nous ne pouvons pas l'aider. Maintenant nous devons aider ceux que nous pouvons secourir. C'est la raison pour laquelle Thor s'est sacrifié. C'est ce pourquoi Thor a donné sa vie. Nous devons saisir l'opportunité qu'il nous a donnée. »

« Ce qu'il reste de notre flotte se trouve toujours de l'autre côté de l'île », ajouta Srog. « C'était sage de votre part de dissimuler ces navires. À présent nous devons les utiliser. Quiconque reste de notre peuple, nous devons quitter cet endroit séance tenante – avant qu'ils ne reviennent. »

L'esprit de Gwendolyn était parcouru par des émotions partagées. Elle voulait tant aller sauver Thorn, mais en même temps elle savait qu'attendre là, avec tous ces gens, ne lui servirait à rien. Les autres avaient raison : Thor avait simplement donné sa vie pour leur sécurité. Cela rendrait ses actions inutiles si elle n'essayait pas de sauver ces gens tant qu'elle le pouvait.

Une autre pensée surgit dans l'esprit de Gwen : Guwayne. S'ils portaient maintenant, se hâtaient vers la haute mer, peut-être, juste peut-être, pourraient-ils le trouver. Et l'idée de voir son fils à nouveau la remplit d'une volonté de vivre renouvelée.

Finalement, Gwen acquiesça, tenant le bébé, et préparant à bouger.

« D'accord », dit-elle. « Partons et allons retrouver mon fils. »

*

Le rugissement des dragons devint plus fort derrière Thor, le groupe se rapprochant les pourchassait, tandis que lui et Mycoples volaient plus loin vers l'océan. Thor sentit une vague de feu déferlant vers son dos, sur le point de les engloutir, et il sut que s'il ne faisait rien rapidement, il serait bientôt mort.

Thor ferma les yeux, ne craignant plus de faire appel au pouvoir en lui, ne ressentant plus le besoin de compter sur des armes physiques. Alors qu'il fermait les yeux, il se souvint du temps passé dans le Pays des Druides, à quel point il avait été puissant, combien il avait été capable d'exercer une influence, avec son esprit, sur tout autour de lui. Il se rappela du pouvoir en lui, comment l'univers physique n'était qu'une extension de son esprit.

Thor obligea le pouvoir de son esprit à faire surface, et il imagina un grand mur de glace derrière lui, le protégeant du feu. Il s'imagina lui-même complètement recouvert de bulles protectrices, lui et Mycoples, abrités du mur de feu des dragons.

Thor ouvrit les yeux et fut stupéfait de se sentir lui-même englobé par du froid, et de voir un formidable mur de glace autour de lui, exactement comme il l'avait imaginé, épais d'un mètre et étincelant de bleu. Il se tourna et regarda le feu des dragons s'approcher – et être stoppé par le mur de glace, les flammes sifflèrent, d'énormes nuages de vapeur s'élevèrent. Les dragons étaient furieux.

Thor décrivit un cercle tandis que le mur de glace fondait, et il décida d'affronter le nid de dragons de front. Mycoples vola intrépidement dans les dragons – et à l'évidence, ils ne s'attendaient pas à cette attaque.

Mycoples s'étira vers l'avant, tendit ses serres, attrapa un dragon par la mâchoire, fit volte-face et le jeta ; le dragon partit en dégringolant, tête par-dessus queue, tournoyant hors de contrôle, vers l'océan en contrebas.

Avant qu'elle n'ait pu se ressaisir, Mycoples fut attaquée par un autre dragon, qui referma ses crocs sur son flanc. Mycoples poussa un hurlement strident, et Thor réagit immédiatement. Il sauta du dos de Mycoples sur le

museau du dragon, et courut le long de sa tête et remonta sur son dos. Le dragon conserva sa prise sur Mycoples, ruant violement pour faire tomber Thor, et Thor s'accrocha du mieux qu'il put tandis qu'il chevauchait le dragon hostile.

Mycoples fit une embardée vers l'avant et avec sa gueule se cramponna à la queue d'un autre dragon, et l'arracha. Le dragon hurla et dévissa vers l'océan – mais à peine avait-elle fait cela que plusieurs autres dragons se jetaient sur elle, et plongèrent leurs dents dans ses pattes.

Thor, pendant ce temps, tenait encore bon, décidé à prendre le contrôle de ce dragon. Il se força à rester calme et à se souvenir qu'il n'était question que de son esprit. Il pouvait sentir le pouvoir formidable de cette bête ancienne et primaire faire rage à travers ses veines. Et tandis qu'il fermait les yeux, il cessa de résister, et commença à se sentir en accord avec elle. Il sentit son cœur, son poulx, son esprit. Il sentit qu'il devenait un avec lui.

Thor ouvrit les yeux, et le dragon ouvrit les siens lui aussi, brillants désormais d'une couleur différente. Thor vit le monde à travers les yeux du dragon. Ce dernier, cette bête hostile, devint une extension de Thor. Ce qu'il voyait, Thor le voyait. Thor le commanda – et il écouta.

Le dragon, sur l'ordre de Thor, relâcha son emprise sur Mycoples ; puis il rugit et fit une embardée vers l'avant, plongea ses dents dans les trois dragons assaillant Mycoples, et les mit en pièces.

Les autres dragons furent pris par surprise, ne s'attendant à l'évidence pas à ce qu'un des leurs les attaque ; avant qu'ils n'aient pu se regrouper, Thor avait déjà fondu sur une demi-douzaine d'entre eux, utilisant ce dragon pour les saisir à l'arrière de leurs nuques, les prenant au dépourvu, mutilant un dragon après l'autre. Thor descendit en piqué sur trois de plus et ordonna au dragon de mordre leurs ailes, les arrachant de leur dos, et les dragons plongèrent vers l'océan.

Brusquement Thor fut assailli par le côté, et ne le vit pas venir ; le dragon ouvrit sa gueule et plongea ses crocs dans Thor.

Thor hurla alors qu'une longue dent irrégulière transperçait sa cage thoracique et le faisait tomber de son dragon, l'envoyant culbuter dans les airs. Il sentit qu'il plongeait vers l'océan, blessé, et il réalisa qu'il était sur le point de mourir.

Du coin de l'œil, Thor repéra Mycoples descendant en piqué en dessous de lui – et ensuite, il atterrit sur son dos, sauvé par sa vieille amie. Tous deux était à nouveau réunis, tous deux blessés.

Thor, respirant difficilement, serrant ses côtes, passa en revue les dégâts qu'ils avaient causés : une douzaine de dragons étaient désormais morts ou mutilés, flottant dans l'océan. Ils s'étaient bien débrouillés, juste tous les deux, bien mieux qu'il ne l'avait imaginé.

Mais Thor entendit un hurlement monstrueux, et leva les yeux pour voir qu'il restait plusieurs douzaines de dragons. Haletant, Thor prit conscience que cela avait été un combat valeureux, mais que leurs chances de gagner

étaient peu encourageantes. Toutefois, il n'hésita pas ; il vola hardiment vers le haut, s'élançant pour aller à la rencontre des dragons qui les défiaient.

Mycoples laissa échapper un hurlement perçant et cracha des flammes en retour alors qu'ils déversaient leur feu sur Thor. Ce dernier utilisa à nouveau ses pouvoirs pour élever un mur de glace devant lui, empêchant les flammes des dragons de l'atteindre. Il s'accrocha à Mycoples quand elle entra en collision avec le groupe, tandis qu'elle mettait en pièce et griffait et mordait, se battant pour sa vie. Elle reçut des blessures, mais elle ne laissa pas cela la ralentir pendant qu'elle blessait des dragons de tous les côtés. Thor, se joignant à elle, leva son bracelet et visa dragon après dragon, et tandis que le rayon de lumière blanche jaillissait, il repoussa un dragon après l'autre du dos de Mycoples pendant qu'elle se battait.

Thor et Mycoples combattirent encore et encore, tous deux couverts de blessures, saignant, épuisés.

Et pourtant, des douzaines d'autres dragons restaient.

Alors que Thor levait son bracelet, il sentit son pouvoir décliner – en effet, il sentit le pouvoir décliner en lui-même. Il était puissant, il le savait, mais pas encore assez ; il savait qu'il ne pourrait supporter ce combat jusqu'à la fin.

Thor leva les yeux et vit d'énormes ailes arriver vers son visage, suivies par des serres acérées, et il regarda impuissant tandis qu'elles transperçaient la gorge de Mycoples. Thor s'accrocha alors que le dragon empoignait Mycoples, refermait ses dents sur sa queue, la faisait tourner, puis la lança.

Thor s'agrippa tandis que lui et Mycoples tournoyaient dans les airs ; elle culbuta sur elle-même, et ils chutèrent vers l'océan, hors de contrôle.

Ils atterrirent dans l'eau, Thor se cramponnant encore, et tous deux plongèrent sous la surface. Thor battit des bras sous l'eau, jusqu'à ce que finalement leur élan s'arrête. Mycoples tourna et nagea vers la surface, se dirigeant vers la lumière du soleil.

Quand ils refirent surface, Thor respira profondément, haletant, se maintenant debout dans l'eau tout en s'accrochant encore à Mycoples. Tous deux dansaient sur l'eau, et ce faisant, Thor regarda à côté et contempla une vue qu'il n'oublierait jamais : flottant dans les eaux, non loin de lui, les yeux ouverts, mort, se trouvait un dragon qu'il avait fini par aimer : Ralibar.

Mycoples le repéra au même moment, et quand elle le fit, quelque chose l'envahit, quelque chose que Thor n'avait jamais vu : elle poussa un grand gémissement d'affliction et étendit ses ailes au maximum. Son corps tout entier frissonna tandis qu'elle laissait échapper un hurlement terrifiant, faisant trembler l'univers. Thor vit ses yeux changer, flamboyer de différentes couleurs, jusqu'à ce que finalement ils brillent de jaune et de blanc.

Mycoples se tourna, un dragon différent, et leva les yeux vers la horde de dragons descendant vers eux. Quelque chose en elle, réalisa Thor, s'était brisé. Son deuil s'était métamorphosé en rage, et lui avait donné un pouvoir différent de tout ce que Thor avait pu voir. Elle était possédée.

Mycoples s'élança dans le ciel, ses blessures saignant sans qu'elle ne s'en soucie. Thor ressentit une nouvelle poussée d'énergie lui aussi, et un désir de revanche. Ralibar avait été un ami proche, avait sacrifié sa vie pour eux tous, et Thor se sentit déterminé à réparer cette injustice.

Alors qu'ils s'élançaient vers eux, Thor bondit de Mycoples et atterrit sur le nez du dragon le plus proche, passa ses bras autour de lui en se penchant et se saisit de ses mâchoires, les maintenant fermées. Thor fit appel à tout le pouvoir qu'il restait en lui, et il fit tourner le dragon dans les airs, puis le lança de toutes ses forces. Le dragon s'envola, éliminant deux dragons supplémentaires dans les airs, puis tous trois chutèrent vers l'océan.

Mycoples fit volte-face et rattrapa Thor alors qu'il tombait, et il atterrit sur son dos tandis qu'elle se ruait sur les dragons restant. Elle répondit à leurs rugissements par les siens, mordant plus fort, griffant plus profondément qu'eux. Plus ils la blessaient, moins elle semblait le remarquer. Elle était devenue un tourbillon de destruction, tout comme Thor, et quand elle et Thor en eurent terminé, ce dernier réalisa qu'il ne restait plus de dragons dans le ciel pour les recevoir : tous avaient chutés du ciel à l'océan en contrebas, mutilés ou tués.

Thor se retrouva seul avec Mycoples, haut dans les airs, décrivant des cercles au-dessus des dragons tombés, faisant le point. Tous deux haletaient, dégoulinant de sang. Thor savait que Mycoples était en train de rendre son dernier souffle – il pouvait le voir par le sang qui gouttait de sa gueule, chaque respiration étant un halètement, une douleur mortelle.

« Non, mon amie », dit Thor, retenant ses larmes. « Tu ne peux pas mourir. »

Mon temps est venu, l'entendit Thor. *Au moins je serais morte avec dignité.*

« Non », insista Thor. « Tu ne dois pas mourir ! »

Mycoples crachait du sang, et le battement de ses ailes s'affaiblit tandis qu'elle commençait à descendre vers l'océan.

Il reste en moi de la force pour un dernier combat, dit Mycoples. *Et je veux que mes derniers instants soit valeureux.*

Mycoples leva les yeux, et Thor suivit son regard pour voir la flotte de Romulus s'étalant à travers l'horizon.

Thor hocha de la tête gravement. Il savait ce que Mycoples souhaitait. Elle voulait embrasser la mort dans une dernière grande bataille.

Thor, sévèrement blessé, haletant, avait le sentiment qu'il ne survivrait pas non plus, et voulait mourir de cette manière, lui aussi. Il se demandait à présent si les prophéties de sa mère étaient vraies. Elle lui avait dit qu'il pouvait altérer son propre destin. L'avait-il fait ? se demanda-t-il. Mourrait-il maintenant ?

« Alors allons-y, mon amie », dit Thor.

Mycoples laissa échapper un grand hurlement, et ensemble, tous deux descendirent en piqué, prenant pour cible la flotte de Romulus.

Thor sentit le vent et les nuages passer dans ses cheveux et sur son visage à toute vitesse tandis qu'il poussait un puissant cri de guerre. Mycoples rugit pour égaler sa rage, ils descendirent bas, puis Mycoples ouvrit ses grandes mâchoires et cracha du feu sur un navire après l'autre.

Rapidement, un mur de flammes se propagea à travers les mers, embrasant un navire après l'autre. Des dizaines de milliers d'embarcations s'étendaient devant eux, mais Mycoples ne s'arrêta pas, ouvrant sa gueule, déversant nuage après nuage de flammes. Ces dernières s'étiraient comme si elles n'étaient qu'un mur continu, tandis que les cris des hommes s'élevaient en contrebas.

Les flammes de Mycoples commencèrent à s'affaiblir, et bientôt quand elle soufflait, peu de feu émergeait. Thor savait qu'elle était en train de mourir sous lui. Elle volait de plus en plus bas, trop faible pour cracher des flammes. Mais elle ne l'était pas assez pour utiliser son corps comme une arme, et au lieu de déverser du feu, elle descendit vers les navires, dirigeant ses écailles endurcies vers eux, comme un météore tombant du ciel.

Thor se prépara et s'accrocha de toutes ses forces quand elle plongea droit vers les bateaux, le son du bois craquant emplissant les airs. Elle vola dans un navire après l'autre, allant et venant, détruisant la flotte. Thor tint bon tandis que des morceaux de bois le percutaient dans tous les sens.

Finalement, Mycoples ne put aller plus loin. Elle s'arrêta au centre de la flotte, dansant sur l'eau, ayant détruit bien des navires, mais pourtant encerclée par des milliers d'autres. Thor se balançait sur son dos alors qu'elle flottait là, respirant faiblement.

Les navires restant se tournèrent vers eux. Bientôt le ciel s'assombrit, et Thor entendit un sifflement. Il leva les yeux et vit une nuée de flèches volant vers eux. Soudain, il fut envahi d'une terrible douleur, transpercé par les projectiles, sans aucun endroit où se cacher. Mycoples, elle aussi, fut transpercée par elles, et ils commencèrent à couler parmi les vagues, deux grands héros ayant mené la bataille de leur vie. Ils avaient détruits les dragons et une grande partie de la flotte de l'Empire. Ils avaient fait plus que ce qu'une armée entière aurait pu.

Mais il ne restait rien, ils pouvaient mourir. Tandis que Thor était transpercé par une flèche après l'autre, coulant de plus en plus, il sut qu'il n'y avait rien d'autre à faire hormis se préparer à mourir.

CHAPITRE SEPT

Alistair baissa les yeux et vit qu'elle se trouvait en train de se tenir sur une passerelle, et quand elle regarda au-delà, loin au-dessous, elle vit l'océan se fracassant sur les rochers, le son emplissant ses oreilles. Un fort coup de vent la déstabilisa, et Alistair leva les yeux, comme elle l'avait fait dans tant de rêves dans sa vie, elle vit un château perché sur une falaise, orné d'une brillante porte d'or. Devant celle-ci, debout, se tenait une seule figure, une silhouette, les mains tendues vers elle comme pour l'enlacer – pourtant Alistair ne pouvait voir son visage.

« Ma fille », dit la femme.

Elle essaya de faire un pas vers elle, mais ses jambes étaient coincées, et elle baissa les yeux et vit qu'elle était enchaînée au sol. Même en essayant du mieux qu'elle pouvait, Alistair était incapable de bouger.

Elle tendit les mains vers sa mère et s'écria avec désespoir : « Mère, sauve-moi ! »

Soudain Alistair sentit son monde se dérober sous elle, sentit qu'elle chutait, et elle regarda par terre pour voir la passerelle s'effondrer. Elle tomba, des chaînes pendant derrière elle, et dégringola vers l'océan, emportant un segment tout entier de la passerelle avec elle.

Alistair s'engourdit tandis que son corps sombrait dans les eaux glacées de l'océan, toujours entravé. Elle se sentit couler, et elle leva les yeux et vit la lumière du jour au-dessus devenir de plus en plus faible.

Alistair ouvrit les yeux pour se retrouver assise dans une petite cellule de pierre, dans un endroit qu'elle ne reconnut pas. Devant elle était assise une seule silhouette, et elle l'identifia vaguement : le père d'Erec. Il baissa les yeux vers elle en grimaçant.

« Tu as assassiné mon fils », dit-il. « Pourquoi ? »

« Je ne l'ai pas fait ! » protesta-t-elle faiblement.

Il fronça les sourcils.

« Tu seras condamnée à mort », ajouta-t-il.

« Je n'ai pas assassiné Erec ! » protesta Alistair. Elle se mit debout et essaya de se précipiter vers lui, mais une fois encore elle se retrouva enchaînée au mur.

Là apparurent derrière le père d'Erec, une douzaine de gardes, vêtus d'armures entièrement noires, portant de formidables visières, le son de leur éperons tintant emplissant la pièce. Ils approchèrent, tendirent la main et se saisirent d'Alistair, la tirèrent sèchement du mur. Mais ses chevilles étaient toujours enchaînées, et ils tiraient de plus en plus son corps.

« Non ! » hurla Alistair, qui était écartelée.

Alistair se réveilla, couverte d'une sueur froide, et regarda tout autour d'elle, essayant de déterminer où elle était. Elle était désorientée ; elle ne reconnaissait pas la petite cellule sombre où elle était assise, les vieux murs de

pierre, les barreaux de métal à la fenêtre. Elle pivota, essayant de marcher, et elle entendit un cliquetis et baissa les yeux pour voir ses chevilles enchaînées au mur. Elle essaya de s'en défaire, mais elle ne le put pas, le fer froid coupait ses chevilles.

Alistair fit le point et réalisa qu'elle se trouvait dans une petite cellule de détention en partie en sous-sol, la seule source lumineuse étant la petite fenêtre taillée dans la pierre, bloquée par des barreaux de métal. Il y eut une acclamation au loin, et Alistair, intriguée, se fraya un passage jusqu'à la fenêtre, autant que les chaînes le lui permettaient, et se pencha en avant et regarda dehors, tentant d'avoir un aperçu de la lumière du jour, et de voir où elle était.

Alistair vit une grande foule assemblée – et à sa tête se tenait Bowyer, suffisant, triomphant.

« Cette Reine sorcière a essayé d'assassiner son futur époux ! » tonna Bowyer à la foule. « Elle m'a approché avec un complot visant à tuer Erec et à m'épouser à la place. Mais ses plans ont été déjoués ! »

Une huée indignée s'éleva de la foule, et Bowyer attendit qu'elle se soit calmée. Il leva les mains et parla à nouveau.

« Vous pouvez tous dormir tranquille désormais en sachant que les Îles Méridionales ne seront pas sous la domination d'Alistair, ou d'un quelconque autre règne hormis le mien. Maintenant qu'Erec est mourant, c'est moi, Bowyer, qui vous protégera, moi, le prochain champion des jeux. »

Il y eut une grande acclamation approbatrice, et la foule commença à scander :

« Roi Bowyer, Roi Bowyer ! »

Alistair contempla la scène avec horreur. Tout se déroulait si rapidement autour d'elle, elle pouvait difficilement tout intégrer. Ce monstre, Bowyer, sa seule vue l'emplissait de rage. Ce même homme qui avait tenté d'assassiner son cher et tendre était juste là, sous ses yeux, clamant son innocence, et tentant de rejeter la faute sur elle. Pire que tout, il serait proclamé Roi. N'y aurait-il pas de justice ?

Mais ce qu'il lui arrivait ne l'inquiétait pas autant que l'idée d'Erec étendu dans son lit, ayant toujours besoin de ses soins. Elle savait que si elle n'achevait pas sa guérison rapidement, il mourrait là. Elle ne se souciait pas de devoir se morfondre pour toujours dans ce donjon pour un crime qu'elle n'avait pas commis – elle voulait juste s'assurer qu'Erec soit soigné.

La porte de la cellule s'ouvrit soudain en claquant, et Alistair fit volte-face pour voir un important groupe de personne rentrer. En son centre se trouvait Dauphine, flanquée par le frère d'Erec, Strom, et sa mère. Derrière eux se tenaient plusieurs gardes royaux.

Alistair se mit debout pour les accueillir, mais ses entraves rentrèrent dans ses chevilles, cliquetant, envoyant une douleur perçante dans ses tibias.

« Est-ce qu'Erec va bien ? » demanda Alistair, désespérée. « S'il vous plaît. Est-il en vie ? »

« Comment oses-tu demander s'il est en vie » dit Dauphine d'un ton cassant.

Alistair se tourna vers la mère d'Erec, espérant avoir sa compassion.

« S'il vous plaît, dites-moi jute qu'il vit », plaida-t-elle, le cœur brisé.

Sa mère hocha gravement de la tête, la dévisagea avec déception.

« Il vit », dit-elle faiblement. « Mais il gît gravement malade. »

« Menez-moi à lui ! » insista Alistair. « S'il vous plaît ! Je dois le soigner ! »

« *T'amener à lui ?* » répéta Dauphine. « Quelle témérité. Tu n'iras nulle part à proximité de mon frère – en fait, tu n'iras nulle part du tout. Nous sommes juste venus jeter un dernier regard sur toi avant ton exécution. »

Le cœur d'Alistair s'arrêta.

« Exécution ? » demanda-t-elle. « N'y a-t-il aucun juge ou jury sur cette île ? N'y a-t-il aucun système judiciaire ? »

« *Justice ?* » dit Dauphine, faisant un pas en avant, le visage rougi. « *Tu oses demander justice ? Nous avons trouvé l'épée ensanglantée dans ta main, notre frère mourant dans tes bras, et tu oses parler de justice ? La justice a été rendue.* »

« Mais je vous le dit, je ne l'ai pas tué ! » supplia Alistair.

« C'est cela », dit Dauphine, sa voix dégoulinant de sarcasme, « un mystérieux homme magique est entré dans la pièce et l'a tué, puis a disparu et a placé une arme dans tes mains. »

« Ce n'était pas un homme inconnu », insista Alistair. « C'était Bowyer. Je l'ai vu de mes propres yeux. Il a tué Erec. »

Dauphine grimaça.

« Bowyer nous a montré le parchemin que tu lui as écrit. Tu demandais sa main en mariage, prévoyais de tuer Erec et de l'épouser à la place. Tu es malade. Avoir mon frère et être Reine n'était-il pas assez pour toi ? »

Dauphine tendit le parchemin à Alistair, et le cœur de cette dernière chavira quand elle lut :

Une fois Erec mort, nous passerons notre vie ensemble.

« Mais ce n'est pas de ma main ! » protesta Alistair. « Le parchemin est contrefait ! »

« Oui, je suis sûre qu'il l'est », dit Dauphine. « Je suis sûre que tu auras une explication commode pour tout. »

« Je n'ai pas écrit un tel parchemin ! » insista Alistair. « Est-ce que vous vous entendez parler ? Cela n'a aucun sens. Pourquoi aurais-je assassiné Erec ? Je l'aime de toute mon âme. Nous étions presque mariés. »

« Et grâce aux cieux vous ne l'êtes pas », dit Dauphine.

« Vous devez me croire ! » insista Alistair, se tournant vers la mère d'Erec. « Bowyer a tenté de tuer Erec. Il veut être roi. Je ne veux pas être Reine. Je ne l'ai jamais voulu. »

« Ne t'inquiète pas », dit Dauphine. « Tu ne le seras jamais. En fait, tu ne vivras même pas. Nous ici dans les Îles Méridionales rendons la justice rapidement. Demain, tu seras exécutée. »

Alistair secoua la tête, prenant conscience qu'ils ne pouvaient être raisonnés. Elle soupira, le cœur lourd.

« Est-ce la raison pour laquelle vous êtes venus ? » demanda-t-elle faiblement. « Pour me dire cela ? »

Dauphine ricana dans le silence, et Alistair put sentir la haine dans son regard.

« Non », répondit finalement Dauphine, après un long et lourd silence. « C'était pour te prononcer ta sentence, et pour jeter un dernier long regard à ton visage avant que tu ne sois envoyée en enfer. On te fera souffrir, de la même manière que notre frère a souffert. »

Soudain, Dauphine s'empourpra, se jeta en avant, tendit ses ongles, et agrippa les chevaux d'Alistair. Cela se produisit si rapidement qu'Alistair n'eut pas le temps de réagir. Dauphine laissa échapper un cri guttural tandis qu'elle griffait le visage d'Alistair. Cette dernière leva les mains pour la bloquer, alors que les autres s'avançaient pour arracher Dauphine.

« Lâchez-moi ! » hurla Dauphine. « Je veux la tuer maintenant ! »

« La justice sera rendue demain », dit Strom.

« Faites la sortir », ordonna la mère d'Erec.

Des gardes s'avancèrent et tirèrent fermement Dauphine hors de la pièce pendant qu'elle donnait des coups de pieds et protestait en criant. Strom le rejoignit, et bientôt la pièce fut complètement vide à l'exception d'Alistair et de la mère d'Erec. Elle s'arrêta à la porte, se retourna lentement, et fit face à Alistair. Cette dernière scruta son visage à la recherche d'une quelconque trace d'un reste de bonté et de compassion.

« S'il vous plaît, vous devez me croire », dit Alistair avec sincérité. « Je ne me soucie pas de ce que les autres pensent. Mais je me soucie de vous. Vous avez été gentille avec moi dès que vous m'avez rencontrée. Vous savez à quel point j'aime votre fils. Vous savez que je n'aurais jamais pu faire cela. »

La mère d'Erec l'examina, et tandis que ses yeux s'humidifiaient, elle sembla vaciller.

« C'est la raison pour laquelle vous êtes restée en arrière, n'est-ce pas ? » poursuivit Alistair. « C'est pourquoi vous vous êtes attardée. Car vous savez que j'ai raison. »

Après un long silence, sa mère acquiesça finalement. Comme si elle était parvenue à une décision, elle fit plusieurs pas vers elle. Alistair pouvait voir que la mère d'Erec la croyait enfin, et elle en fut remplie de joie.

Sa mère se précipita en avant et l'étreignit, Alistair l'enlaça et pleura sur son épaule. La mère d'Erec pleura, elle aussi, et finalement, fit un pas en arrière.

« Tu dois m'écouter », dit Alistair avec urgence. « Je ne me soucie pas

de ce qui m'arrivera, ou de ce que les autres pensent de moi. Mais Erec – je dois le rejoindre. *Maintenant*. Il est en train de mourir. Je ne l'ai soigné que partiellement, et je dois le terminer. Si je ne le fais pas, il mourra. »

Sa mère la dévisagea de la tête aux pieds, comme si elle prenait enfin conscience qu'elle disait la vérité.

« Après tout ce qui est arrivé », dit-elle, « tout ce dont tu t'inquiètes est mon fils. Je peux voir à présent que tu l'aimes vraiment – et que tu n'aurais jamais pu faire cela. »

« Bien sûr que non », dit Alistair. « J'ai été piégée par ce barbare, Bowyer. »

« Je vais te mener à Erec », dit-elle. « Cela pourrait nous coûter nos vies, mais s'il doit en être ainsi, nous mourrons en essayant. Suis-moi. »

Sa mère déverrouilla ses entraves, et Alistair la suivit rapidement hors de la cellule, dans les donjons, en route pour tout risquer pour Erec.

CHAPITRE HUIT

Gwendolyn se tenait à la proue du navire alors que l'océan caressait son visage, entourée par tous les siens, elle tenait le bébé qu'elle avait secouru. Tous étaient dans un état de choc tandis qu'ils voguaient sur les mers, déjà loin des Isles Boréales. Seuls deux bateaux les avaient rejoints, tout ce qu'il restait de la grande flotte qui avait appareillé depuis l'Anneau. Le peuple de Gwen, sa nation, tous les fiers citoyens de l'Anneau, avaient été réduits à quelques centaines de survivants, une nation en exil, flottant, sans foyer, à la recherche d'un nouvel endroit où tout recommencer. Et ils comptaient sur elle pour les diriger.

Gwen fixait la mer du regard, l'examinait comme elle l'avait fait pendant des heures, insensible aux froides gouttelettes des embruns de l'océan tandis qu'elle scrutait le brouillard, essayait d'éviter que son cœur ne se brise. Le bébé dans ses bras s'était finalement endormi, et tout ce à quoi Gwen pouvait penser était Guwayne. Elle se détestait, elle avait été si stupide de le laisser partir. À ce moment-là cela avait paru être la meilleure idée, le seul moyen pour le sauver d'une mort certaine et imminente. Qui aurait pu prévoir le changement dans le cours des événements, que les dragons auraient été écartés ? Si Thor n'était pas apparu au moment où il l'avait fait, ils seraient sûrement tous mort à présent – et Gwen n'aurait jamais pu s'attendre à cela.

Gwen avait réussi, au moins, à sauver une partie de son peuple, une partie de sa flotte, à sauver cet enfant, et ils avaient réussi, au moins, à s'échapper de cette île de mort. Pourtant, Gwen frissonnait encore à chaque fois qu'un rugissement des dragons transperçait les airs, se faisant de plus en plus distant à mesure qu'ils naviguaient. Elle ferma les yeux et grimaça ; elle savait qu'une bataille épique était en train d'être menée, et que Thor était au milieu. Plus que tout, elle voulait être là-bas, à son côté. Mais en même temps, elle savait que cela serait futile. Elle serait inutile pendant que Thor combattait ces dragons, et elle exposerait seulement son peuple au risque de se faire tuer.

Gwen n'arrêtait pas de voir le visage de Thor, et cela la déchirait de le voir à nouveau, uniquement pour le voir ensuite s'envoler tout aussi vite, sans même une chance de lui parler, sans un moment pour lui dire combien il lui avait manqué, combien elle l'aimait.

« Ma dame, nous ne suivons aucun cap. »

Gwendolyn se tourna et vit, se tenant à côté d'elle, Kendrick – puis Reece, Godfrey, et Steffen, tous regardant vers elle. Kendrick, réalisa-t-elle, tentait de lui parler depuis un moment déjà, mais elle avait à peine entendu ses mots. Elle baissa les yeux et vit ses jointures, blanches, serrant le bois, puis contempla fixement l'océan, vérifiant chaque vague, pensant à maintes reprises qu'elle avait repéré Guwayne, seulement pour voir que ce n'était qu'une autre illusion de cette mer si cruelle.

« Ma dame », continua Kendrick, patiemment, « votre peuple compte sur vous pour le guider. Nous sommes perdus. Nous avons besoin d'une destination. »

Gwen le dévisagea tristement.

« Mon bébé est notre destination », répondit-elle, la voix lourde de chagrin alors qu'elle pivotait et regardait par-dessus le bastingage.

« Ma dame, je suis le premier à vouloir retrouver votre fils », ajouta Reece, « et pourtant, nous ne savons pas où nous naviguons. N'importe lequel d'entre nous risquerait sa vie pour Guwayne – mais vous devez reconnaître que nous ne savons pas où il est. Nous avons navigué vers le nord pendant une demi-journée – mais si les courants l'avaient emporté vers le sud ? Ou l'est ? L'ouest ? Et si nos navires en ce moment même nous éloignaient de lui ? »

« Tu n'en sais rien », répondit Gwen, sur la défensive.

« Exactement », dit Godfrey. « Nous *ne* savons *pas* – c'est de cela qu'il s'agit. Nous ne savons rien. Si nous naviguons plus loin dans ce vaste océan, nous pourrions ne jamais trouver Guwayne. Et nous pourrions mener tout notre peuple plus loin d'un nouveau foyer. »

Gwendolyn pivota et le fixa du regard, les yeux froids et durs.

« Ne dis plus jamais cela », dit-elle. « Je *vais* trouver Guwayne. Si c'est la dernière chose que je fais, dans mon dernier souffle, je le trouverais. »

Godfrey baissa les yeux, et en scrutant tous leurs visages, elle put voir le chagrin, la patience et la compréhension en chacun d'eux. Et alors que son étincelle d'indignation passait, elle commença à réaliser : ils l'aimaient. Ils aimaient Guwayne. Et ils avaient raison.

Gwen soupira en essuyant une larme, se tourna et scruta les eaux, pleine de questions : Guwayne avait-il été englouti par une vague ? Un requin ? Était-il mort de froid ? Elle secoua la tête, redoutant de penser aux pires scénarios.

Elle se demanda aussi s'ils avaient tous raison : était-elle, en effet, en train de mener son peuple nulle part ? Si désespérée qu'elle était de trouver Guwayne, son jugement était obscurci. Pour tout ce qu'elle savait, elle pouvait les éloigner de lui. Elle savait que ce n'était pas le moment de céder, pour autant qu'elle le veuille ; désormais il était temps qu'elle pense aux autres, qu'elle s'oblige à être forte.

Guwayne reviendra vers moi, se dit-elle. *Si je ne le trouve pas maintenant, je le trouverai d'une autre manière.*

Gwen se força à croire en ses pensées tandis qu'elle se préparait à prendre une décision fatidique ; elle ne pouvait pas continuer à vivre autrement.

« Bien », dit-elle, se tournant vers eux, soupirant profondément. « Nous changerons de cap. » Son ton avait changé, c'était à présent la voix d'un commandant, d'une Reine endurcie qui n'avait que trop perdu.

Ses hommes semblaient tous soulagés par sa décision.

« Et vers où devons-nous mettre le cap ? » demanda Srog.

« Certainement, nous ne pouvons retourner sur les Isles Boréales », ajouta Aberthol. « Les îles sont détruites, et les dragons pourraient revenir. »

« Nous ne pouvons non plus retourner dans l'Anneau », ajouta Kendrick. « Lui aussi est détruit, et les millions d'hommes de Romulus l'occupent. »

Gwendolyn réfléchit longuement, prenant conscience qu'ils avaient raison, et se sentant encore plus sans foyer qu'elle ne l'avait jamais été.

« Il nous faudra naviguer vers une nouvelle terre, et trouver un nouveau foyer pour notre peuple », répondit-elle finalement. « Nous ne pouvons retourner là où nous étions. Mais avant que nous le fassions, d'abord, nous devons faire demi-tour pour Thorgrin. »

Ils la dévisagèrent tous avec surprise.

« Thorgrin ? » demanda Srog. « Mais ma dame, il est au combat contre des dragons, contre l'armée de Romulus. Le trouver impliquerait de retourner dans le cœur de la bataille. »

« Précisément », répondit Gwendolyn, la voix emplie d'une nouvelle détermination. « Si je ne peux trouver mon enfant, au moins je peux trouver Thorgrin. Je ne poursuivrais pas sans lui. »

L'idée de revenir pour Thorgrin, aussi irrationnelle qu'elle puisse être, était la seule chose qui permettait à Gwen, dans son esprit, d'abandonner la recherche de Guwayne et de changer de cap. Autrement, son cœur aurait simplement l'air trop lourd.

Il y eut un long et profond silence parmi ses hommes, tandis que chacun regardait l'autre avec culpabilité, comme s'ils étaient tous réticents à lui dire quelque chose.

« Ma dame », dit enfin Srog, s'éclaircissant la gorge, faisant un pas en avant. « Nous aimons et admirons tous Thor, autant que nous aimons les nôtres. Il est le plus grand guerrier que nous ayons jamais connu. Malgré cela, je crains de le dire, il est impossible qu'il puisse survivre contre tous ces dragons, contre les millions d'hommes de l'Empire. Thorgrin s'est lui-même présenté en sacrifice pour nous, pour nous faire gagner du temps, pour nous permettre de nous échapper. Nous devons accepter son cadeau. Nous devons nous sauver tant que nous le pouvons – pas nous tuer nous-même. N'importe lequel d'entre nous donnerait sa vie pour Thorgrin – et pourtant, j'ai peur de le dire, il se peut qu'il ne soit même pas en vie quand nous serons retournés à lui. »

Gwen dévisagea Srog, longuement et durement, quelque chose se durcissant en elle, le seul son étant la brise ondulant sur les eaux de l'océan.

Finalement, elle parvint à une décision, une force fraîche dans ses yeux.

« Nous n'irons nulle part jusqu'à ce que je trouve mon Thorgrin », dit-elle. « Je n'ai pas de foyer sans lui. Si cela nous amène au cœur de la bataille, dans les profondeurs de l'enfer, alors c'est là que nous irons. Il nous a donné sa vie – et nous lui devons les nôtres. »

Gwen n'attendit pas leur réponse. Elle tourna le dos, tenant le bébé

contre sa poitrine, et scruta l'eau, indiquant que la conversation était terminée. Elle entendit des pas derrière elle tandis que les hommes se dispersaient lentement ; elle entendit des commandements ordonnés, les entendit commencer à faire tourner le navire, comme elle l'avait demandé.

Avant qu'ils n'aient tourné, Gwen examina une dernière fois les couches de brouillard si épais qu'elle ne pouvait même pas voir l'horizon. Elle se demanda ce qui se trouvait au-delà, s'il y avait quelque chose. Guwayne était-il là dehors, quelque part au-delà ? Ou n'y avait-il rien hormis une mer vaste et vide ? Alors que Gwen regardait, elle vit un petit arc-en-ciel apparaître au milieu de brouillard, et elle sentit son cœur se briser. Elle sentit que Guwayne était avec elle. Qu'il lui envoyait un signe. Et elle sut qu'elle ne cesserait jamais, jamais de le chercher jusqu'à ce que qu'elle le trouve.

Derrière elle, Gwen entendit le craquement des cordes, que l'on hissait les voiles, et elle sentit lentement le navire tourner, se dirigeant dans la direction opposée. Elle sentit son cœur demeurer en arrière alors qu'elle était ramenée à contrecœur dans la direction opposée. Elle jeta un regard derrière, par-dessus son épaule, fixant l'arc-en-ciel, se demandant : Guwayne était-il quelque part au-delà ?

*

Guwayne se balançait seul dans le petit esquif sur la vaste mer, porté par les vagues, de haut en bas, comme il l'avait fait heure après heure, le courant le poussant sans aucune direction particulière. Au-dessus de lui la voile en lambeaux claquait inutilement dans le vent. Guwayne, sur le dos, la regardait directement, et il le contemplait, hypnotisé.

Guwayne avait cessé de pleurer il y avait longtemps, depuis qu'il avait perdu sa mère de vue, et il était maintenant allongé là, enroulé dans sa couverture, tout seul dans cette mer vide, sans ses parents, sans rien d'autre que le roulement des vagues et cette voile déchirée.

Le roulis du bateau l'avait détendu – et quand il s'arrêta brusquement, il ressentit un accès de panique. La proue arrêta de bouger quand elle se logea fermement sur une plage, dans le sable, les vagues le ramenant sur la rive. Il atterrit sur une île exotique et étrangère, bien au nord des Isles Boréales, près de la frontière la plus septentrionale de l'Empire. Contrarié par le fait que le bercement se soit arrêté, Guwayne, son esquif coincé dans le sable, commença à pleurer.

Guwayne pleura et pleura, jusqu'à ce que le pleur se transforme en un hurlement perçant. Personne ne vint pour lui répondre.

Guwayne leva les yeux et vit de gros oiseaux – des vautours – décrire des cercles, encore et encore, regardant en bas vers lui, se rapprochant de plus en plus. Percevant le danger, ses hurlements augmentèrent.

Un des oiseaux descendit en piqué sur lui, et Guwayne se tint prêt ; mais soudain il battit des ailes, effrayé par quelque chose, et s'éloigna.

Un moment plus tard, Guwayne vit un visage baissé sur lui – puis un autre, puis un autre. Bientôt, des douzaines de visages, des visages exotiques, d'une tribu primitive, avec d'énormes anneaux d'ivoire dans le nez, le dévisageaient. Les cris de Guwayne s'accrurent alors qu'ils donnaient des coups de lance dans son bateau. Guwayne cria de plus en plus fort. Il voulait sa mère.

« Un signe des océans », dit un homme. « Juste comme nos prophéties l'avaient prédit. »

« C'est un présent du Dieu d'Amma », dit un autre.

« Les dieux veulent sans doute une offrande », dit un autre.

« C'est un test ! Nous devons rendre ce qu'il nous est donné », dit un autre.

« Nous devons rendre ce qu'il nous est donné ! » répéta le reste, faisant claquer leurs lances contre l'esquif.

Guwayne hurla de plus en plus fort, mais cela ne servit à rien. Un d'entre eux se baissa, un homme grand et maigre ne portant aucune chemise, avec une peau verte et des yeux jaunes luisants, et cueilli Guwayne.

Guwayne poussa un hurlement perçant en sentant sa peau, comme du papier de verre, tandis que l'homme le maintenait fermement et soufflait sur lui sa mauvaise haleine.

« Un sacrifice pour Amma ! » cria-t-il.

Les hommes l'acclamèrent, et à l'unisson ils se tournèrent et commencèrent à emporter Guwayne loin de la plage, vers les montagnes, avec en ligne de mire le côté opposé de l'île, le volcan, fumant encore. Aucun d'eux ne s'arrêta pour se retourner, pour regarder en arrière vers l'océan qu'ils venaient de quitter.

Mais s'ils l'avaient fait, même pour un instant, ils auraient vu le brouillard inhabituellement épais, un arc-en-ciel en son centre, à peine à cinquante mètres. Derrière eux, invisible à tous, le brouillard se leva lentement jusqu'à ce qu'enfin les cieux soient clairs, révélant trois navires, faisant demi-tour, tous avec leur poupe vers l'île, et tous naviguant dans l'autre direction.

CHAPITRE NEUF

Thor reposait sur Mycoples, tous deux flottaient dans les vagues, s'enfonçant lentement dans l'océan, complètement encerclés par la flotte de l'Empire. Thor était étendu là, le corps transpercé par des douzaines de flèches, ruisselant de sang, dans une douleur insoutenable. Il sentit sa force vitale s'écouler hors de lui, et tandis qu'il s'accrochait à Mycoples, il sentit ses forces la quitter, elle aussi. Il y avait du sang partout dans l'eau, et de petits poissons luisants vinrent à la surface et le lapèrent.

Lentement, ils coulaient, l'eau submergeant Thor jusqu'à ses chevilles, puis ses genoux, puis son ventre, tandis que Mycoples sombrait. Aucun d'eux n'avait la force de résister.

Finalement, Thor se laissa aller et passa sous l'eau, sa tête immergée sous la surface, trop faible pour l'arrêter. Ce faisant, il entendit le bruit distant de flèches perçant l'eau, le touchant même sous la surface. Thor eut l'impression d'être frappé par des milliers d'entre elles, comme si tous ceux qu'il avait affrontés au combat prenaient leur revanche. Il se demanda, alors qu'il s'enfonçait plus profondément, pourquoi il devait souffrir autant avant de mourir.

Alors que Thor sombrait de plus en plus profondément vers le fond de l'océan, il estima que sa vie ne pouvait s'achever de cette manière. C'était trop tôt. Il lui restait bien trop de choses à vivre. Il voulait avoir plus de temps avec Gwendolyn ; il voulait l'épouser. Il voulait du temps avec Guwayne ; il voulait le voir grandir. Voulait lui apprendre ce que cela signifiait qu'être un grand guerrier.

Thor avait à peine commencé à vivre, avait tout juste fait ses premiers pas en tant que guerrier et Druide, et maintenant sa vie se terminait. Il avait enfin rencontré sa mère, qui lui avait accordé des pouvoirs plus remarquables qu'il n'en avait jamais connu, et qui avait lui prédit plus de quêtes – des quêtes encore plus grandes. Elle l'avait aussi vu devenir Roi. Mais elle avait aussi vu comment son destin pouvait être altéré à n'importe quel moment. Avait-elle vu juste ? Ou sa vie était-elle supposée s'achever maintenant ?

Thor refusait de mourir, de toutes les fibres de son corps. Ce faisant, il se remémora les mots de sa mère : *Tu es destiné à mourir douze fois. À chaque moment, le destin interviendra, ou non. Cela dépendra de toi, et si tu as passé le test. Ces instants de mort pourront aussi devenir des instants de vie. Tu seras testé et tourmenté au plus haut degré. Plus que n'importe quel guerrier l'a été auparavant. Si tu as la force intérieure d'y résister. Demande-toi, combien de souffrance peux-tu endurer ? Plus tu peux en supporter, plus grand tu deviendras.*

Tandis que Thor se sentait couler, il se demanda : était-ce un de ces tests ? Était-ce une de ses douze morts ? Il eut le sentiment que c'en était une, qu'il s'agissait d'un test extrême de force physique et de courage et

d'endurance. Alors qu'il coulait, le corps transpercé de flèches, il ne sut pas qu'il était assez fort pour le passer.

Thor, les poumons sur le point d'éclater, était déterminé à faire appel à une réserve d'énergie. Il était déterminé à devenir plus grand qu'il ne l'était, à puiser dans un pouvoir intérieur.

Tu es plus important que ton corps. Ton esprit est supérieur à ta force. La force est finie ; l'esprit ne connaît pas de limites.

Thor ouvrit soudain les yeux sous l'eau, sentant une chaleur brûlante en lui, se sentant renaître. Il donna un coup de pied, surmontant la douleur des flèches transperçant son corps, et se força à nager vers la surface. Criblé de flèches, il nagea encore et encore, se dirigeant vers la lumière du jour, ses poumons prêts à éclater, et finalement il émergea, tel un porc-épic géant, des eaux, reprenant sa respiration.

Thor utilisa son pouvoir et son élan, et avec un grand cri il s'éleva dans les airs et atterrit sur le pont du navire le plus proche, sur ses pieds.

Thor fit appel à une ancienne partie de lui, et il arrêta la douleur. Il tendit le bras, empoigna les flèches qui perçaient ses bras, ses épaules, son torse, ses cuisses, et par deux, trois, quatre à la fois, il les retira d'un coup sec. Il poussa un grand cri de guerre, et il se sentit plus grand que la douleur tandis qu'il enlevait toutes les flèches.

Debout devant Thor se tenaient deux soldats de l'Empire, choqués, qui le fixait des yeux, les yeux écarquillés par la peur. Thor tendit le bras, les saisit tous les deux, les cogna tous les deux et les assomma.

Thor chargea le groupe de soldats sur le navire ; il donna un coup de pied à celui qui était le plus proche, l'envoyant tituber vers l'arrière dans les autres – mais pas avant de s'être emparé de l'épée dans le fourreau du soldat. Thor leva l'épée et chargea dans la foule sidérée, tailladant et tuant tout le monde sur son passage. Ils tentèrent de riposter, mais Thor était comme un tourbillon, se ruant à travers le bateau, tuant deux soldats avant que l'un d'eux n'ait le temps d'essayer de parer un coup.

Thor s'élança à travers le navire et combattit encore et encore jusqu'à ce qu'il ne reste plus une âme à bord. Quand Thor atteignit la proue, il regarda au-delà et se retrouva face à Romulus, sur la proue d'un autre navire, qui le dévisageait, sous le choc. Thor n'hésita pas ; il poussa un grand cri alors qu'il levait son épée et la lança.

L'épée tournoya, chatoyant dans la lumière, visant tout droit Romulus.

Ce dernier, encore sous le choc, réalisa trop tard ce qu'il se passait, tourna le dos et essaya de courir.

Romulus fit un saut de côté alors qu'il courait, tentant d'échapper au coup mortel – et il s'épargna une mort certaine. Mais il ne fut pas assez rapide pour échapper à une blessure : l'épée frôla sa tête et trancha une de ses oreilles.

Romulus poussa un hurlement strident en tombant à genoux, et tendit la main vers son oreille manquante, le sang ruisselait le long de ses doigts.

Thor grimaça. Au moins il éprouvait une certaine satisfaction – cependant Romulus n'était pas mort.

Soudain, tous les soldats de l'Empire sur les autres navires commencèrent à se regrouper, et ils décochèrent des flèches et jetèrent des lances vers Thorgrin, qui se tenait là, exposé.

Thor les vit toutes venir, une mer de noir prête à le tuer, et cette fois ci, il ferma les yeux, leva les paumes et invoqua un pouvoir intérieur. Il projeta un globe de lumière autour de lui, un bouclier jaune, et quand les flèches et lances s'approchèrent, elles rebondirent de manière inoffensive.

Thor se tenait là, invincible, au milieu de tous ces hommes, il s'inclina en arrière et leva les mains vers le ciel – déterminé à tous les tuer.

Thor sentit l'énergie du ciel pénétrer dans ses paumes ; il sentit aussi l'énergie de l'océan en dessous, reflétant celle des cieux. Thor sentait qu'il ne faisait qu'un avec le pouvoir coulant à travers l'univers ; c'était un courant puissant, plus qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer. Il sentait la trame même de l'air, des eaux, et il sentit qu'il pouvait les maîtriser.

Cieux faites rage; océan bouillonne, commanda silencieusement Thor. *Je vous l'ordonne. Pour la justice. Éliminez ce mal que je vois devant moi, une fois pour toute.*

Alors que Thor se tenait là, lentement, il put sentir quelque chose arriver : il sentit un grand vent se lever, chatouiller ses paumes, et tandis qu'il ouvrait les yeux, il regarda le jour ensoleillé s'assombrir. D'épais nuages noirs affluèrent, le tonnerre gronda, et des éclairs jaillirent. Les eaux s'agitèrent, et son navire commença à se balancer et à tanguer tandis que l'océan devenait orageux.

Un autre coup de tonnerre, et Thor sentit que les vagues se faisaient plus fortes, son navire s'élevait et retombait, tandis que le vent se faisait plus bruyant et que la pluie tombait.

Univers, je fais appel à toi. Tu n'es qu'un avec moi. Et moi avec toi. Ton combat est mon combat, et ma bataille est la tienne.

Thor poussa un grand cri, et l'horizon tout entier s'illumina d'éclairs, qui ne disparurent pas. Le tonnerre gronda encore et encore, si puissant qu'il fit trembler les bateaux, et Romulus ainsi que tout l'Empire se tourna, la peur dans les yeux, et fit face à l'horizon éclairé par les éclairs.

Thor contempla avec admiration et crainte quand soudain, un énorme raz-de-marée vint dans leur direction.

Romulus et les autres crièrent tous de terreur, levèrent les bras vers leurs visages et se recroquevillèrent.

Mais il n'y avait rien qu'ils puissent faire. Ils étaient sur le passage de la fureur des mers, et alors que la grande vague se précipitait en avant, en quelques instants les navires furent tous pris dedans, grimpant de plus en plus vers sa crête, en perdition, comme des fourmis dans une grande vague.

C'était la plus grande vague que Thor ait jamais vu – aussi grande qu'une montagne – et lui aussi fut pris dedans, s'élevant de plus en plus avec

le reste de la flotte de l'Empire. Thor monta d'une centaine de mètres, puis d'une autre centaine, et une autre – et il contempla avec choc la vague qui commençait à se briser, tandis qu'il amorçait sa chute avec tous les autres, l'estomac dans la gorge. Les hurlements de tous ceux de l'Empire étaient couverts par le vent et la pluie, et celui de Thor, lui aussi, fut englouti. En regardant vers le bas, chutant vers l'océan, il sut que l'impact l'écraserait. Il avait invoqué un orage que même lui ne pouvait contrôler.

Alors que Thor se préparait à mourir, une fois encore, il sentit que s'il pouvait trouver une quelconque consolation dans sa mort, c'était dans le fait qu'il avait, au moins, emporté l'Empire avec lui.

Merci, Dieu, pensa-t-il, pour cette victoire.

CHAPITRE DIX

Alistair suivit la mère d'Erec à travers la nuit, pendant qu'elle la conduisait à travers les ténèbres, faisant des tours et détours le long des étroites ruelles de la cour, le cœur battant tandis qu'elle essayait de la suivre et de ne pas être vue. De longues ombres étaient projetées sur les murs de pierre et les passages, la seule lumière provenant des rares torches, et Alistair, tout juste échappée, ne put s'empêcher de se sentir comme une criminelle.

La mère d'Erec la mena derrière un mur et s'accroupit bas, hors de vue des gardes, et Alistair se baissa à côté d'elle. Elles se tapirent en silence, écoutant, observant les gardes passer, et Alistair pria pour qu'elles ne soient pas prises. La mère d'Erec avait attendu jusqu'à la tombée de la nuit pour la conduire là, pour qu'elles ne soient pas détectées, et elles avaient fait des tours et détours le long d'une série de ruelles labyrinthiques qui amenaient des donjons à la maison de guérison royale, où reposait Erec. En fin de compte, elles étaient proches, assez proches pour qu'Alistair, jetant un œil au coin de la rue, puisse voir son entrée. Elle était bien gardée, une douzaine d'hommes se tenaient devant.

« Regardez cette porte », murmura Alistair à la mère d'Erec.
« Pourquoi Bowyer la tiendrait-il si bien gardée s'il était vraiment convaincu que j'avais tué Erec ? Il a positionné ces hommes-là non pas pour protéger Erec – mais pour empêcher sa fuite, ou pour le tuer, si jamais il devait récupérer. »

La mère d'Erec hocha de la tête, compréhensive.

« Ce ne sera pas aisé de te faire passer ces gardes », murmura-t-elle en retour. « Baisse ton capuchon, baisse les yeux, garde la tête baissée. Fait ce que je te dis de faire. Si cela ne fonctionne pas, ils te tueront. Veux-tu prendre ce risque ? »

Alistair acquiesça.

« Pour Erec, je donnerais ma vie. »

La mère d'Erec la dévisagea, touchée.

« Tu pourrais t'échapper si tu le choisissais, mais au lieu de cela tu risques ta vie pour soigner Erec. Tu l'aimes vraiment, n'est-ce pas ? »

Les yeux d'Alistair s'emplirent de larmes.

« Plus que je ne peux le dire. »

La mère d'Erec prit sa main, surgit soudain de derrière le mur, et mena Alistair jusqu'à la porte principale du bâtiment, marchant fièrement, droit vers le milieu, vers les gardes.

« Ma Reine », dit l'un.

Ils s'inclinèrent tous et commencèrent à la laisser passer, quand soudain un garde fit un pas en avant.

« Qui vous accompagne, ma dame ? » demanda-t-il.

« Oses-tu questionner ta Reine ? » dit-elle d'un ton sec, la voix aussi

de l'acier. « Ose parler à nouveau ainsi, et tu seras relevé de ton poste. »

« Je suis désolé, ma dame », dit-il, « mais je suis la chaîne de commandement. »

« L'ordre de qui ? »

« Celui du nouveau Roi, ma dame – Bowyer. »

La Reine soupira.

« Je vais te pardonner cette fois », dit-elle. « Si mon mari, la précédent roi, avait été en vie, il n'aurait pas été si clément. Pour votre gouverne », ajouta-t-elle, « il s'agit de ma chère amie. Elle est tombée malade, et je l'emmène à la maison de guérison. »

« Je suis désolé, ma dame », dit le garde, la tête basse, rougissant, et il s'écarta.

Ils ouvrirent les portes pour elle et la mère d'Erec se précipita à l'intérieur, tenant la main d'Alistair, et cette dernière, le cœur battant, gardant la tête baissée, entendit la porte claquer derrière elles.

La mère d'Erec tendit la main et rabattit sa capuche. Alistair regarda autour d'elle et vit qu'elles étaient dans la maison des malades, un bel édifice de marbre, avec des plafonds bas, faiblement éclairé par des torches.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps », dit-elle. « Suis-moi. »

Alistair la serra de près le long des halls, faisant des tours et détours, jusqu'à ce que finalement elle lui ordonne de tirer son capuchon, et approcha la porte d'Erec. Cette fois-ci, le garde s'écarta sans aucune question, et la mère d'Erec entra fièrement, tenant la main d'Alistair.

« Vous tous, laissez-nous », ordonna-t-elle aux gardes dans la pièce.
« Je souhaite être seule avec mon fils. »

Alistair garda la tête baissée, patientant, le cœur battant, espérant que personne ne l'avait remarquée. Elle entendit le trainement des pieds tandis que plusieurs gardes sortaient peu à peu de la pièce, et finalement, elle entendit le claquement de la porte de bois derrière elle, et un verrou de fer être mis en place.

Alistair repoussa son capuchon et examina immédiatement la pièce, à la recherche d'Erec. La pièce était sombre, éclairée par une seule torche, et Erec gisait sur un lit royal du côté opposé, sous des piles de fourrures luxueuses, le visage plus pâle qu'elle ne l'avait jamais vu.

« Oh, Erec », dit Alistair, se précipitant en avant, éclatant en larmes à sa vue. Elle discerna son énergie avant même de s'être rapprochée, et c'était une énergie mortifère. Elle sentit que sa vie s'écoulait. Elle avait été béloignée de lui pendant bien trop longtemps. Alistair savait qu'elle n'aurait pas dû être surprise ; le premier soin qu'elle lui avait donné avait été juste suffisant pour le ranimer dans l'immédiat. Il aurait eu besoin d'une plus longue séance pour l'empêcher de mourir, et tant de temps s'était écoulé.

Alistair se rua à son côté, s'agenouilla, et prit ses mains dans les siennes, les pencha sur son front tandis qu'elle pleurait. Il était froid au

toucher. Il ne remua pas, ne battit même pas des paupières. Il reposait parfaitement immobile, comme déjà mort.

« Est-ce trop tard ? » demanda sa mère alors qu'elle s'agenouillait de l'autre côté du lit, frappée par la panique.

Alistair secoua la tête.

« Il se peut qu'il reste encore du temps », répondit-elle.

Alistair se pencha et posa ses deux paumes sur le torse d'Erec, les glissant à travers sa chemise, sentant sa peau nue. Elle pouvait sentir son cœur battre, bien que faiblement ; elle s'inclina au-dessus de lui et ferma les yeux.

Alistair invoqua tous les pouvoirs qu'elle avait jamais eus, souhaitait ardemment ramener Erec à la vie. Ce faisant, elle sentit une formidable chaleur jaillir à travers ses bras, à travers ses paumes, puis la sentit quitter son corps et pénétrer dans celui d'Erec. Elle vit ses mains devenir noires, et réalisa combien Erec avait désespérément besoin de cela.

Alistair resta là pendant elle ne savait combien d'heures.

Elle ignorait combien de temps était passé quand elle ouvrit finalement les yeux, et sentit quelque chose de subtil changer en elle. Elle baissa les yeux et vit Erec ouvrir les yeux pour la première fois. Il regarda droit vers elle.

« Alistair », murmura-t-il.

Il leva faiblement une main et agrippa son poignet.

Alistair pleura, et la mère d'Erec aussi.

« Tu es revenu parmi nous », dit-elle.

Erec se tourna et la dévisagea.

« Mère », dit-il.

Les yeux d'Erec se refermèrent, et il parut évident qu'il était encore faible et épuisé ; mais Alistair pouvait voir sa peau reprendre sa couleur originelle, pouvait voir sa force vitale circuler à nouveau en lui. Lentement, ses joues reprirent des couleurs, elles aussi. Elle était ravie, mais exténuée.

« Il sera faible pour un bon moment », dit Alistair. « Cela pourrait prendre des semaines avant qu'il ne puisse se mettre debout et marcher. Mais il vivra. »

Alistair se pencha, harassée, s'effondrant presque sur le lit, toute son énergie lui ayant été prise. Elle savait qu'elle aussi aurait besoin de beaucoup de temps pour récupérer.

La mère d'Erec lui jeta un regard de profond amour et de gratitude.

« Tu as sauvé mon fils », dit-elle. « Je peux voir à présent à quel point j'avais tort. Je peux voir désormais que tu n'avais rien à voir avec sa tentative de meurtre. »

« Je ne lèverais jamais la main sur lui. »

La mère d'Erec acquiesça.

« Et maintenant tu dois le prouver à notre peuple. »

« Cette île toute entière m'a déclarée coupable », dit Alistair.

« Je ne les laisserais pas », insista la mère d'Erec. « Tu es comme une fille pour moi. Après ce soir, je m'enverrais moi-même aux donjons avant

toi. »

« Mais comment puis-je prouver mon innocence ? » demanda-t-elle.

La mère d'Erec réfléchit longuement, et lentement ses yeux s'illuminèrent.

« Il y a un moyen », dit-elle enfin. « Un moyen pour que tu puisses le leur prouver. »

Alistair la dévisagea, le cœur battant.

« Dites-moi », dit-elle.

La mère d'Erec soupira.

« Nous autres les Insulaires méridionaux avons un droit de défi. Si tu défies Bowyer au Breuvage de Vérité, il n'aura d'autre choix que d'être d'accord. »

« Qu'est-ce ? », demanda Alistair.

« Il s'agit d'un ancien rituel, pratiqué par mes ancêtres. Sur la falaise la plus haute, nous avons une fontaine avec des eaux magiques, les eaux de la vérité. Quiconque ment et y boit meurt. Tu peux défier Bowyer à le faire. Il ne peut refuser, ou alors on supposera qu'il ment. Et s'il ment, comme tu le dit, alors les eaux le tueront – et prouveront ton innocence. »

Elle examina Alistair d'un regard éloquent.

« Es-tu prête à boire ? » demanda-t-elle.

Alistair hocha de la tête en retour, heureuse d'avoir une chance de se disculper, heureuse de savoir qu'Erec vivrait, et sachant que sa vie était sur le point de changer pour toujours.

CHAPITRE ONZE

Romulus ouvrit lentement les yeux, finalement réveillé par le bruit des vagues qui se brisaient, et par la sensation de quelque chose rampant sur sa tête. Il leva les yeux pour voir un gros crabe violet, avec quatre yeux, avançant lentement sur son visage. Il l'identifia immédiatement : c'était un crabe originaire du continent de l'Anneau. Il plissa ses quatre yeux et ouvrit sa gueule pour le mordre.

Romulus réagit instantanément, tendit la main, l'attrapa, et l'écrasa lentement. Ses griffes transpercèrent sa chair, mais il ne s'en souciait pas. Il l'écoula couiner, et il prit du plaisir au son de sa douleur, continuant à l'écraser délibérément et sans hâte. Il le mordait et le pinçait, mais cela lui était égal. Il voulait presser la vie hors de lui, prolonger ses souffrances autant qu'il le pouvait.

Finalement, ses fluides coulant le long de sa main, la créature mourut, et Romulus le jeta sur le sable, déçu que l'affrontement se soit achevé si rapidement.

Une autre vague se brisa, celle-là roulant sur l'arrière de sa tête, sur son visage, et Romulus bondit, couvert de sable, se secoua et se débarrassa de l'eau froide, et parcouru les alentours du regard.

Romulus vit qu'il avait perdu conscience, s'était échoué sur une plage, et la reconnut comme étant un des rivages de l'Anneau. Il se tourna et vit des milliers de corps, tous rejetés sur la rive, aussi loin que l'œil pouvait voir. Ils étaient tous ses hommes, des milliers d'entre eux, tous morts, tous échoués, immobiles sur la plage.

Il pivota et en vit des milliers d'autres flottant dans les vagues, sans vie, lentement rejetés sur la plage avec les autres. Des requins s'attaquaient à leurs corps, et de haut en bas du rivage se trouvait une nuée de crabes, festoyant, dévorant les chairs.

Romulus contempla la mer, si calme à présent, le lever de soleil d'un jour parfait et clair, et il tenta de se souvenir. Il y avait eu un orage, cette vague, plus grande que ce qu'il aurait pu imaginer. Sa flotte toute entière avait été détruite, telle un jouet de l'océan. En effet, alors qu'il scrutait les eaux, il vit qu'elles étaient jonchées de débris, de bois provenant de ses anciens navires flottant le long du littoral, ce qu'il restait de sa flotte butant contre les corps de ses hommes, comme une blague cruelle. Romulus sentit quelque chose sur ses chevilles, et baissa les yeux pour voir les restes d'un mât se cognant contre ses tibias.

Romulus était reconnaissant et stupéfait d'être en vie. Il prit conscience d'à quel point il était chanceux, l'unique survivant parmi tous ses hommes. Il leva les yeux, et même si c'était le matin, il put voir la lune ascendante, et sut que son cycle lunaire n'était pas achevé – et qu'il s'agissait de la seule raison pour laquelle il avait survécu. Cependant il fut aussi rempli de crainte en

examinant la forme de la lune : son cycle était presque terminé. Le sort de ce sorcier s'achèverait d'un jour à l'autre, et son temps d'invincibilité toucherait à sa fin.

Romulus songea à ses dragons, morts, à sa flotte, détruite, et il prit conscience qu'il avait commis une erreur en poursuivant Gwendolyn. Il avait poussé trop loin, pour obtenir plus ; il ne s'était jamais attendu au pouvoir de Thorgrin. Il réalisait maintenant, trop tard, qu'il aurait dû être satisfait de ce qu'il avait. Il aurait dû rester sur le continent de l'Anneau.

Romulus pivota et contempla ce dernier, les Terres Sauvages encadrant le rivage, et au-delà, le Canyon. Au moins il y avait toujours ses soldats, ceux qu'il avait laissé derrière ; au moins il avait toujours un million d'hommes qui l'occupaient, et au moins il l'avait rasé jusqu'au sol. Au moins Gwendolyn et son peuple ne pourraient jamais revenir là – et au moins l'Anneau était enfin sien. C'était une victoire douce-amère.

Romulus tourna son regard vers la mer, et il réalisa qu'à présent, sans ses dragons, sans flotte, il devrait abandonner sa poursuite de Gwendolyn – en particulier avec son cycle lunaire qui touchait à sa fin. Il n'aurait pas d'autre choix que de retourner dans l'Empire – avec une victoire partielle, mais aussi avec la honte de la défaite, la honte d'une flotte vaincue. Humilié encore une fois. Quand il serait interrogé quant à l'endroit où se trouvait sa flotte, il n'aurait rien à montrer à son peuple – seulement un navire minable qu'il avait laissé à l'Anneau pour le transporter vers l'Empire. Il reviendrait en tant que conquérant de l'Anneau – et pourtant profondément humilié. Encore une fois, Gwendolyn lui avait échappé.

Romulus se pencha en arrière, brandit les poings vers les cieux, et les secoua, les veines saillant de son cou alors qu'il hurlait de rage :

« THORGRIN ! »

À son cri répondit celui d'un aigle solitaire, décrivant des cercles haut dans le ciel, qui poussa un cri en retour, comme s'il se moquait de lui.

CHAPITRE DOUZE

Thor ouvrit lentement les yeux au doux son des clapotis, dansant sur l'eau, sans être sûr d'où il était. Il plissa les yeux dans la lumière du jour, et vit qu'il était étendu sur le ventre, replié sur une planche de bois, flottant au milieu de l'océan sur un débris. Il frissonnait, frigorifié dans ces eaux, leva les yeux pour voir l'aube pointer, et réalisa qu'il avait flotté là durant toute la nuit.

Thor sentit une morsure sur son bras, baissa les yeux, vit un poisson et le chassa. Une petite vague mouilla ses cheveux, et il leva la tête, recracha l'eau de mer et regarda autour de lui. La mer était recouverte de débris aussi loin qu'il pouvait voir, des milliers de planches brisées de la flotte de Romulus parsemaient l'océan. Il flottait juste au milieu de tout cela, sans aucune terre en vue à l'horizon.

Thor essaye de se souvenir. Il ferma les yeux et se vit sur Mycoples, plongeant, combattant les hommes de Romulus. Il se souvint être sous l'eau, transpercé par des flèches, puis se relevant ; il se souvint avoir invoqué l'orage. Et la dernière chose qu'il gardait en mémoire était l'immense raz-de-marée s'abattant sur eux tous. Il se rappela avoir été pris dans la vague, et sur le point de s'écraser dans l'océan une centaine de mètres plus bas. Il se souvint des cris de tous les hommes de Romulus.

Ensuite tout était noir.

Thor ouvrit complètement les yeux et frotta sa tête, les cheveux durcis par le sel ; il avait un formidable mal de tête, et en regardant aux alentours, il réalisa qu'il était le seul survivant, flottant seul au milieu d'une mer sans fin, entouré par rien d'autre que des débris. Il tremblait de froid, et son corps piquait de partout, recouvert de blessures de flèches, et des entailles des serres des dragons. Il était blessé si gravement qu'il avait à peine la force de lever la tête.

Il chercha dans toutes les directions, espérant voir le signe d'une terre, peut-être Gwendolyn et sa flotte – n'importe quoi.

Mais il n'y avait rien. Uniquement un vaste océan sans limites, dans toutes les directions.

Le cœur de Thor défailli alors qu'il baissait à nouveau la tête, à moitié immergé dans l'eau, et restait étendu là, replié sur la planche. Le petit poisson revint, mordant sa peau, l'effleurant, et cette fois-ci Thor ne s'en soucia pas. Il était trop faible pour le chasser. Il était allongé là, flottant, prenant conscience que Mycoples, qu'il avait aimé plus qu'il ne pouvait l'exprimer, était morte. Ralibar était mort. Et Thor lui-même avait l'impression qu'il était en train de mourir. Il était plus faible qu'il ne l'avait jamais été, seul dans cette mer déserte. Il avait survécu à l'orage, avait sauvé Gwendolyn et son peuple, avait pris sa revanche sur l'Empire, avait détruit la horde de dragons, et pour cela il ressentait une immense satisfaction.

Mais à présent que la grande bataille était terminée, il était là, blessé, trop faible pour se soigner, sans aucune terre en vue, et sans espoir. Il avait payé le prix ultime, et maintenant son temps était venu.

Plus que tout, Thor était rongé par le désir de voir Gwendolyn une dernière fois avant de mourir ; il languissait de voir Guwayne. Il ne pouvait imaginer mourir sans poser les yeux sur leurs visages une dernière fois.

S'il vous plaît, Dieu, pensa-t-il. Donnez-moi une dernière autre chance. Une vie de plus. Permettez-moi de vivre. Permettez-moi de voir à nouveau Gwendolyn, de voir mon fils.

Thor baissa la tête dans l'eau tandis qu'il sentait plus de poissons commençant à le mordre, à présent à ses pieds, ses chevilles et ses cuisses ; il sentit sa tête immergée un peu plus dans l'eau froide, le doux clapotis des vagues était le seul son restant dans ce calme infini et matinal. Il se sentait épuisé, si raide, il savait qu'il ne pouvait aller plus loin. Il avait accompli son but dans la vie. Il l'avait bien servi. Et maintenant son temps était venu.

S'il vous plaît, Dieu, je me tourne vers vous, et vers vous seul. Répondez-moi.

Soudain, il y eut un calme incroyable dans l'univers, si paisible, si intense, que Thor pouvait s'entendre respirer. Cette immobilité le terrifia plus que tout ce qu'il avait rencontré dans sa vie. Il sentit qu'il s'agissait du son de Dieu.

Le calme fut brisé par un énorme bruit d'éclaboussure. Thor ouvrit grand les yeux et regarda vers le haut pour voir l'océan se déchirer. Il vit une baleine énorme, plus grosse que n'importe quelle créature qu'il avait vu dans sa vie, et différente de toutes les baleines qu'il avait aperçues. Elle était complètement blanche, avec des cornes sur sa tête et tout le long de son dos, et d'énormes yeux rouges et luisants.

La bête jaillit de l'océan, laissant échapper un grand cri strident, et ouvrit sa gueule, si grande qu'elle éclipsa le soleil. Elle s'éleva de plus en plus haut, puis retomba, droit vers Thor, la bouche grande ouverte. Le monde s'obscurcit tandis que Thor sentait que la baleine était sur le point de l'avalier.

Thor, trop faible pour résister, embrassa son destin, alors que l'immense gueule de ténèbres se refermait sur lui et l'avalait. Il glissa dans la noirceur de la bouche de la baleine, et tandis qu'il commençait à glisser le long de sa gorge, son estomac, sa dernière pensée fut : *Je n'aurais jamais imaginé que je mourrais ainsi.*

CHAPITRE TREIZE

Gwen, debout à la proue de son navire, se pencha en avant, serra le bébé, et scruta l'océan, cherchant un quelconque signe de Thorgrin. De tous les côtés du navire ses hommes examinaient aussi les eaux.

« THORGRIN ! » appelaient les marins tout autour du bateau – et à ces cris répondaient ceux des marins des deux autres navires de la flotte. Les trois embarcations, écartées d'une bonne centaine de mètres les unes des autres, passaient ensemble les eaux au peigne fin, criant tous le nom de Thor. Du haut des mâts, ils sonnaient les cloches, par intermittence, à la recherche d'un quelconque signe de lui.

Gwen voulait pleurer en son for intérieur. Elle avait été incapable de trouver Guwayne, et maintenant elle n'avait plus aucun signe de Thor. Elle haïssait cet océan, maudissait le jour où elle avait appareillé depuis l'Anneau. Elle savait que ses chances étaient faibles. Thor et Mycoples étaient allés intrépidement au combat, un dragon contre des douzaines, et même s'ils avaient réussi à la vaincre, comment Thor pouvait-il défaire la flotte de Romulus toute entière ? Comment aurait-il pu survivre ?

En même temps, Gwendolyn savait, en naviguant dans cette direction, qu'elle mettait ses hommes en danger, les menant de plus en plus près de la flotte de Romulus.

Gwen entendit soudain un craquement sous la coque, et elle regarda par-dessus bord, alarmée. En dessous elle aperçut des débris – des planches, un vieux mât, les restes d'une voile... Elle examina les eaux, regardant de plus près, et vit une vaste étendue de débris.

« Qu'est-ce que cela peut être ? » dit une voix.

Gwendolyn se tourna pour voir Kendrick à côté d'elle, Reece venant de l'autre côté, avec Godfrey et Steffen, tous la rejoignant et regardant en bas avec étonnement.

« Regardez ! La bannière de l'Empire ! » s'écria Steffen, pointant du doigt.

Gwen braqua les yeux dessus, vit le drapeau sali et déchiré, et réalisa qu'il avait raison.

« Ce sont des débris de l'Empire », dit Reece, déclarant ce qui était dans l'esprit de tous.

« Mais comment ? » demanda Godfrey. « La flotte tout entière de l'Empire détruite ? » Comment est-ce possible ? »

Gwen chercha dans les cieux un quelconque signe de Thorgrin, interrogative. Avait-il fait cela ?

« C'était Thorgrin », dit Gwen, espérant que cela soit vrai, *voulant* que cela soit vrai. « Il les a tous détruits. »

« Alors où est-il ? » demanda Kendrick. Les cloches continuaient à sonner tandis qu'ils se dirigeaient vers le sud, plus en avant dans cette mer.

« Je ne vois aucun signe de Mycoples. »

« Je ne sais pas », répondit Gwen. « Mais même si Mycoples est morte, Thor pourrait être en vie. S'il y a des débris, Thor flotte peut-être dessus. »

« Ma dame », s'éleva une voix.

Elle se tourna pour voir Aberthol se tenant à proximité.

« J'aime Thorgrin autant que quiconque ici. Mais vous avez conscience que nous naviguons de plus en plus près de l'Empire. Même si la flotte de Romulus a été détruite, à n'en pas douter son armée d'un million d'hommes reste sur le continent de l'Anneau. Nous ne pouvons retourner là-bas. Nous devons trouver un nouveau foyer, mettre le cap dans une nouvelle direction. Vous voulez trouver Thorgrin, et j'admire cela. Mais cela fait des jours, et nous n'avons toujours pas de signe de lui. Nous avons des provisions limitées. Notre peuple est affamé. Ils sont sans abris, ont perdu des êtres chers, et sont fous de chagrin. Ils ont désespérément besoin d'une direction. Nous avons besoin de nourriture et d'abris. Nous en venons à manquer de provisions. »

Elle savait qu'il avait raison. Son peuple avait besoin d'un autre cap.

« Notre peuple a besoin de nous », ajouta Srog.

Gwen contempla fixement l'horizon, tenant le bébé, et il n'y avait toujours pas de signes de Thor. Elle ferma les yeux, essuya une larme, et elle voulut que Dieu réponde. Pourquoi la vie devait-elle être si dure ?

S'il vous plaît, Dieu, dites-moi où il est. Je vous donnerais n'importe quoi. Laissez-moi juste le sauver. Si je ne peux pas sauver mon fils, laissez-moi le sauver. S'il vous plaît, ne me laissez pas les perdre tous les deux.

Gwendolyn attendit, très calme, espérant avoir une réponse. Elle ouvrit les yeux, espérant voir un signe, n'importe quoi, quelque chose.

Mais aucun n'apparut.

Elle se sentit vidée. Abandonnée.

Résolue, elle se tourna finalement et fit un signe à ses hommes.

« Faites faire demi-tour à la flotte », dit-elle. « Nous voguerons vers une terre cette fois-ci. »

« Faites demi-tour ! » résonnèrent de haut en bas des navires.

Tout le monde se tourna et regarda dans leur nouvelle direction, excepté pour Gwendolyn. Elle continua à faire face à la direction dont ils s'éloignaient, son cœur en train de se briser, espérant voir un signe de Thor.

Tandis qu'ils commençaient à être poussés par le vent de plus en plus loin, les débris se faisant plus petits, Gwen eut le sentiment que chaque bonne chose restant dans ce monde lui était arrachée. Était-ce cela que signifiait être Reine ? Cela voulait-il dire que l'on se souciait plus de son peuple que de sa famille ? Que de soi-même ? À ce moment-là, Gwen ne voulait plus être Reine. Elle voulait seulement Thorgrin et son fils, et rien d'autre.

Mais tandis qu'ils naviguaient vers une nouvelle direction, que les cloches sonnaient sur les mâts, elle sut que cela n'était pas censé arriver, et elles lui donnèrent l'impression d'être des cloches retentissant dans son cœur.

CHAPITRE QUATORZE

Thor essaya de s'accrocher à quelque chose, n'importe quoi, tandis qu'il se sentait glisser le long d'un tunnel gluant, dans un flot de liquide et d'eau de mer – mais il n'y avait rien à quoi se retenir. Tandis que le monde défilait à toute vitesse autour de lui dans ce tunnel cacophonique, il réalisa qu'il était en train de descendre dans le ventre de cette bête. L'obscurité s'approfondit, et il se prépara à mourir.

Thor glissa de plus en plus profondément le long des courbes interminables de la longue gorge de la bête – cela parut être des centaines de mètres – jusqu'à ce qu'il se retrouve projeté dans un immense espace. Il vola dans les airs, criant tandis qu'il chutait d'une bonne vingtaine de mètres, jusqu'à atterrir en fin de compte dans une mare d'eau, jusqu'à ses genoux, sur une surface molle. Il réalisa qu'il avait dû arriver dans l'estomac flasque de la baleine.

Alors que Thor se trouvait dans les eaux peu profondes, se demandant s'il était mort, il entendit son propre souffle résonner dans les ténèbres ; l'eau oscillait d'avant en arrière dans l'estomac de la baleine pendant qu'elle se mouvait dans la mer. Thor imagina créature nageant dans l'océan, tournant d'un côté ou de l'autre, plongeant et remontant. Il pouvait entendre faiblement les bruits de l'océan à l'extérieur, atténués de là où il était, étouffés.

Thor essaya de se tenir debout mais trébucha tandis que la baleine parcourait l'océan. Il eut un bruit de bouillonnement, Thor leva les yeux et sentit un flot d'eau couler sur sa tête, accompagné de plusieurs poissons qui volèrent dans les airs, arrivant dans le ventre avec lui. Quelques-uns étaient des poissons lumineux, et quand ils atterrirent ils é mirent une lueur douce, éclairant l'estomac. Thor put enfin y voir, n'étant plus dans le noir complet.

Une part de lui aurait souhaité y rester. Thor leva les yeux et fut écoeuré par la paroi intérieure de l'estomac, de la peau en pendait en lambeaux, des restes de poissons morts et d'insectes s'y accrochaient, ainsi que par terre. D'étranges valves s'ouvraient et se refermaient, des muscles et intestins se contractaient et s'ouvraient, émettant de mauvaises odeurs, et Thor assimila tout cela avec étonnement.

Thor inclina sa tête contre la paroi de l'estomac et respira profondément, épuisé ; ses blessures étaient toujours en train de le tuer, et il avait l'impression d'être arrivé au plus profond de sa vie. Il sentait qu'il n'y avait aucune issue ; il était parvenu à la fin, en fin de compte.

Thor ferma les yeux et secoua la tête.

Pourquoi, Dieu ? Pourquoi suis-je ainsi mis à l'épreuve ?

Thor resta étendu pendant un long moment dans l'obscurité, et finalement il entendit une réponse. C'était une petite voix, dans sa tête.

Car tu es un grand guerrier. Les plus grands guerriers sont toujours les plus testés.

« Mais n'ai-je pas fait mes preuves ? » demanda Thor tout haut.

À chaque fois que tu feras tes preuves, tu seras éprouvé à nouveau. À chaque fois, les épreuves deviendront plus grandes. Plus tu luttas, plus tu peux devenir une meilleure personne. Chaque test n'est pas une difficulté – c'est une opportunité précieuse. Sois en reconnaissant. Plus tu souffres, plus tu dois être reconnaissant.

Thor pencha la tête en arrière, exténué, disparaissant dans l'obscurité, sentant sa force vitale décliner, et il tenta d'être reconnaissant. C'était dur, si dur. Il avait l'impression d'avoir déjà vécu plusieurs vies, et il était profondément épuisé.

Il y eut un autre bouillonnement, Thor leva les yeux et vit encore plus d'eau couler dans le ventre de la baleine, et davantage de poissons, avec d'autres animaux marins étranges. L'appétit de cette baleine était à l'évidence insatiable.

Avec chaque déluge d'eau, Thor sentait le niveau grimper, le sentait monter de ses chevilles à ses genoux tandis qu'il était appuyé contre la paroi. Il y eut un autre afflux d'eau, et le niveau s'éleva à nouveau, désormais jusqu'à ses cuisses. Thor sut que s'il ne sortait pas rapidement, il se noierait bientôt dans cet horrible endroit.

Épuisé par ses blessures, Thor pouvait à peine maintenir ses yeux ouverts. S'il était destiné à mourir ici, réalisa-t-il, alors ainsi soit-il. Pour le moment, il n'y avait rien d'autre qu'il puisse faire hormis laisser ses paupières lourdes se fermer, s'autoriser à être emporté par un doux sommeil.

Les yeux de Thor s'ouvrirent et se fermèrent pendant qu'il reprenait et perdait conscience, pendant une durée qu'il ne pouvait déterminer. Il vit des flashes, des souvenirs, des aperçus du futur. Il vit la tête de Mycoples, puis Ralibar. Il se vit volant sur Mycoples, dans un ciel parfaitement clair, Mycoples plus heureuse qu'il ne l'avait jamais vu. Il les vit tous deux s'entrecroiser, voler l'un à côté de l'autre, tous deux jeunes, en bonne santé et ravis. Il pouvait sentir combien ils l'aimaient.

Thor baissa les yeux vers la tête de Mycoples.

« Je suis désolé de t'avoir laissée tomber », dit-il.

Thor cligna des yeux et se retrouva debout sur la passerelle, dans le Pays des Druides. Mais cette fois-ci, il ne faisait pas face au château de sa mère, mais au continent, s'éloignant du château, dos à lui. Sa mère, perçut-il, était quelque part derrière lui, et cependant pour autant qu'il le voulait, il était incapable de regarder en arrière.

« Va, Thorgrin », dit une voix. « Il est temps pour toi de marcher. Seul. Il est temps pour toi de quitter cet endroit, de t'aventurer dans le monde. Seulement là dehors dans le monde, sur un chemin inconnu, tu deviendras un grand guerrier. »

Thor fit une enjambée le long de la passerelle, puis une autre. Pas à pas, il marcha seul, s'éloignant du château, de la falaise, sentant la présence de sa mère derrière lui, mais incapable de se retourner. Il ne savait pas où le chemin

le mènerait, mais il savait qu'il était censé le suivre.

Thor cligna des yeux et se retrouva debout sur un rivage inconnu au sable d'un jaune éclatant, un million de petites pierres brillantes mélangées dedans. Il vit un petit bateau isolé sur la berge, et un petit bébé à l'intérieur, qui pleurait. Thor marcha vers lui et se pencha, le cœur battant à l'idée de voir à nouveau son fils.

Il baissa les yeux et son cœur bondit en voyant Guwayne, qui le dévisageait en retour avec les mêmes yeux gris. Thor tendit les mains pour l'attraper.

Alors qu'il faisait cela, soudain, une tribu d'hommes sauvages apparut et arracha l'enfant ; ils se détournèrent et coururent. Thor regarda avec horreur une douzaine de membres de la tribu s'enfuir avec Guwayne, criant et tendant les bras vers lui.

« NON ! » hurla Thor.

Il essaya de courir après lui, mais il regarda par terre pour découvrir que ses pieds étaient coincés dans le sable.

Soudain, le sol s'ouvrit, et Thor fut aspiré dans le sable, qui se transforma en eau, et engloutit dans l'océan. Il coula, hurlant, de plus en plus profondément, dans les ténèbres.

Thor ouvrit les yeux et entendant un autre bouillonnement, et leva les yeux pour voir de l'eau se déversant à nouveau depuis la gorge de la baleine vers son ventre, le remplissant. Il baissa les yeux et vit que l'eau atteignait à présent sa poitrine.

Thor, le souffle encore saccadé après le cauchemar, essaya de s'échapper de la marée montante – mais le flot suivant amena de l'eau jusqu'à sa gorge. Thor prit conscience que son temps était limité. Dans quelques instants, il serait submergé.

Thor ferma les yeux et pensa à Gwendolyn, à Guwayne, à tous ceux qu'il avait connus et aimés. Il pensa à son fils, qui avait besoin de lui ; à Gwendolyn, qui avait besoin de lui. Il sentit le bracelet à son poignet, et il pensa à sa mère, à Alistair, à Ralibar et Mycoples. Personne ne saurait qu'il était mort là.

Je dois le faire pour eux, se dit Thor. Je dois vivre pour eux.

Thor ouvrit les yeux et se sentit envahi par une soudaine poussée d'énergie. Il sentit la structure même de la baleine, pouvait sentir qu'ils faisaient tous partie du même univers. Et qu'il pouvait l'altérer.

Thor ferma les yeux, leva les mains au-dessus de sa tête, et sentit une chaleur formidable en émaner. Des rayons de lumière en jaillirent, dans le ventre de la baleine, et ils devinrent comme des cordes, tirant Thor vers le haut, juste avant que la vague suivante ne le submerge, haut au-dessus de l'eau, de plus en plus haut. Très vite il se retrouva suspendu au-dessus de l'étendue d'eau en dessous, et alors qu'il se balançait là, il se concentra.

Je te l'ordonne, baleine. Remonte vers la surface. Laisse-moi sortir. Je mérite de vivre. Pour tous ceux que j'ai connus dans ma vie, pour tous ceux

qui se sont sacrifiés pour moi, et pour tous ceux pour qui je me sacrifierais, je mérite de vivre.

Il y eut un grognement distant, résonnant dans le ventre, et Thor sentit soudain que la baleine changeait de direction, tournant vers le haut, nageant à toute vitesse, se dirigeant vers la surface. Elle remonta de plus en plus vite, la lumière jaillissant des paumes de Thor le maintenait pendu du plafond pendant qu'il tenait bon.

Enfin, la baleine fit surface et Thor la sentit s'élever dans les airs dans un grand arc, puis retomber dans l'eau, dans une éclaboussure, son ventre tout entier tremblant.

Elle resta là, immobile, à plat à la surface de l'océan, et alors que Thor jetait un œil dans sa gorge, il vit brusquement la lumière du jour. La baleine ouvrit la gueule, la lumière entra à flots à travers ses grandes dents, et comme elle le faisait, Thor se détacha du plafond et plongea dans sa gorge.

Cette fois-ci le flot des eaux l'emporta le long de sa gorge, vers la lumière du soleil. Thor glissa tout du long, à nouveau sur la longue langue visqueuse, dérapant dans tous les sens.

Thor se retrouva rapidement à glisser entre les dents de la baleine, hors de sa bouche, et de retour dans la lumière du jour, à la surface de l'eau.

Thor s'agita dans l'océan, surpris par la froideur de l'eau, tendit le bras et agrippa plusieurs planches de bois dans les débris. Alors qu'il était étendu là, flottant, Thor se tourna et contempla la bête.

La baleine le dévisageait en retour avec son œil immense, sans ciller, un œil ancien qui semblait détenir toute la sagesse et les secrets du monde. Elle demeura là, flottant à la surface, examinant Thor comme s'il était un vieil ami.

Finalement, sans aucun avertissement, elle baissa la tête et plongea sous les eaux, disparaissant aussi rapidement qu'elle était apparue. Thor fut bercé par les vagues qu'elle laissa dans son sillage.

Thor, à nouveau tout seul, flotta là, exténué, replié sur le morceau de débris. Il scruta l'océan en espérant voir quelqu'un, quelque chose.

Mais il n'y avait rien. Il était à nouveau seul, en vie, mais flottant dans le néant, sans aucune terre en vue.

*

Gwen demeura à la proue du navire, même alors qu'il faisait demi-tour, incapable de se détacher. Elle ne savait pas que Thor était là dehors, il est vrai, et pourtant, d'une certaine manière, se diriger vers le sud, vers l'endroit où ils avaient vu la flotte de l'Empire pour la dernière fois, l'avait fait se sentir mieux, comme si elle se rapprochait de là où elle l'avait vu pour la dernière fois. Peut-être que tous les autres avaient eu raison : peut-être que Thor n'était pas là du tout. Peut-être même était-il mort, ce qu'elle détestait penser.

Mais alors qu'ils naviguaient au loin, Gwen ne pouvait ignorer son

instinct, ne pouvait ignorer cette petite part irrationnelle en elle-même qui insistait pour dire que Thor était en vie, qu'il était là dehors, qu'il l'attendait. Elle eut le sentiment de laisser la dernière belle chose de sa vie derrière elle. Cela n'avait aucun sens rationnel, mais quelque chose en elle était en train de crier, de lui dire qu'elle faisait une erreur.

Lui disait de faire demi-tour.

Gwendolyn, la seule personne restante à faire toujours face à l'arrière, se tenait là, serrant le bébé, regardant les débris dansant sur l'eau. Il n'y avait aucun signe de Thor, nulle part, seulement des nuages noirs menaçants à l'horizon, se rapprochant de plus en plus, et les décombres infinis de ce qui avait autrefois été la flotte de l'Empire. Pourtant, réalisa-t-elle, parfois elle devait simplement suivre son instinct, même fou, et faire des choses qui n'avaient aucun sens.

« Faites faire demi-tour à la flotte », ordonna soudain Gwen à Steffen, se surprenant même elle-même.

Steffen la dévisagea, les yeux grands ouverts sous le coup de la surprise.

« Ai-je entendu correctement, ma dame ? » demanda-t-il.

Elle acquiesça.

« Mais pourquoi ? » demanda Kendrick, venant à côté d'elle, l'inquiétude gravée sur son visage.

« Je ne peux pas tourner le dos à Thorgrin », dit Gwen. « Je sens qu'il est là quelque part. Je sens qu'il a besoin de moi. »

Tous les autres se tenaient à présent à côté d'elle, le dévisageant comme si elle était folle.

« Notre peuple est désespéré, ma dame », dit Kendrick. « Nous pourrions ne pas trouver de terre avant qui sait combien de temps. Si nous faisons demi-tour pour Thor, qui pourrait ne même pas être là, alors nous pourrions tous mourir en essayant. »

Gwen lui fit face, l'expression dure.

« Alors nous mourrons en essayant. »

Kendrick baissa la tête, silencieux.

« Quiconque veut nous quitter », dit Gwen, sa voix tonnant, « peut rejoindre les autres navires et nous laisser. Je fais faire demi-tour à ce bateau. »

Ses hommes la fixèrent tous du regard, en silence, surpris, puis finalement entrèrent en action.

« Faites lui faire demi-tour ! » s'écria un marin.

Son appel fut relayé de haut en bas de la ligne, et bientôt les voiles furent hissées, tournées, et Gwen sentit l'immense navire faire demi-tour. Elle se sentit immédiatement mieux, sentit un poids être levé de son cœur.

« Ma sœur, je suis heureux que tu aies fait confiance à ton instinct », dit Reece. « Même si tu as tort, je t'admire pour cela. Je voulais faire demi-tour moi-même. »

« Tout comme moi », ajouta Kendrick.

« Et moi », dit un chœur de voix.

Gwen se sentit réchauffée par leur support, ils retournèrent tous au bastingage et scrutèrent les eaux. Alors que Gwen cherchait, elle entendit un cri strident, dans le ciel, tordit le cou et vit un oiseau familier. C'était Estopheles, s'élevant haut dans les airs. Elle poussa un cri, descendant en piqué puis remontant ; Gwen eut l'impression qu'elle essayait de dire quelque chose.

« Suivez le faucon ! » cria Gwen.

Les hommes changèrent de cap et suivirent Estopheles tandis qu'elle les menait dans une direction différente, à travers la mer de débris, leur coque craquant contre tout ce bois.

Gwen garda les yeux fixés sur l'eau, cherchant partout, suivant son cœur. Elle ferma les yeux.

S'il vous plaît, Dieu. Emmenez-moi à lui.

Estopheles cria, et Gwen la regarda plonger au loin et atterrir sur l'océan, derrière un énorme tas de débris. Gwen la perdit de vue.

Le navire vogua vers elle, et tandis que Gwen observait les eaux, soudain elle repéra quelque chose.

« Là ! » hurla Gwen, pointant le doigt vers ce qui semblait être un corps.

Ils se rapprochèrent, et le cœur de Gwen s'arrêta à la vue sans ambiguïté d'un corps étendu sur un tas de bois. Le corps flottait là, et semblait froid, raide, peut-être même sans vie. Elle avait peur d'espérer, et pourtant, alors qu'ils se rapprochaient, le corps se tourna dans le courant et Gwen, pour la première fois, put jeter un regard à son visage.

Elle éclata en sanglots : Thorgrin gisait là, inconscient, à la dérive. Le cœur de Gwendolyn s'accéléra ; elle pouvait à peine le croire. Elle avait eu raison – c'était vraiment lui.

« Baissez les cordes ! » s'écria une voix.

Gwen se tourna et tendit le bébé à Illepra à côté d'elle, puis fut la première à se précipiter en avant, à saisir une corde épaisse, et la jeter par-dessus bord tandis qu'ils approchaient. Gwen n'attendit pas les autres, mais sauta elle-même, s'accrochant à la corde et se laissant descendre.

Le cœur de Gwen battait la chamade alors qu'elle s'approchait, priant pour que Thor soit en vie. Elle l'atteignit et bondit de la corde, dans l'eau, atterrissant non loin de Thor.

« Ma dame ! » appela quelqu'un depuis en dessus, et plusieurs hommes se précipitèrent le long de la corde pour aider.

Gwen les ignore ; elle nagea jusqu'à Thor, l'agrippa et le secoua. Elle vit qu'il était inconscient, les lèvres bleues. Mais il respirait.

« Il est vivant ! » cria-t-elle de joie.

Elle pleura, tellement soulagée, étreignant son corps flasque, le serrant dans ses bras, ne voulant pas le lâcher. Il était en vie. Il était vraiment en vie.

CHAPITRE QUINZE

Thor ouvrit les yeux pour se retrouver allongé sur le dos dans un navire qui tanguait, à l'intérieur d'une cabine faiblement éclairée sous le pont, des rayons de soleil passant à travers les planches. Il se sentit reposé pour la première fois depuis aussi longtemps qu'il pouvait se rappeler, eut l'impression d'avoir dormi mille ans. Il détecta une présence dans la pièce avant de la voir, plissa les yeux et leva le regard, puis dans la pénombre fut submergé de joie de voir un visage souriant baissant les yeux sur lui, tandis qu'une femme tendait le bras et tint sa main avec le plus doux toucher qu'il ait jamais senti. Son visage était tellement rempli d'amour, ses yeux scintillant de larmes, qu'au premier abord Thor se demanda s'il ne s'agissait pas d'un autre rêve.

Mais tandis qu'il s'asseyait, son cœur s'emballa en réalisant que non. Là, devant lui, se tenait l'amour de sa vie, la femme pour qui il avait prié, à maintes reprises, pour avoir une autre chance de la voir.

Gwendolyn.

Gwen se pencha en avant et l'enlaça, pleurant sur son épaule, et il l'étreignit fermement. Cela semblait irréel de la tenir dans ses bras à nouveau. Tous les souhaits, toutes les prières qu'il avait émis, s'étaient exaucés. Il la serra contre lui pendant qu'elle pleurait, ne voulant jamais la laisser partir. Il ne pouvait croire qu'ils étaient à nouveau ensemble, après tout ce qu'ils avaient traversé.

« Tu n'as pas idée de combien de temps j'ai souhaité et attendu ce moment », lui dit-elle dans l'oreille, entre deux sanglots.

« Je n'ai pensé à rien d'autre que toi », répondit-il.

« Je n'imaginais pas que tu reviendrais un jour à moi », dit-elle.

« J'osais seulement rêver. »

Gwen recula et le regarda dans les yeux. Elle posa ses mains sur ses joues, s'inclina et l'embrassa, et il l'embrassa en retour, adorant la sensation de ses lèvres sur les siennes. Ils continuèrent pendant un long moment, et tous les souvenirs de Thor à propos de Gwendolyn lui revinrent – la première fois qu'ils s'étaient rencontrés...leur cour...la naissance de Guwayne. Thor n'avait jamais imaginé aimer quelqu'un autant qu'elle, et être là avec elle lui donnait l'impression de la rencontrer à nouveau pour la première fois.

Thor ressentait aussi une nouvelle force en lui, se sentait guéri de toutes ses blessures, revigoré, à nouveau lui-même. Il s'était reposé et remis sur le navire, et il réalisa qu'une fois encore, sa vie avait été sauvée par Gwendolyn. Il se pencha en l'arrière et la regarda dans les yeux.

« Comment m'as-tu trouvé ? » demanda-t-il.

Elle sourit.

« C'était facile », dit-elle. « Tu flottais sur l'océan. Tu étais dur à rater. »

Thor sourit et secoua la tête, assimilant tout cela.

« Si tu n'étais pas revenue pour moi, je serais mort. »

Gwendolyn lui sourit.

« Et si je n'étais pas revenue pour toi, moi-même je serais morte », répondit-elle.

Elle l'étreignit encore une fois, et il la tint serrée dans ses bras. Cela semblait irréel de la sentir en chair et en os, de sentir son odeur, de sentir le tissu de ses vêtements. Pendant si longtemps elle avait été un fantasma dans son esprit, et il avait ignoré s'il retournerait jamais auprès d'elle.

Thor fut soudain frappé par une autre pensée.

« Et Guwayne ? » demanda-t-il.

Il sentit Gwen se raidir dans ses bras, se reculoer, et son cœur s'arrêta quand il vit son visage de crispé, peiné, les yeux baissés.

Elle ne répondit pas, mais à la place secoua lentement et tristement la tête, et des larmes coulèrent le long de son visage.

« Qu'est-il arrivé ? » l'interrogea Thor, inquiet.

Gwen éclata en sanglots, pleura pendant un long moment, et Thor ne sut que dire. Son cœur battait en attendant une réponse. Son fils était-il en vie ?

« L'île était attaquée », réussit-elle finalement à dire entre les larmes. « J'étais sûre que nous allions tous mourir. Je voulais épargner notre destin à Guwayne. Je l'ai donc envoyé seul sur l'océan. Dans son propre bateau. »

Thor eut le souffle coupé, surpris, tandis que Gwen pleurait.

« Je suis désolée », dit-elle. « Tellement, tellement désolée. »

Thor se pencha et la prit dans ses bras, contre lui, et la berça, pour la rassurer.

« Tu as fait ce qu'il fallait », dit-il. « Tu ne peux te blâmer. Il était en effet probable que vous seriez morts – comme une grande partie de notre peuple est mort. »

Gwendolyn se clama lentement, et le fixa dans les yeux.

« Nous devons le trouver », dit-elle. « Je le trouverais ou mourrais en essayant. »

Thor hocha de la tête, compréhensif.

« Il reviendra à nous », dit-il. « Ce qui est nôtre ne peut nous être enlevé. »

Gwen chercha les yeux de Thor avec une lueur d'espoir.

« Mycoples ? » demanda-t-elle, hésitante. « Ralibar ? Peuvent-ils aider ? »

Ce fut le tour de Thor de secouer tristement la tête.

« Je suis désolé, mon amour », dit-il. « Moi seul ait survécu. »

Des nouvelles larmes coulèrent sur son visage, mais elle hocha de la tête, stoïque.

« Je l'avais perçu », dit-elle. « Je pouvais le sentir, dans mon cœur, dans mes rêves. Je pouvais sentir Ralibar tentant de me parler. Je les aimais

profondément. »

« Moi aussi », dit Thorgrin.

Un long silence tomba dans la pièce, tandis que tous deux regardaient dans le vide, perdus dans les souvenirs, perdus dans le chagrin.

« Alors comment allons-nous trouver Guwayne, sans un dragon pour passer la mer au peigne fin ? » demanda Gwen.

Thor pensa pendant un moment, réfléchissant, et un nouvel objectif s'éleva en lui. Il se remémora les mots de sa mère, et il sentit que ce qui l'attendait serait la plus grande quête de sa vie. Ce serait une quête à l'importance plus grande que sa recherche de l'Épée de Destinée, plus grande encore que la recherche de sa mère. Ce serait plus important que sa propre vie elle-même.

« Je le trouverais », dit Thor. « Sans l'aide d'un dragon. Sans l'aide de quiconque à part moi. Je prendrais un bateau, et je m'embarquerais pour le chercher tout de suite. »

« J'ai déjà essayé », dit Gwen, secouant la tête. « Je suis certaine qu'il s'est dirigé vers le nord. Il n'y a pas de terre là-bas, rien sur aucune carte. Mener notre peuple là serait tous les tuer. Ils ont désespérément besoin de provisions. J'ai essayé une fois, mais je ne peux le faire à nouveau. »

« Je comprends », répondit Thor. « Mais je le peux. »

Gwen le dévisagea, de l'espoir dans les yeux.

« Tu mènes notre peuple vers une nouvelle terre, en sécurité. Où que cela puisse être. Et je trouverais Guwayne. »

Gwen eut l'air peinée à nouveau.

« Je déteste l'idée que l'on se sépare encore. Pour rien au monde », dit-elle. « Mais pour notre fils...il faut le faire. »

Ils se dévisagèrent l'un l'autre et arrivèrent à un accord silencieux, celui de se séparer, et Gwen tendit le bras pour prendre sa main. Ils se tinrent face à face.

« Es-tu prêt à saluer notre peuple ? » demanda-t-elle.

Gwen le mena en haut des escaliers depuis la cabine, et Thor plissa les yeux face à la lumière crue du jour tandis qu'ils arrivaient au-dessus du pont.

Thor fut surpris de voir des centaines des siens patientant pour le saluer, le regardant comme un héros qui se serait élevé des cendres. Thor vit dans leurs yeux un tel amour et une telle admiration, comme s'ils étaient témoins de l'apparition d'un dieu.

Ils se précipitèrent tous en avant, et Thor les étreignit, un après l'autre, le cœur gonflé de joie à la vue de sous ses vieux amis et de son peuple. Vinrent Reece, puis Elden, O'Connor, Conven, Kendrick, Godfrey... un visage après l'autre qu'il reconnaissait, tous des hommes qu'il avait pensé ne plus jamais revoir.

« Mon temps ici est court », tonna Thor vers la foule, tandis que le silence s'installait. Tous les regards le fixèrent, rivés sur lui. « Je dois tous vous quitter. Je pars à la recherche de mon fils. Je prendrais une des chaloupes

à l'arrière du navire. Ce sera un périple désespéré et sans joie, et je n'attends d'aucun d'entre vous qu'il me rejoigne. Je reviendrais dès que je l'aurais retrouvé, et pas avant. »

Dans le long silence qui suivit, Reece fit un pas en avant, ses bottes craquant sur le bois, et fit face à Thor.

« Où que tu ailles, je vais », dit Reece. « Légion pour toujours. »

Reece fut rejoint par Elden, O'Connor, et Conven.

« Légion pour toujours », répétèrent-ils.

Thor les regarda en retour, touché, honoré de les connaître.

« C'est une quête dont je pourrais ne jamais revenir », prévint-il.

Reece esquissa un large sourire.

« Raison de plus pour s'y joindre », dit-il.

Thor sourit en retour, voyant la détermination sur leurs visages, sachant qu'il ne leur ferait pas changer d'avis, et se réjouissant d'avoir à nouveau leur compagnie.

« Très bien alors », dit-il. « Préparez-vous. Nous partirons tout de suite. »

*

Reece faisait les cent pas sur le navire, rassemblant ses quelques possessions, surtout des armes, et les fourra dans son sac, se préparant pour le périple qui l'attendait. Il était rempli de joie que son meilleur ami Thorgrin soit en vie, ravi qu'il soit de retour, et excité de partir pour encore une autre quête avec lui. Cette quête, plus que toutes les autres, touchait Reece, car ils ne cherchaient pas seulement une arme, mais Guwayne, son neveu. Reece ne pouvait penser à deux personnes qu'il aimait plus que Gwendolyn et Thorgrin, et il ne pouvait imaginer plus noble cause que de faire tout son possible pour retrouver leur fils.

Reece préparait soigneusement ses armes, aiguisant son épée, vérifiant son arc, ajustant ses flèches alors qu'il attachait un arc par-dessus son épaule et une autre épée dans son dos. Reece avait l'impression que cela serait la mission la plus importante de sa vie, et il voulait être prêt.

Reece essaya de ne pas penser aux autres qu'il laissait derrière – Gwendolyn, Kendrick et le reste de son peuple, et plus que tout Stara ; cependant il était confiant dans le fait qu'il les retrouverait à nouveau, et plus important, reviendrait victorieux, avec Guwayne dans son sillage.

Après tout, Reece et Thorgrin étaient des frères de la Légion, et pour Reece, cela était plus sacré que le sang – plus sacré que quoi que ce soit au monde. Ils avaient un lien d'honneur : si l'un d'entre eux avait des problèmes, tous avaient des problèmes. Si le fils de Gwendolyn était porté disparu, c'était comme si le fils de Reece avait disparu. Reece se remémora les mots de Kolk, gravés en lui durant l'entraînement : *Ne vous imaginez jamais que vous vous battez seuls. Quand un de vous est blessé, vous êtes tous blessés. Si vous ne*

pouvez pas apprendre à être là pour vos frères, vous n'apprenez jamais à devenir un guerrier. La guerre est à propos de sacrifice. Plus tôt vous apprendrez cela, meilleur sera le guerrier que vous deviendrez.

Reece regrettait seulement une chose à propos de cette quête, et c'était Stara. Bien qu'il ne veuille pas s'admettre qu'il avait des sentiments pour elle, il devait reconnaître, au moins, qu'il penserait à elle. Il y avait quelque chose quand il était autour d'elle, devait-il concéder, qui était addictif. Ce n'était pas tant qu'il languissait d'être en sa présence, mais plutôt que, quand elle n'était pas dans les parages, il ressentait son absence. Comme si quelque chose en lui était un peu hors service.

Mais Reece chassa ces pensées ; au premier rang dans son esprit demeurait Selese, son deuil pour elle, sa pénitence. Et naviguer avec Thorgrin, partir pour ce voyage, aiderait Reece à prendre du temps pour réfléchir, pour conserver sa culpabilité envers Selese. C'était ce qu'il voulait.

Et pourtant, devait-il admettre, il restait une part de lui qui avait l'impression d'abandonner Stara, même si elle était là sur le navire avec tous les autres.

« Donc tu vas juste partir alors ? » dit une voix.

Les cheveux de Reece s'hérissèrent sur sa nuque, tandis qu'il entendait la voix de cette même personne à laquelle il avait pensé – comme si sa propre conscience était en train de lui parler.

Reece mit son épée dans son fourreau, pivota, et vit Stara face à lui, un air de tristesse et de déception gravé sur son visage.

Reece s'éclaircit la gorge et essaya d'afficher son expression la plus brave.

« Mon frère m'a appelé dans son temps de besoin », répondit Reece, d'une manière détachée. « Quel choix ais-je ? »

« Quel choix ? » répéta Stara. « Tu as tous les choix que tu puisses souhaiter. Tu n'as pas besoin de partir pour cette mission. »

« Thor a besoin de moi » répondit Reece.

Stara fronça les sourcils.

« Thor est un grand guerrier. Il n'a pas besoin de toi. Il n'a besoin d'aucun d'entre vous. Il peut retrouver son fils tout seul. »

Ce fut le tour de Reece de froncer les sourcils.

« Alors je devrais simplement le laisser à son sort, quoi qu'il puisse arriver ? »

Stara détourna le regard.

« Je ne veux pas que tu partes », dit-elle. « Je te veux ici. Avec moi. Avec nous tous sur ce navire, où que nous allions. Je ne compte pas, moi aussi ? Thor est-il plus important que moi ? »

Reece la dévisagea, perplexe. Il ne savait pas d'où cela sortait ; elle agissait comme s'ils étaient un couple – mais ils ne l'étaient pas. Pour la plupart du trajet, en fait, elle lui avait à peine adressé un regard. N'était-ce pas Stara, après tout, qui avait dit qu'ils ne seraient jamais ensemble, hormis dans

leur deuil de Selese ?

Reece était sûr qu'il ne comprendrait jamais les femmes. Il fit un pas en avant et parla doucement, empli de compassion pour elle.

« Stara », dit-il, « tu as été une grande amie pour moi. Mais comme tu l'as déclaré toi-même, il ne peut plus y avoir quoi que ce soit entre nous. Nous vivons tous deux en présence d'un fantôme, sommes tous deux liés par le deuil. »

Reece soupira.

« Je dois l'admettre, tu me manqueras. J'aimerais être avec toi, quelle que soit la manière dont nous le puissions. Mais je suis désolé, mes frères ont besoin de moi. Et quand un frère a besoin de moi, j'y vais. C'est ainsi que je suis. Il n'y a pas de choix pour moi. »

Stara le fixa en retour, ses brillants yeux bleus emplis de larmes, et ce regard hanta Reece ; c'était un regard, il le savait, qu'il n'oublierait pas facilement.

« Pars alors ! » cria-t-elle.

Stara tourna sur ses talons et parti comme un ouragan. Elle slaloma dans la foule du navire, et Reece la perdit de vue, avant même qu'il n'ait pu essayer de la consoler.

Mais il savait qu'il n'y avait pas de consolation. Leur relation était ce qu'elle était. Reece ne comprenait pas complètement – mais encore une fois, il n'était pas sûr de comprendre un jour.

*

Gwendolyn se tenait au centre du bateau parmi tous ses conseillers, le navire tout entier était assemblé tandis qu'ils débattaient de la direction vers laquelle naviguer par la suite. La discussion était épuisante et intense, tournant en rond, chacun ayant sa propre opinion. Gwen avait demandé à Thorgrin de rester pour cela avant d'embarquer, et il se tenait à côté d'elle, avec la Légion, à l'écoute. Elle était reconnaissante qu'il soit encore là et ne soit pas encore parti. Cette décision était trop importante, elle le voulait à ses côtés. Et plus que tout, elle voulait savourer chaque instant passé avec lui avant qu'il ne la quitte à nouveau.

« Nous ne pouvons pas retourner sur l'Anneau », dit Kendrick, argumentant avec une des personnes dans la foule. « Il est détruit. Il faudrait des générations pour reconstruire. Et il est occupé. »

« Nous ne pouvons pas non plus retourner sur les Isles Boréales », intervint Aberthol. « Il y avait peu pour nous avant que les dragons ne les détruisent, et désormais il n'y a plus rien. »

Le groupe grommela de mécontentement, et il y eut un long murmure agité.

« Quel autre endroit, alors ? » cria quelqu'un. « Vers quel autre endroit pouvons-nous aller ? »

« Nos provisions diminuent trop ! » cria un autre. « Et nos cartes ne montrent aucune île, aucune terre, rien proche de nous ! »

« Nous mourrons sur ces navires ! » cria un autre.

À nouveau, il y eut un long murmure, son peuple s'agitait de plus en plus.

Gwendolyn partageait leur frustration, et éprouvait de la sympathie pour eux ; elle scruta l'horizon et se demanda la même chose. Une mer infinie s'étendait devant eux, et elle n'avait aucune idée d'où elle pourrait emmener son peuple. »

Soudain, Sandara s'avança, au centre de la foule, si grande, belle, noble et exotique, avec sa peau sombre, de brillants yeux jaunes et sa présence autoritaire ; elle était une femme fière et gracieuse qui imposait l'attention, et tous les yeux se tournèrent vers elle. La foule fit silence tandis qu'elle faisait face à Gwendolyn.

« Vous pouvez vous tourner vers mon peuple », dit-elle.

Gwen la dévisagea en retour, surprise, et le silence s'alourdit.

« Ton peuple ? » demanda Gwen.

Sandara acquiesça.

« Ils vous recueilleront. J'y veillerais. »

Gwen le regarda, confuse.

« Et où sont les tiens ? » demanda-t-elle.

« Ils habitent dans une province isolée. En dehors de la cité de Volusia. La capitale de la Région Septentrionale de l'Empire. »

« L'Empire ? » s'écria, outragé, quelqu'un dans la foule, et un long murmure contrarié s'éleva.

« Nous feriez-vous naviguer droit dans le cœur de l'Empire ? » interpella un homme.

« Mèneriez-vous un agneau au massacre ? » cria un autre.

« Pourquoi ne pas simplement nous livrer à Romulus ? Pourquoi ne pas nous tuer ici même ? » s'écria un autre.

Des murmures croissants de mécontentement s'élevèrent de la foule, jusqu'à ce que Kendrick s'avance finalement à côté de Sandara, et, protectif envers elle, cria pour obtenir le silence, frappant un bâton sur le pont.

La foule se calma enfin, et Gwendolyn, incertaine de ce que faire de tout cela, fit face à Sandara. Elle savait que ses options étaient limitées, mais cela paraissait fou.

« Explique-toi », ordonna-t-elle.

« Vous ne comprenez pas l'Empire », dit Sandara, « car vous n'y avez jamais été. C'est ma terre natale. L'Empire est plus vaste que vous ne pouvez l'imaginer, et il est fragmenté. Toutes les provinces ne sont pas semblables. Il y a des conflits internes parmi elles. Il s'agit d'une alliance fragile. L'Empire a été formé par la conquête d'un peuple après l'autre, et le mécontentement parmi les conquis est profond. »

« Les terres de l'Empire sont si vastes qu'il y a des lieux qui demeurent

cachés. Des régions séparatistes. Oui, ils ont soumis tous nos gens libres, ont fait de nous des esclaves. Mais il y a encore des endroits, si vous savez où regarder, où vous pouvez vous dissimuler. Mon peuple vous cachera. Ils ont de la nourriture et des abris. Vous pouvez accoster là, vous y réfugier, récupérer, puis décider d'où vous devriez aller ensuite. »

Un long silence tomba sur le navire.

« Ce dont nous avons besoin est un nouveau foyer, pas d'un endroit où s'abriter », fit remarquer Aberthol, sa voix ancienne, tendue.

« Peut-être cela deviendra-t-il une demeure », dit Godfrey.

« Une demeure ? Dans l'Empire ? Sur les genoux de notre ennemi ? » dit Srog.

« Quel alternative avons-nous ? » dit Brandt. « L'Anneau était le dernier territoire à ne pas être occupé par l'Empire. Où que nous allions, cela appartiendra à l'Empire. »

« Et qu'en est-il des Îles Méridionales ? » interpella Atme. « Et Erec ? » Kendrick secoua la tête.

« Nous ne pourrions jamais les atteindre. Nous sommes trop loin au nord. Nous n'avons pas assez de provisions. Et même si c'était le cas, nous devrions passer trop près de courants de l'Anneau, et nous serions obligés d'affronter les hommes de Romulus. »

« Il doit y avoir un autre endroit pour nous ! » s'écria un homme.

La foule éclata en plus de cris de mécontentement, chacun argumentant avec l'autre.

Gwendolyn se tenait là, serrant la main de Thor, et elle considéra les paroles de Sandara. Plus elle y réfléchissait, tout aussi fou que cela puisse paraître, plus elle aimait l'idée.

Elle leva une main, et lentement, la foule s'apaisa.

« L'Empire passera les mers au peigne fin, à notre recherche », dit Gwen. « Ce ne sera qu'une question de temps jusqu'à ce qu'ils nous traquent. Mais le dernier lieu où ils chercheraient serait au sein de l'Empire, dans une de leurs propres régions, et près d'une de leurs capitales. Romulus a des millions d'hommes, et ils fouilleront la terre pour nous, et un jour ils nous trouveront. Nous avons besoin d'un foyer, il est vrai, mais là maintenant, ce dont nous avons besoin par-dessus tout, est un refuge. De nouvelles provisions. Un abri. Et naviguer droit dans l'Empire serait le mouvement le plus contre-intuitif qu'ils puissent imaginer. Peut-être, paradoxalement, serions-nous plus en sécurité là-bas. »

La foule se calma, observant Gwendolyn avec respect, et elle se tourna vers Sandara. Gwen vit de l'honnêteté et de l'intelligence sur son beau visage, et elle se sentit à l'aise avec elle. Son frère l'aimait, et c'était suffisant pour Gwendolyn.

« Tu peux nous mener jusqu'à chez toi », dit Gwendolyn. « C'est une tâche sacrée, que de mener un peuple. Nous nous plaçons à ta merci. »

Sandara hocha solennellement de la tête.

« Et vous mener là-bas, je le ferais. », répondit-elle. « Je le jure. Même si je dois mourir en essayant. »

Gwendolyn opina, satisfaite.

« C'est fait ! », s'écria Gwen. « Vers l'Empire nous allons ! »

Il y eut plus de marmonnements agités sur le pont, mais aussi plusieurs cris d'excitation et d'approbation, tandis que les siens commençaient déjà à mettre les voiles vers un nouveau cap.

Un citoyen en colère vint près de Gwendolyn.

« Vous avez intérêt d'espérer que votre plan va marcher », dit-il d'un air renfrogné. « Nous avons trois bateaux, souvenez-vous, et ceux d'entre nous qui ne sont pas d'accord peuvent en prendre un et vous quitter n'importe quand ils le veulent. »

Gwen rougit, indignée.

« Tu parles de trahison », grogna Thor, faisant un pas en avant, près de l'homme, main sur son épée.

Gwen tendit le bras et posa une main rassurante sur la sienne, et Thor s'adoucit.

« Et où irez-vous ? » demanda calmement Gwen à l'homme.

Le citoyen lui lança un regard furieux.

« Dans n'importe quel endroit qui soit un lieu de bon sens », répondit-il sèchement, avant de pivoter et de partir, furibond.

Gwen se tourna et échangea un regard avec Thor. Elle était si heureuse qu'il soit encore là, trouvant du réconfort dans sa présence.

Thor secoua la tête.

« C'était une décision audacieuse », dit-il. « Je l'admire grandement. Et ton père aurait fait de même, lui aussi. »

Thor se prépara à embarquer, ses membres de la Légion se tenant près de la chaloupe attendant d'être descendue ; Gwen tendit le bras et posa une main sur son poignet.

Il se tourna vers elle.

« Avant que tu ne partes », dit-elle, « je veux que tu fasses la connaissance de quelqu'un. »

Gwen hocha de la tête, et Illepra s'avança puis lui tendit l'enfant qu'elle avait secouru sur les Isles Boréales.

Gwen tint le bébé vers Thor, qui la regarda en retour, les yeux écarquillés de surprise.

« Tu lui as sauvé la vie », dit doucement Gwen. « Tu es apparu juste à temps. Ton destin est lié au sien ; tout comme le mien. Ses parents sont morts ; nous sommes tout ce qu'elle a. Elle a l'âge de Guwayne. Leurs destins sont liés, aussi. Je peux le sentir. »

Les yeux de Thor pleurèrent tandis qu'il l'examinait.

« Elle est magnifique », dit-il.

« Je ne peux pas m'en séparer », dit Gwen.

« Et tu ne devrais pas », répondit Thor.

Gwen hocha de la tête, satisfaite que Thor ait le même sentiment qu'elle.

« Je sais que tu dois partir », dit Gwen. « Mais avant que tu ne le fasses, tu dois obtenir une bénédiction. De la part d'Argon. »

Thor la dévisagea avec surprise.

« Argon ? » dit-il. « S'est-il réveillé ? »

Gwendolyn secoua la tête.

« Il n'a pas parlé depuis les Isles Boréales. Il n'est pas mort, mais il n'est pas non plus en vie. Peut-être que pour toi, il reviendrait. »

Ils traversèrent le navire, jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Argon. Il gisait là, entouré par les gardes de Gwen, sur une pile de fourrures, mains croisées sur le torse, yeux fermés.

Gwen et Thor s'agenouillèrent à son côté, et cela brisa le cœur de Gwen de le voir dans cet état – en particulier car c'était son sacrifice pour eux tous qui l'avait mené là.

Ils posèrent chacun une main sur l'épaule d'Argon alors qu'ils étaient agenouillés là, l'observant patiemment.

« Argon ? » demanda doucement Gwen.

Ils attendirent, sentant le roulis des vagues. Gwen savait qu'ils ne pouvaient attendre bien plus longtemps, Guwayne était là dehors, après tout.

Finalement, après ce qui parut une éternité, Thor se tourna vers elle.

« Je ne peux pas attendre », dit-il.

Gwen hocha de la tête, compréhensive.

Alors que Thor commençait à se relever, soudain Gwen tendit la main, agrippa son poignet et tendit le doigt : Argon avait ouvert les yeux.

Thor se remit à genoux, et Argon le fixa droit du regard. Il hocha de la tête, et cela sembla être une approbation.

« Argon », dit Thor, « donne-moi une bénédiction. »

« Tu l'as », murmura-t-il, posant une main sur le poignet de Thor.

« Mais tu n'en as pas besoin. Tu créeras tes propres bénédictions. »

« Argon, dites-moi », dit Gwen, « notre fils est-il en vie ? Le trouverons-nous ? Allez-vous nous bénir pour que nous le retrouvions ? »

Argon ferma les yeux et secoua la tête, retirant sa main.

« Je ne peux altérer ce qui est prédestiné », dit-il.

Gwen eut un nœud à l'estomac à ces mots, elle et Thor échangèrent un regard inquiet.

« Atteindrons-nous l'Empire ? », demanda Gwen. « Allons-nous vivre ? »

Argon demeura silencieux pendant un long moment, si long que Gwen se demanda s'il répondrait jamais. Juste comme ils s'apprêtaient à partir, il tendit la main et agrippa son poignet. Il la fixa avec une telle intensité, les yeux étincelants, qu'elle dû presque détourner le regard.

« Aux confins du monde, dans l'Empire, je vois un autre grand guerrier, un jeune homme en train de s'élever. S'il vit, et que vous l'atteignez,

ensemble, vous pourriez réussir ce que personne d'autre ne peut. »

« Qui est ce jeune homme ? » le pressa Gwen.

Mais Argon ferma les yeux, et après un long moment, elle réalisa qu'il était retourné à son état. Elle fut laissée en pleine réflexion et interrogation. Cela signifiait-il qu'ils y arriveraient ? Le destin de son peuple dépendait-il vraiment d'un seul garçon ? Et surtout : qui était-il ?

CHAPITRE SEIZE

Darius grogna tandis qu'il balançait sa hache émoussée et l'abattait dans un grand arc de cercle, par-dessus son épaule, sur un grand rocher vert. Il éclata devant lui en un tas de petits cailloux, de la poussière verte s'éleva dans un nuage, et le recouvrit, comme cela avait été le cas depuis le lever du soleil. L'odeur caustique de l'acide lui brûla le nez, et il essaya de détourner la tête.

Darius savait que cela ne lui serait guère utile : il était empoissé de poussière de la tête aux pieds, après une autre longue journée de labeur, comme cela avait été presque tous les jours de sa vie. À quinze ans, ses mains étaient rêches, ses habits en piteux état, ayant passé presque toute sa vie au travail, dans un labeur dur et éreintant. C'était la vie d'un esclave, comme celle de tout son peuple, il connaissait à peine quoi que ce soit d'autre.

Mais Darius rêvait d'une vie différente, même s'il s'agissait d'une vie qu'il n'avait jamais connu. Il ressemblait aux siens, avec sa peau mate, ses yeux jaunes, et son ossature musclée ; mais il y avait quelque chose en lui qui le mettait à part. Avec sa mâchoire fière et noble, ses yeux étincelants, et son large front, il ne se tenait pas comme un esclave, comme plusieurs de son peuple le faisaient ; à la place, il avait le cœur et l'âme d'un guerrier. Il respirait le courage et l'honneur, la fierté, et un refus d'être brisé. Et alors que tous les siens avaient des cheveux courts, ceux de Darius étaient longs et bouclés, bruns, sauvages, indomptés, ramenés en arrière en une longue queue de cheval qui se balançait derrière son dos. C'était une marque de son individualité dans un monde soumis, et il refusait de la couper. Plus d'une fois ses amis l'avaient raillé à ce propos – mais après que Darius les avait défiés plusieurs fois et avait prouvé qu'il était un meilleur combattant, les moqueries avaient cessées et ils avaient appris à vivre avec sa singularité.

Sans une once de gras sur son corps musclé, Darius, même s'il n'était pas aussi musculeux que certains autres, était plus fort et plus rapide que presque tous. Il était, il le sentait – il l'avait toujours senti – différent des siens, destiné à être un grand guerrier. Destiné à être libre.

Pourtant alors que Darius observait autour de lui, il vit à quel point la réalité était différente du destin qu'il imaginait pour lui-même. Jour après jour, il était un esclave, comme tous les siens, un sujet dont l'Empire faisait ce qu'il voulait. Darius savait que son peuple n'était pas seul : l'Empire les avait tous asservis, de toutes les couleurs de peau et d'yeux, dans toutes les terres du monde. Ils avaient asservi quiconque n'était pas de leur race, quiconque n'avait pas la brillante peau jaune de l'élite de la race de l'Empire, qui n'avait pas les deux petites cornes derrière les oreilles, les longues oreilles pointues, la grande taille et la carrure, les corps trop musclés, et les étincelants yeux rouges. Sans mentionner les crocs. Ceux de l'Empire croyaient être une race supérieure.

Mais Darius ne le pensa pas une seconde. L'Empire était en nombre

supérieur, avait des armes et une organisation meilleures, et ils avaient utilisés leur brutalité, le force en nombre – et plus que tout, leur magie noire – pour les renforcer, pour soumettre les autres à leur volonté. La merci n’existait pas dans la culture de l’Empire ; ils semblaient s’épanouir dans la brutalité, et pour chaque esclave, il semblait y avoir dix contremaîtres de l’Empire. Ils étaient une race de soldats. Ils étaient mieux armés, mieux organisés, et leur armée composée de centaines de millions d’hommes semblait être partout à la fois.

Tout cela aurait du sens si ceux de l’Empire étaient des barbares – mais Darius avait entendu parler de leurs cités, étincelantes d’or, et avait entendu que la race de l’Empire était incroyablement sophistiquée et civilisée. C’était un paradoxe qu’il ne pouvait concilier dans son esprit, tout autant qu’il essaye.

Darius essayait de trouver du réconfort là où il le pouvait ; au moins dans cette région, l’Empire ne les tuait pas. Il avait entendu parler d’autres régions où l’Empire ne gardait même pas les gens pour être esclaves, mais plutôt les vendaient sur les marchés, les séparait de leurs familles, ou passaient simplement les jours en les torturant et les tuant. Il avait entendu parler encore d’autres endroits où ils affamaient les esclaves, les nourrissant une fois par semaine, et encore d’autres où ils les battaient si durement, tout au long de la journée, que peu d’entre eux atteignaient l’âge de Darius.

Au moins ici, dans la province de Darius, en dehors de Volusia, la grande cité de l’Empire Septentrional, ils étaient parvenus à un accord froid avec l’Empire, dans lequel ce dernier les gardait en tant qu’esclaves, mais ne les battait pas souvent, les autorisait à manger, et les laissait vivre. Et au moins quand le peuple de Darius se retirait dans ses propres villages la nuit, étaient-ils assez loin des yeux fouineurs de l’Empire pour développer leur propre résistance secrète. Quand la journée de travail s’achevait, ils se rassemblaient et s’entraînaient ; ils devenaient de meilleurs guerriers, et lentement mais sûrement, ils amassaient des armes. C’étaient des armes rudimentaires, pas d’acier ou de fer comme celles de l’Empire, mais des armes tout de même. Ils se préparaient lentement, dans l’esprit de Darius tout du moins, pour un grand soulèvement.

Pourtant cela frustrait énormément Darius que les autres ne voient pas les choses ainsi. Darius éclata un autre rocher, essuya la sueur de ses sourcils, et grimaça. Les autres villageois, en particulier les plus âgés, étaient tous trop sûrs, trop conservateurs. Ils avaient parlé de soulèvement durant toute la vie de Darius, et pourtant aucun ne prenait réellement de mesures. Tout ce qu’ils faisaient était s’entraîner pour devenir de meilleurs guerriers – et cependant aucun n’agissait sur cette base là.

Darius était en train d’atteindre un point de rupture. Il s’était permis de conserver sa fierté, malgré sa situation, toute sa vie, car il vivait pour le jour du soulèvement, pour le jour affirmant sa liberté. Et pourtant, de plus en plus, pendant qu’il observait les autres s’installer dans une vie apathique, sa crainte que ce jour ne vienne jamais augmentait. Darius brisa un autre rocher, se

demandant si tout cet entraînement ne pourrait simplement pas être un moyen pour les anciens de les garder calmes, de les garder occupés, pour leur donner de l'espoir. Et pour les garder à leur place.

Oui, peut-être l'avaient-ils meilleure que la plupart, mais même ainsi, ce n'était toujours pas une vie. Il avait vu trop de ses cousins mourir d'actes de cruauté aléatoires, avait lui-même été fouetté bien trop de fois, pour ne jamais pardonner ou oublier. Darius haïssait l'Empire de chaque fibre de son être. Il ne s'aplatirait pas simplement comme les anciens et n'accepterait pas la vie telle qu'elle était. Darius sentait qu'il était différent des autres, qu'il avait moins de tolérance pour tout cela, moins de volonté pour l'accepter. Il savait au plus profond de lui qu'il ne pouvait continuer à attendre les aînés bien plus longtemps. Un jour, si personne d'autre n'agissait, il le ferait, même si cela menait à sa propre mort. Mieux valait mourir en luttant pour être un homme libre, pensait Darius, plutôt que de vivre une longue vie en tant qu'esclave de quelqu'un d'autre.

Darius regarda autour de lui la centaine ou presque de garçons dans ce champ de poussière verte, tous cassant des rochers, tous couverts de la poussière qui en était venue à marquer leur identité. Certains d'entre eux étaient ses amis proches, d'autres des membres de sa famille ; encore d'autres étaient des garçons avec qui il s'entraînait, des garçons musclés, la plupart plus grand ou plus larges que lui, et plus âgés, certains de seize, dix-sept, dix-huit ans, et certains mêmes dans leur vingtaine. Darius était un des plus jeunes et plus petits du lot – et pourtant il se défendait bien, se battait aussi dur qu'aucun d'entre eux. Ils respectaient ses capacités, et ils l'acceptaient, bien qu'ils le testent souvent.

Darius avait aussi quelque chose d'autre qu'aucun n'avait – quelque chose qu'il avait gardé secrète tout sa vie, déterminé à ne jamais laissé quelqu'un autre le savoir. C'était un pouvoir, un pouvoir qu'il ne comprenait pas. Son peuple semblait mépriser la sorcellerie et la magie de toutes sortes ; c'était strictement interdit, et cela avait été enraciné en lui depuis qu'il était un enfant. C'était ironique, pensa Darius, car son village abondait en devins, prophètes et soigneurs qui utilisaient les arts mystiques. Mais quand on en venait à la sorcellerie sur le champ de bataille, c'était considéré comme une disgrâce. Ils préféreraient mourir en tant qu'esclave aux mains de l'Empire.

Ainsi Darius avait-il gardé cela pour lui, sachant qu'il serait un paria si cela venait à être découvert. Aussi, devait-il l'admettre, il avait peur de lui-même. Il avait été choqué le jour où il tombé dessus par hasard, récemment, et il était encore incertain si son pouvoir été réel, ou si cela avait été seulement un coup de chance extraordinaire. Il était en train de pousser un rocher, s'apprêtant à le briser avec sa hache, et avait déterré un nid de scorpions. Un d'eux s'était dirigé vers sa cheville, un scorpion sauteur, noir avec des rayures jaunes, le plus mortel de tous, et Darius avait su qu'à la seconde où il aurait touché sa peau, il serait mort.

Darius n'avait même pas pensé – il avait juste réagit. Il avait pointé son

doigt vers lui, et une lumière, tellement rapide, comme un éclair, avait jailli. L'insecte avait volé en arrière, sur plusieurs mètres, et atterri sur le dos, mort.

Darius avait été plus effrayé par la découverte de son pouvoir qu'il l'avait été par le scorpion. Il avait regardé autour de lui pour s'assurer que personne n'en avait été témoin, et par chance personne ne l'avait vu. Il ne savait pas ce qu'ils auraient pensé de lui si cela avait été le cas. Le considéreraient-ils comme un monstre ?

Darius suspectait que, au plus profond d'eux, les siens ne méprisaient pas la magie ; il supposa que la réelle peur des anciens était que l'Empire ne le découvre. L'Empire avait une politique de terre brûlée envers quiconque découvert avec n'importe quelle sorte de pouvoir magique. Quand des gens d'autres villes avaient été découverts ou suspectés d'avoir des pouvoirs, l'Empire était venu et avait dévasté la ville tout entière, assassiné chaque homme, chaque femme, et chaque enfant. Peut-être, pensa Darius, les anciens désapprouvaient-ils tant la magie par instinct de conservation. Comment pourraient-ils ne pas le faire ?

Darius essaya de se concentrer sur son travail, éclatant des rochers deux fois plus durement, tentant de bloquer ces pensées dans son esprit. Il savait qu'elles étaient inutiles. C'était son lot, au moins pour le moment. Jusqu'à ce qu'il soit prêt à faire quelque chose à ce propos, il devait supprimer ses sentiments.

Il y eut un soudain grondement, suivi par des cris distants. Darius s'arrêta et se tourna avec tous les autres, l'air se fit silencieux pour la première fois ce jour-là, tandis qu'ils scrutaient tous l'horizon. C'était un bruit familier : celui d'un effondrement. Darius regarda vers les montagnes rouges se dressant au-dessus d'eux au loin, où des milliers des siens travaillaient, les moins chanceux, ceux qui avaient été assignés à creuser sous la terre, minant à l'intérieur des grottes. Il faisait chaud ici, même pour Darius, et ils travaillaient tous sans chemise sous le soleil frappant de l'Empire, sur ces durs sables rouges ; mais là-haut, sur les crêtes de la montagne, sous terre, la chaleur était encore plus élevée. Trop élevée. Assez chaude pour amener le sol fragile des crêtes à céder. Le cœur de Darius se serra en voyant le dernier éboulement de l'arête de la montagne, et il vit des douzaines de gardes de l'Empire crier tandis qu'ils dégringolaient dans les airs.

Les deux contremaîtres de l'Empire surveillant le groupe de Darius, revêtus de la meilleure armure et de l'armement fait de l'acier le plus aiguisé, se tournèrent tous deux, alarmés, vers l'horizon. Ils se mirent à courir, comme ceux de l'Empire le faisaient souvent quand un des leurs était blessé ou tué. Ils les laissèrent là seuls – mais, évidemment, ils savaient que les esclaves n'oseraient pas courir. Ils n'avaient nulle part où aller, et s'ils essayaient, ils seraient pourchassés et tués – et leurs familles toutes entières seraient tuées en représailles.

Darius vit ses amis secouer sombrement la tête à la vue, tous faisant une pause dans le travail, étudiant l'horizon avec une grande inquiétude.

Darius savait qu'ils pensaient tous à la même chose : ils avaient de la chance de ne pas avoir été ceux choisis pour aller miner sous terre ce jour-là. Ils semblaient accablés par la culpabilité, et Darius se demanda combien d'entre eux avaient des amis ou de la famille piégés ou en train de mourir là-haut. C'était devenu, d'une certaine manière, un mode de vie, qu'être insensible aux morts qui survenaient tous les jours ici, comme si tout cela était normal. La mort entachait l'air ici dans ces terres arides, dans ces déserts vallonnés et ces montagnes balayés par la chaleur et la poussière. *Une terre de feu*, l'appelait son grand-père.

« J'espère que ça a emporté plus de ceux de l'Empire que des nôtres », dit un des garçons.

Ils s'appuyèrent tous sur leurs haches, et si rien d'autre, pensa Darius, au moins cela leur donnerait-il une pause. Après tout, les contremaîtres ne reviendraient pas avant plusieurs heures, étant donné la distance à laquelle ces crêtes se trouvaient.

« Je ne sais pas pour vous », dit une voix grave, « mais je pense que ce sont deux beaux zertas. »

Darius reconnut la voix de son ami Raj, se tourna, suivit son regard et vit ce qu'il regardait : là se tenaient deux zertas de l'Empire, grand, fiers, de magnifiques animaux, entièrement blancs, deux fois la taille d'un cheval, ressemblant beaucoup à des chevaux, mais plus grand, plus larges, avec une peau épaisse, presque comme une armure, et au lieu d'une crinière, avaient de longues cornes jaunes tombantes qui commençaient derrière les oreilles. C'était des animaux splendides, et ces deux-là, attachés sous un arbre à l'ombre, mâchant de l'herbe, étaient les plus beaux que Darius ait jamais vu.

Darius pouvait voir la malice dans les yeux de Raj alors qu'il les examinait.

« Je ne sais pas pour vous », ajouta Raj, « mais je n'ai pas l'intention de rester là toute la journée et d'attendre leur retour. Je veux faire une pause – et je pense qu'une chevauchée ferait du bien à ces zertas. »

« Es-tu fou ? » dit un des garçons. « Ils appartiennent à l'Empire. S'ils t'attrapent en train de partir d'ici, ils te tueront. S'ils t'attrapent sur leurs zertas, ils tortureront probablement toute ta famille, après t'avoir torturé d'abord. »

Raj haussa les épaules, se pencha en arrière, et essuya ses paumes sur son pantalon.

« Ils le pourraient », dit-il, puis il esquissa un grand sourire, « mais encore une fois, ils pourraient ne pas le faire. Et comme tu as dit, il faut qu'ils m'attrapent. »

Raj se tourna et étudia l'horizon.

« Je doute qu'ils me battent. Ils ne sauront même pas que leurs précieux animaux étaient partis. Un d'entre vous veut venir ? »

Darius était à peine surpris ; Raj avait toujours été le casse-cou du lot, intrépide, fier, vantard, et le premier à encourager les autres. Toutes des

qualités que Darius admirait, excepté le fait que Raj était imprudent, et qu'il lui manquait un bon jugement.

Mais Darius partageait son agitation, et il pouvait difficilement l'en blâmer. En effet, aux mots de Raj s'éleva un désir féroce en Darius, de lâcher prise, de cesser d'être si prudent comme il l'avait toujours été. Lui aussi voulait arrêter de travailler, voulait s'échapper de cet endroit. Il adorait partir pour une chevauchée, pour une aventure sur ce zerta, et voir où cela le mènerait. Pour s'amuser une journée dans sa vie. Pour avoir juste un avant-goût de la liberté.

« N'y a-t-il personne qui aurait le courage de se joindre à moi ? » demanda Raj. Il était plus grand que les autres garçons, plus âgé, avec des épaules plus larges, et il scruta lentement la foule, les dévisageant tous avec dédain. Tous les garçons se détournèrent, secouèrent la tête, baissèrent les yeux vers le sol.

« Ça n'en vaut pas la peine », dit un des garçons. « J'ai une famille. J'ai une vie. »

« Peut-être ce moment est-il ta vie » répliqua Raj.

Mais tous les garçons regardèrent ailleurs, sans dire un mot.

« Je vais me joindre à toi », s'entendit dire Darius lui-même, la voix grave, distincte, puissante au-delà de ses quinze ans, résonnant dans sa poitrine.

Tous les garçons du groupe pivotèrent et regardèrent Darius, choqués, et Raj le fixa des yeux lui aussi, à l'évidence surpris. Lentement, un sourire envahit son visage, en même temps qu'un air admiratif. Son sourire s'élargit en un plein de malice.

« Je savais qu'il y avait quelque chose en toi que j'aimais », dit Raj.

Darius et Raj chevauchaient côte à côte sur les zertas, riant tout haut pendant que les bêtes galopèrent à travers les chemins tortueux de la Forêt Alluvienne, le vent dans les cheveux de Darius faisait voler en arrière sa queue de cheval, chassant la chaleur de sa nuque, rafraîchissant le jour chaud, et le faisant se sentir libre pour la première fois depuis des années. C'était imprudent, il le savait, et pourrait même lui valoir d'être tué – mais une partie de lui ne s'en souciait plus. Au moins maintenant, à ce moment-là, était-il libre.

Darius ne s'était pas aventuré dans la Forêt Alluvienne depuis des années, mais il ne l'avait jamais oubliée. Une large piste de terre la coupait en son centre, et au-dessus d'eux la voûte des arbres retombait bas, si bas que parfois ils devaient se baisser. La forêt était célèbre pour ses feuilles d'un vert clair, si clair qu'elles étaient presque transparentes, luisant et chatoyant dans le soleil au-dessus et projetant une magnifique lumière sur le chemin. C'était une vue que Darius n'avait jamais oubliée, et même la voir à nouveau maintenant lui coupait le souffle. Les arbres, eux aussi, étaient uniques, leur écorce était presque translucide, se gonflait et se contractait en permanence, comme s'ils étaient en train de respirer, et la forêt produisait un son unique,

un doux bruissement tandis que les feuilles se balançaient, presque comme un bosquet de bambous.

C'était un lieu magique, Darius le sentait, un endroit d'une véritable beauté au milieu de ce paysage aride. Tandis qu'il chevauchait, il sentit la sueur couvrant perpétuellement ses sourcils commencer à disparaître.

« Pas aussi rapide que tes aînés, n'est-ce pas ? » s'écria Raj, taquin, et soudain il prit la tête, menant à quelques mètres devant Darius.

Darius éperonna son zerta, et le rattrapa. Puis Darius prit la tête et bondit avec audace par-dessus le tronc d'un vieil arbre tombé à terre. À présent c'était à son tour de rire.

Bientôt tous deux étaient à nouveau en train de chevaucher côte à côte, et tandis qu'ils galopaient plus profondément dans la forêt, Darius ne s'était jamais senti aussi libre, aussi libéré. Cela ne lui ressemblait pas, lui qui avait été si prudent toute sa vie durant, qui avait toujours parfaitement tout organisé ; pour une fois, il se laissa aller. Pour une fois, il donna dans l'imprudence, ne sachant pas où ils allaient, et ne s'en souciant pas. Tant qu'ils étaient loin des yeux des contremaîtres, et tant qu'ils choisissaient leur propre chemin.

« Tu sais que si nous sommes pris nous serons fouettés pour ça, n'est-ce pas ? » s'écria Darius.

Raj sourit en retour.

« Et qu'est la vie sans une bonne flagellation de temps en temps ? » répliqua-t-il.

Darius eut un grand sourire alors que Raj galopait au-devant et prenait la tête. Darius le rattrapa ensuite et prit lui-même l'avantage.

« Je ferais la course avec toi ! » s'écria Raj.

« Jusqu'où ? » répondit Darius.

Raj rit. « Peu importe ! Nulle part ! Tant que je suis premier ! »

Raj rit et prit la tête, mais ensuite Darius le rattrapa. Tous deux firent la course, chacun prenant alternativement l'avantage, dans les deux sens, en compétition l'un contre l'autre, chacun prenant une longueur d'avance puis la perdant. Ils se dressèrent sur leurs selles pendant qu'ils chevauchaient, arborant de grands sourires, le vent soufflant sur leur visage. Darius savourait la sensation de l'ombre, au moins cela faisant tant de bien d'être à l'abri du soleil, et il semblait faire dix degrés de moins là dans la forêt.

Ils passèrent un tournant, et Darius remarqua, au bout du chemin, un mur de vignes rouges grimpantes. La démarcation de la zone interdite.

Darius devint soudain nerveux, sachant qu'ils avaient atteint la limite d'où ils pouvaient aller. Personne ne passait les vignes – c'était le territoire de l'Empire. Les seuls esclaves autorisés à l'extérieur étaient les femmes, et seulement pour leur travail. S'ils traversaient en tant qu'hommes, ils seraient tués sur le champ.

« Les vignes ! » cria Darius à Raj. « Nous devons faire demi-tour ! »

Raj secoua la tête.

« Chevauchons ! En tant que garçons. En tant que guerriers. En tant qu'hommes », s'écria-t-il.

Raj se tourna vers lui, et ajouta : « à moins, bien sûr, que tu aies peur. »

Raj n'attendit pas pour une réponse, mais cria, éperonna sa monture, et chevaucha plus rapidement, se dirigeant droit vers le mur de vignes rouges. Darius, le cœur battant, le visage rougi par l'affront, eut l'impression que Raj allait trop loin. Mais en même temps, il ne pouvait faire demi-tour. Pas après avoir été défié.

Darius poussa son cheval et rattrapa Raj, et ce dernier esquissa un large sourire en le voyant à son côté.

« Tu es en train de devenir comme moi », dit Raj. « Je vois que tu es aussi stupide ! »

Ils baissèrent tous deux la tête et, ensemble, passèrent à travers le mur de vignes.

Alors qu'ils jaillissaient de l'autre côté, Darius examina les alentours, surpris. C'était sa première fois de ce côté de la Forêt Alluvienne, et ici tout était différent. Les arbres changeaient de couleur, du vert au rouge, et il vit que le chemin, au loin, menait à une clairière délimitée par une épaisse voûte d'arbres rouges. Il leva les yeux et vit des vignes s'agiter doucement au-dessus de sa tête, et d'étranges animaux se balancer dans les branches ; leurs cris exotiques transperçaient les airs.

Ils chevauchèrent jusqu'à ce qu'ils atteignent le bord même de l'Alluvienne, et ils s'arrêtèrent tous deux, haletant, leurs zertas essoufflés eux aussi, et restèrent là, côte à côte, observant la clairière.

Darius vit devant lui une douzaine de femmes de son village, œuvrant aux puits, chacune pompant avec de longues barres de fer, remplissant des seaux d'eau. Les femmes travaillaient toutes dur, avec humilité, tête baissée, les mains rêches à force de pomper.

En périphérie de la clairière se tenaient plusieurs soldats de l'Empire, montant la garde.

« Tu vois quelqu'un qui te plaît ? » demanda Raj, avec un sourire espiègle.

Darius secoua la tête, son anxiété augmentant à la vue des gardes.

« Nous ne devrions pas être là », dit Darius. « Nous devrions rentrer. Nous sommes allés assez loin. Trop loin. C'est plus qu'un jeu maintenant. »

Raj regarda au-delà, examinant toutes les filles, pas découragé.

« J'aime bien celle avec les cheveux longs. Au fond. Qui porte la robe blanche. »

Darius dévisagea la femme, prenant conscience que Raj ne l'écouterait pas. Il n'était pas d'humeur pour ça. Et ce qui l'inquiétait encore plus était le fait qu'il soit timide avec les filles. Et ce n'était pas vraiment l'endroit ou le moment.

Mais tandis que Darius les contemplait, malgré lui, il y eut une fille qui le captiva. Elle s'était tout juste détournée du puits, et quand elle le fit, il saisit

un aperçu de son visage, et son cœur s'arrêta. Elle était la plus belle fille qu'il ait jamais vue. Elle était grande, bien bâtie, semblait être à peu près de son âge, avec des cheveux courts et noirs, une peau d'amande, et des yeux jaune clair. Ses traits n'étaient pas aussi délicats, avec une mâchoire et un menton forts, de larges épaules et un corps trapu, mais il y avait quelque chose en elle – la forme de ses yeux, la courbe de ses hanches, la manière dont elle se tenait, si grande, si fière – une certaine dignité en elle – qui hypnotisaient complètement Darius.

« Qui est-ce ? » murmura Darius à Raj. « Cette fille là. Avec la robe jaune. »

« Elle ? » demanda Raj avec dédain. « Pourquoi la choisis-tu ? Elle n'est pas aussi jolie que les autres. »

Darius rougit, embarrassé.

« Elle l'est pour moi », dit-il, indigné.

Raj haussa les épaules.

« Je crois que son nom est Loti. Mes parents échangent des biens avec elle. Elle vit à l'opposé du village, derrière les monticules des grottes. Elle vient rarement en ville. Elle est issue d'une famille de guerriers. Déterminée. Pas une fille aisée à dompter. Pourquoi ne choisis-tu pas quelqu'un de plus facile, de plus jolie ? »

Soudain, un zerta s'élança dans la clairière depuis le côté opposé, et toutes les filles cessèrent ce qu'elles faisaient. Darius regarda et vit un officier de l'Empire, portant un uniforme différent des autres, arriver et s'arrêter dans la clairière. Il étudia lentement toutes les femmes, et elles le dévisagèrent en retour avec crainte. Toutes exceptée Loti, qui demeurait fière, impassible.

L'officier était essoufflé et regardait autour de lui comme s'il cherchait un en-cas, quelque chose pour satisfaire ses envies pressantes. Ses yeux libidineux s'arrêtèrent finalement sur Loti.

Cette dernière, balançant deux seaux d'eau par-dessus son épaule, détourna les yeux, regarda ailleurs, espérant à l'évidence qu'il ne porterait pas son choix sur elle.

Mais l'officier esquissa un grand sourire mauvais, montrant ses crocs jaunes, ses yeux rouges brillants alors qu'il mettait pied à terre, les éperons tintant, la poussière s'élevant sous de lui, et marcha fièrement vers Loti.

Il la fixa du regard, et finalement elle le regarda en retour, avec défi.

« Quoi, pas de sourire pour moi ? » demanda-t-il. « Vous autres esclaves n'avez donc pas appris à plaire à vos maîtres quand ils s'adressent à vous ? »

Loti grimaça.

« Je ne suis pas votre esclave », répondit-elle, « et vous n'êtes pas mon maître. Vous êtes un païen. Peu importe combien d'esclaves vous coincez sous vous – cela ne changera pas ce que vous êtes. »

L'officier la dévisagea, bouche bée, surpris. Assurément, personne ne lui avait jamais parlé ainsi auparavant. Darius était choqué, lui aussi, et en

admiration devant son courage.

L'officier leva la main et la frappa au visage du revers, et le bruit brisa le silence en traversant la clairière. Loti cria et tituba en arrière.

Alors que Darius observait, il eut une réaction involontaire ; il ne pouvait se retenir. Quelque chose avait changé en lui, et il se sentit soudain en train de se jeter en avant, pour arrêter l'officier.

Darius sentit une main puissante sur son torse, il jeta un coup d'œil et vit Raj à côté de lui, le retenant, paraissant nerveux et sérieux pour la première fois ce jour-là.

« Ne le fait pas », dit-il. « Tu m'entends ? Tu nous ferais tuer. Nous tous. La fille aussi. »

Il serra fermement la chemise de Darius, les muscles de ce dernier se crispèrent face à sa prise, et Darius resta là, à contrecœur, avant de céder. Darius décida d'attendre et de regarder, voulant voir ce qui allait arriver avant d'agir.

L'officier pivota et marcha vers son zerta, et Darius se détendit, supposant qu'il était sur le point de remonter et de partir. Mais au lieu de cela, il tendit la main vers sa selle et tira une longue dague étincelante avec une garde de cuivre, et la tint dans le soleil, scintillante, souriant avec cruauté à Loti tandis qu'il commençait à marcher lentement vers elle.

« Maintenant tu vas apprendre ce que signifie être un esclave », dit-il.

Les yeux de Loti s'écrouillèrent avec mépris alors qu'elle laissait tomber les seaux d'eau de ses épaules et lui faisait face. À son crédit, elle ne recula pas, mais continua à le fixer des yeux avec défi. Qui était cette fille, se demandait Darius ? Comment pouvait-elle avoir un esprit aussi fort ?

« Vous pouvez me tuer », dit Loti, « mais vous n'aurez pas mon âme. Mes frères et toutes les âmes de mes ancêtres me vengeront. »

L'officier grimaça et, levant sa dague, se précipita vers elle.

Darius devait agir ; il savait qu'il ne pouvait attendre un instant de plus. Il se dégagea de l'emprise de Raj, et ce faisant, il commença à sentir un pouvoir monter en lui, un pouvoir qu'il avait senti seulement quelques fois dans sa vie. C'était comme une chaleur, un fourmillement qui l'envahissait, grimpant lentement le long de sa peau.

Il ne comprenait pas ce que c'était – mais là maintenant, il ne le souhaitait pas. Il voulait seulement l'embrasser, le manier.

Darius examina la clairière, et comme il le faisait, le monde ralentit ; il était capable de voir chaque brin d'herbe, d'entendre chaque son, chaque crissement de chaque insecte ; il eut presque l'impression d'être capable de ralentir le temps. Il pénétra dans une dimension étrange, où il n'était pas réellement là, pris dans une sorte de trou dans la trame de l'univers.

Ses yeux se concentrèrent sur un petit scorpion rouge qu'il n'avait pas vu avant, et, utilisant le pouvoir en lui, Darius pointa un doigt vers lui. Ce faisant, le scorpion s'éleva soudain de l'herbe et vola à travers la clairière. Il se logea sur le mollet de l'officier. Ce n'était pas un scorpion mortel, mais cela

serait suffisant pour le blesser gravement – et la frapper d’incapacité pour un moment.

L’officier, à seulement quelques mètres de Loti, poussa soudain un cri et tomba à genoux, agrippant l’arrière de son mollet.

« À l’aide ! » hurla-t-il, la voix brisée.

Les gardes de l’Empire coururent rapidement à lui, attrapèrent ses bras, tentant de le remettre sur pieds.

« Ma jambe ! » cria-t-il.

Un des gardes se baissa avec sa dague et coupa le scorpion de sa jambe, et les cris perçant de l’officier emplirent la clairière.

« Ramenez-moi ! » cria-t-il. « Maintenant ! »

Ils le firent remonter rapidement sur son zerta, et ce dernier détala, s’élança à travers la clairière et disparut à nouveau dans la forêt.

Darius balaya rapidement les alentours des yeux, se demandant si Raj suspectait quoi que ce soit, et Raj le regarda en retour avec un regard différent, sombre, peut-être suspicieux, ou admiratif. Mais il ne dit rien, et Darius ne savait pas ce qu’il avait vu, s’il avait vu quelque chose.

Raj se tourna pour partir, et alors que Darius pivotait pour le rejoindre, il remarqua, du coin de l’œil, une personne le fixant avec un regard indubitablement admiratif : il se tourna, et ses yeux rencontrèrent ceux de Loti. Elle l’avait vu. Elle savait ce qu’il avait fait. Elle connaissait son secret.

CHAPITRE DIX-SEPT

Alistair se tenait contre le mur de la chambre d'Erec, tordant le cou vers la fenêtre, côte à côte avec la mère d'Erec, et regarda au dehors avec crainte. Elle pouvait voir des centaines de torches, une foule d'Insulaires du Sud en colère se hâtant travers la nuit, scandant, tous avançant en procession vers la maison de guérison. Ils étaient menés par Bowyer, et elle savait qu'ils venaient pour elle.

« La fille diabolique s'est échappée ! » cria l'un d'eux, « mais nous la mettrons en pièce de nos propres mains ! »

« Pour le meurtre d'Erec ! » cria un autre.

La foule scandait et rugissait tandis qu'elle marchait en procession pour elle.

La mère d'Erec se tourna vers elle, le visage grave.

« Écoute-moi », dit-elle de manière pressante, serrant son poignet, « reste à mes côtés et fait ce que je dis. Tout ira bien. Me fais-tu confiance ? »

Alistair a regarda, les larmes lui montèrent aux yeux, et elle hocha de la tête. Elle jeta un œil par-dessus son épaule et vit Erec, profondément endormi, et au moins en tira du réconfort.

« Sera-t-il capable de nous aider ? » demanda sa mère.

Alistair secoua tristement la tête.

« Le sort de soin que je lui ai jeté prendra un long moment à faire effet. Il dormira. Peut-être pendant des jours. Nous sommes seules. »

Sa mère encaissa les nouvelles avec la résolution d'une femme qui a tout vu, prit sa main, la mena à traversa pièce, ouvrit la porte de la chambre d'Erec, et la ferma bien derrière elles.

Elles marchèrent le long des couloirs de pierre de la maison de guérison, jusqu'aux portes principales barrées, de grandes portes de bois qui se tordaient déjà alors que la foule frappait contre elles.

« Laissez-nous rentrer ! » cria quelqu'un dans la foule. « Ou nous les abattons ! »

Les deux gardes qui se tenaient devant se tournèrent et regardèrent la mère d'Erec, perplexes, ne sachant à l'évidence pas ce que faire.

« Ma Reine ? » demanda l'un « Quels est votre commandement ? »

La mère d'Erec se tint fièrement, sans peur, avec la contenance intrépide d'une reine, et Alistair put voir à ce moment-là de qui Erec tenait.

« Ouvrez ces portes », ordonna-t-elle, la voix sombre et dure. « Nous ne nous cachons de personne. »

« Reculez ! » cria un garde, puis il enleva les barres de fer sur les portes et les ouvrit en grand.

Le geste surpris clairement la foule ; sidérée, prise au dépourvu, au lieu de se précipiter en avant elle resta là pendant que les portes s'ouvraient en grand, dévisageant la Reine et Alistair.

« La fille diabolique ! » s'écria l'un. « La voilà, de retour pour encore faire du mal à Erec ! Tuez là ! »

La foule poussa des acclamations et commença à se presser en avant, et la mère d'Erec fit un pas en avant, levant une main.

« Vous ne ferez rien de la sorte ! » tonna-t-elle, avec la voix impérieuse d'une reine, d'une femme habituée à être écoutée.

La foule s'arrêta sur place et la regarda, indubitablement elle était une femme qu'ils respectaient. Se détachant devant eux et lui faisant face se trouvait Bowyer, qui les menaient.

« Que voulez-vous dire par là ? » demanda-t-il. « La protégerez-vous ? La femme qui a tenté d'assassiner votre propre fils ? »

« Mon fils n'est pas assassiné », répondit-elle. « Il est en train de guérir. Grâce à Alistair. »

La foule marmonna, sceptique.

« Pourquoi le guérirait-elle après avoir essayé de le tuer ? » interpella l'un d'entre eux.

« Je ne crois pas qu'il soit en train de guérir. Il est mort ! Elle tente juste de protéger cette fille ! » cria un autre.

« Il est en train de guérir, et il est parfaitement en vie ! » insista la mère d'Erec. « Vous ne poserez pas une main sur cette fille. Elle n'a pas tenté de l'assassiner. Ce n'était pas elle. » La mère d'Erec se tourna vers Bowyer et le pointa du doigt. « C'était *lui* ! » tonitrua-t-elle.

La foule eut le souffle coupé de surprise, et tous les yeux se tournèrent vers Bowyer. Mais il fixait son regard noir sur Alistair.

« Que des mensonges ! » cria-t-il en retour.

« Alistair, avance-toi », dit l'ancienne reine.

La foule se calma, à présent incertaine, alors qu'Alistair s'avancit humblement.

« Dis leur », dit-elle.

« C'est la vérité », dit-elle. « Bowyer a essayé de l'assassiner. J'en ai été témoin de mes propres yeux. »

La foule poussa une exclamation et grommela, oscillant, indécise.

« Il est aisé d'accuser les autres après avoir été prise avec l'arme du meurtre ! » s'écria Bowyer.

La foule commença à murmurer, agitée, vacillante.

« Je ne vous demande pas à tous de la croire », s'écria la mère d'Erec. « Je demande seulement qu'elle ait une chance de faire valoir son droit à la vérité. »

Elle hocha de la tête, Alistair fit un pas en avant et dit :

« Je te défie, Bowyer, de boire à la fontaine de la vérité ! »

La foule poussa à nouveau une exclamation, surprise par ce retournement, puis se calma, quelque peu satisfaite, alors que tous les yeux se tournaient et se braquaient sur Bowyer.

Ce dernier rougit, enragé.

« Je n'ai pas besoin d'accepter son défi ! » s'écria-t-il. « Je n'ai pas besoin d'accepter un défi de la part de quiconque ! Je suis Roi à présent, et je demande à ce qu'elle soit exécutée ! »

« Vous n'êtes *pas* Roi ! » lui cria la mère d'Erec. « Pas tant que mon fils est en vie ! Et aucun homme dans notre royaume, aucun homme honnête, ne peut refuser un défi de boire de cette pierre. C'est une tradition même pour les rois, de mon père et mon père avant lui. Vous le savez aussi bien que nous. Acceptez le défi de cette fille, si vous n'avez rien à cacher. Ou refusez-le, et soyez emprisonné pour la tentative de meurtre sur mon fils ! »

La foule l'acclama en approbation tandis qu'ils se tournaient tous vers Bowyer. Il se tenait là, se tortillant, manifestement sur le grill, et Alistair pouvait voir le tourbillon d'émotions en lui. Elle pouvait voir qu'il voulait plus que tout dégainer son épée et la tuer. Mais il ne le pouvait pas. Pas avec tous ces regards sur lui.

Lentement Bowyer relâcha sa prise sur son épée et soupira avec colère.

« J'accepte le défi ! » hurla-t-il.

La foule applaudit, et Bowyer pivota sur ses talons puis partit comme un ouragan à travers la cohue tandis qu'elle le laissait passer.

Alistair regarda la mère d'Erec, et elle hocha de la tête solennellement.

« Il est temps de révéler la vérité. »

*

Alistair, après avoir gravi niveaux après niveaux de marches, avançant avec la foule, atteignit finalement le plus haut plateau de l'île, et elle pénétra sur la petite place pour voir devant elle une vieille fontaine de pierre. Cette dernière était immense, faite d'un marbre blanc brillant aux veines noires et jaunes, et différente de tout ce qu'Alistair avait pu voir jusque-là. Dessus se tenait une grande gargouille, et à travers sa bouche ouverte coulait une eau rouge et étincelante. L'eau était récupérée dans un bassin en dessous et circulait à nouveau dans la fontaine.

La foule fit silence à son arrivée, et lentement elle se sépara pour la laisser passer, lui faisant de la place à son approche. Dans le silence tendu qui s'ensuivit, tout ce qui pouvait être entendu était le doux glougloutement de la fontaine.

La mère d'Erec, à côté d'elle, lui fit un signe rassurant de la tête, puis Alistair se détacha de la foule et marcha seule vers la fontaine. Des centaines d'Insulaires du Sud se tenaient autour d'elle, laissant un espace, et comme ils le faisaient, une autre personne s'avança : Bowyer.

Alistair et Bowyer, debout côte à côte à proximité de la fontaine, se tournèrent et firent face à l'assemblée. La place était éclairée par des centaines de torches, et au loin, à l'horizon, Alistair pouvait voir l'aube se lever lentement, le ciel méridional s'illuminer, dans une pâle nuance de violet.

Alors qu'elle se tenait là, patientant, Bowyer lui lançant des regards

noirs, un vieil homme sorti de la foule, portant un manteau de cérémonie jaune, avec un visage tiré et grave. Il tenait devant lui, des deux mains, un petit bol de marbre jaune.

Son visage était sombre, et il dévisagea Alistair et Bowyer avec une expression sérieuse.

« Ce sont les eaux de la vérité », tonna-t-il, la voix ancienne, la foule silencieuse pendue à ses mots. « Quiconque disant la vérité ne peut être affecté par elles. Mais un menteur qui la boit souffrira d'une mort immédiate et douloureuse. »

Le vieil homme se tourna et étudia Alistair avec sévérité.

« Alistair, tu es accusée de tentative de meurtre sur ton futur époux. Tu clames ton innocence. Voici ton moment de le prouver. Tu vas prendre ce bol et boire les eaux. Si tu as commis ce dont tu es accusée, tu mourras ici même. As-tu un dernier mot ? » demanda-t-il alors qu'il tendait le bol à Alistair.

Alistair le regarda avec fierté.

« Ce ne seront pas mes derniers mots », dit-elle, « car je n'ai rien à cacher. »

La foule observa, absorbée, Alistair prendre le bol et se pencher sur la fontaine. Le son de l'eau ruisselant emplissant ses oreilles, elle tendit la main, plaça le bol en dessous, et récupéra un peu du liquide rouge. Elle tint le bol des deux mains, rempli d'eau rouge, puis le porta à sa bouche.

Alistair la gouta, puis elle but jusqu'à ce qu'elle ait fini le bol tout entier.

Quand elle eut terminé, elle retourna le bol et le tint bras tendu pour que tous puisse voir.

Alistair se tint là, se sentant parfaitement bien, et la foule poussa une exclamation, de toute évidence choquée.

Alistair se tourna ensuite, et tendit le bol à Bowyer.

Ce dernier, debout là, la dévisageait d'un air menaçant, et il regarda le bol. Elle pouvait le voir tenter de dissimuler sa peur tout en la regardant. Plusieurs instants critiques passèrent, la tension dans l'air si palpable qu'on aurait pu la couper au couteau.

« Prend le bol ! » cria un membre de la foule.

« Prend le bol, prend le bol ! » s'élevèrent en chœur des cris, à la colère grandissante, tandis que Bowyer se tenait là, nerveux, changeant.

La foule, furieuse, s'en prit à lui, hurlant et le chahutant, comme si finalement elle prenait conscience qu'Alistair avait eue raison.

Bowyer tendit finalement le bras – mais au lieu de prendre le bol, il le fit tomber des mains d'Alistair.

La foule sursauta quand le bol sacré de marbre tomba à terre et explosa en morceaux.

« Je n'ai pas besoin de vos stupides rituels ! » hurla Bowyer. « Cette fontaine est un mythe ! Je suis Roi, et personne d'autre. Je suis le meilleur guerrier parmi vous – s'il y a quelqu'un ici d'assez bon pour me défier, qu'il

s'avance ! »

La foule le dévisagea, choquée par la tournure des événements, incertaine de ce que faire.

Bowyer cria de rage, dégaina son épée, et soudain chargea Alistair, brandissant son arme pour l'abattre sur sa poitrine.

La foule, à présent indignée, entra en action et se précipita pour l'arrêter.

Alistair se tint là, sans peur, et sentit une grande chaleur s'élever en elle. Elle ferma les yeux et ce faisant, elle détecta son épée, la sentit venant vers elle. Elle utilisa son pouvoir, au plus profond d'elle, pour changer sa direction.

Alistair ouvrit les yeux et vit l'épée arrêtée dans les airs ; Bowyer se tenait là, grognant et gémissant, essayant de la plonger vers elle de toutes ses forces. Sa main tremblait sous l'effort, jusqu'à ce que finalement l'épée en tombe, atterrissant sur la place de pierre dans un grand fracas.

Bowyer leva les yeux vers Alistair, et pour la première fois il montra de la peur.

« Femme diabolique ! » cria-t-il.

Bowyer pivota et courut à travers la place tandis que la foule le pourchassait. Il enfourcha son cheval, rejoint par une douzaine de membres de sa tribu, et détala droit le long du versant de la montagne.

« Je suis Roi ! Et personne ne m'arrêtera ! »

Tandis que lui et ses hommes partaient, la foule se rassembla autour d'Alistair, à l'évidence contrits et inquiets pour son bien-être. La mère d'Erec vint à côté d'elle, et passa un bras autour de ses épaules. Elles se tinrent toutes deux là et contemplèrent l'aube naissante ensemble.

« Une guerre civile se présage », dit-elle.

Alistair regarda l'horizon, et elle pensa que cela était vrai. Elle sentait que, d'une certaine façon, les choses ne seraient plus jamais les mêmes dans les Îles Méridionales.

CHAPITRE DIX-HUIT

Thor ramait dans le petit bateau, assis aux côtés de ses compagnons, Reece, Elden, O'Connor, Conven, Indra et Matus, ravi d'être réuni avec ce groupe familial, avec ses frères de la Légion, et ravi aussi d'avoir été rejoint par Matus. Quand le vent était tombé ils avaient pris les rames, et tandis qu'ils ramaient, tous s'installant dans un doux rythme, le bateau tanguait gentiment sur les vagues calmes. Ramer avait été thérapeutique pour Thor, qui se retrouvait à s'égarer dans le son monotone des rames frappant l'eau, se penchant d'avant en arrière, sentant ses muscles chauffer alors qu'il tirait sur la rame.

Thor se retrouva perdu dans ses souvenirs ; il se remémorait sa dernière bataille, contre Romulus et les dragons, et cela l'amena à penser à Mycoples et Ralibar, à tout ce qu'il avait laissé derrière. Il avait le sentiment d'avoir tant perdu, et il se sentait mal, comme s'il les avait laissés tomber. Thor pensa à l'Anneau, détruit en son absence, et pensa que, si seulement il était resté, il aurait peut-être pu les sauver tous de l'invasion, aurait pu sauver l'Anneau. Peut-être aurait-il pu sauver Guwayne. Il aurait voulu avoir pu faire plus, et plus tôt, et il se demanda pourquoi le destin devait emprunter les tours et détours qu'il avait pris. Thor sentit la culpabilité peser lourdement sur lui.

Thor jeta un regard à l'horizon, comme il l'avait fait depuis qu'ils étaient partis, cherchant un signe de Guwayne. Il scruta les eaux, mais ne put voir aucun signe de lui ; il y avait eu bien trop de fausses alarmes, son esprit le piégeait encore et encore. Où pouvait-il être ?

Thor se tenait pour responsable, évidemment. Si seulement il avait été là, peut-être rien de cela ne se serait produit ; mais encore une fois, qui sait s'il aurait été capable d'arrêter la horde entière de dragons de Romulus. Et s'il n'était pas parti à la recherche de sa mère, peut-être n'aurait-il jamais eu le pouvoir dont il avait besoin pour affronter tous ces dragons et l'Empire.

Ils ramèrent pendant des heures, presque sans vent, se dirigeant à peu près vers le nord, montant et descendant sur les petites vagues de l'océan, du brouillard apparaissant et disparaissant, le soleil entrant et sortant des nuages. Finalement, les autres posèrent leurs rames et firent une pause, et Thor les rejoignit, essuyant de la sueur de son front.

« Vers où ramons-nous, de toute manière ? » s'exprima finalement O'Connor, disant tout haut la question qui était dans tous leurs esprits. « Pour être honnêtes avec nous-mêmes, nous ne savons pas où nous allons. »

Un silence pesant s'abattit sur eux, car aucun d'entre eux ne pouvait être en désaccord ; Thor, lui-aussi, avait les mêmes pensées, mais essayait de les supprimer. Une part en lui était optimiste, pensait que Guwayne apparaîtrait s'il ramait assez dur.

« Nous devons nous diriger dans *une* direction », répliqua Reece. « Et Gwen a dit que le courant l'avait emporté vers le nord. »

« Ce courant aurait pu changer à n'importe quel moment », rétorqua Elden.

Ils restèrent tous assis là, en pleine réflexion.

« Eh bien », dit Indra, « la Reine a tenté les recherches vers le nord elle-même, et elle n'a rien pu trouver. Pour autant que je sache, il n'y a pas d'îles ou de terres si loin au nord. »

« Personne ne le sait vraiment », dit Matus. « C'est complètement inexploré. »

Thor éleva la voix : « Au moins nous dirigeons nous dans une direction », dit-il. « Au moins nous cherchons. Que nous allions dans un sens, ou dans l'autre, nous couvrons du terrain. »

« Cependant notre petit bateau dans cette vaste mer pourrait facilement manquer le garçon », dit Indra.

« Avez-vous de meilleures suggestions ? » demanda Matus.

Ils firent tous silence. Bien sûr, personne n'avait d'idée. Thor commença à se demander s'ils avaient tous la foi, s'ils pensaient tous, au plus profond d'eux, que trouver Guwayne était une tâche futile, et s'ils étaient tous venus simplement pour lui faire plaisir.

« Cela pourrait en effet être une tâche futile », dit Thor, « mais cela ne veut pas dire qu'elle ne vaut pas la peine d'être entreprise. Malgré tout, je suis désolé de vous avoir tous tirés des navires. »

Reece lui donna une claque sur l'épaule.

« Thorgrin, nous irions tous jusqu'aux confins de la terre pour toi – et pour ton fils. Même sans l'espoir de le trouver. »

Les autres acquiescèrent, et Thor put voir dans leurs yeux que c'était la vérité. Et il savait qu'il ferait la même chose pour n'importe lequel d'entre eux.

Thor entendit un bruit de pataugement, se pencha par-dessus bord et fut surpris de voir, nageant à côté du bateau, d'étranges créatures qu'il n'avait jamais vues auparavant. Il s'agissait de créatures luminescentes et jaunes, comme des grenouilles, et elles semblaient sauter sous l'eau. Un banc d'entre elles illuminait la mer par en dessous.

« J'ai faim », dit Elden. « Peut-être pourrions-nous en attraper une. »

Il se pencha en avant, mais Matus saisit sa main. Elden le dévisagea.

« Elles sont venimeuses », dit Matus. « Elles se rassemblent aussi prêt des Isles Boréales. Touche en une, et tu seras mort sur le champ. »

Elden baissa les yeux sur lui avec un grand respect et de la reconnaissance, et retira sa main lentement, humble.

Reece soupira en fixant l'eau du regard, et Thor l'étudia, inquiet. Il pouvait voir que ses yeux étaient ternes, sans joie ; il pouvait voir que Reece, pendant qu'il était au loin, avait souffert, et qu'il n'était plus la même personne juvénile qu'il avait connue avant de partir. Thor se rappela de l'histoire que Gwen lui avait racontée à propos de Selese, et il ressentit de la compassion pour Reece. Thor pensait au double mariage qu'ils avaient

presque célébré, dans l'Anneau alors abondant et florissant, et il réalisa combien les choses avaient changé.

« Tu es passé par beaucoup de choses », lui dit Thor.

« Tout comme toi », répondit Reece.

« Je suis désolé pour ta perte », ajouta Thor. « Selese était une femme bien. »

Reece hocha de la tête, reconnaissant.

« Tu as perdu quelqu'un, toi aussi », dit Reece. « Mais nous le trouverons – même si c'est la dernière chose que nous faisons. »

Conven, prenant une pause, s'approcha et s'assit à côté de Thor, et lui donna une tape sur l'épaule. Thor se tourna et vit Conven le regarder avec respect.

« Tu m'as sauvé là-bas dans l'Anneau », dit Conven, « dans cette prison. Tous les autres avaient abandonné. Je n'oublie pas. J'ai dit que t'étais redevable, et je le pensais. Maintenant c'est mon tour d'être à ton côté. Je retrouverais ton fils, ou je mourrais en essayant. »

Thor serra le bras de Conven, et vit le regard creux sur son visage, un air de souffrance, et il put voir que le deuil de son jumeau ne l'avait toujours pas quitté. Thor prit conscience que lui, Reece et Conven avaient tous été au bord de la tragédie et en étaient revenus, tous trois formés par la souffrance, tous trois n'étant plus ces mêmes garçons qui avaient commencé la Légion. Ils étaient tous plus âgés maintenant, plus endurcis. Il semblait qu'un à un, les membres de la Légion étaient mis à l'épreuve, façonnés à travers la souffrance, chacun de leur propre manière. Thor pouvait seulement se demander ce que l'avenir réservait à Elden, O'Connor, ou Indra ; il espérait qu'il ne leur préparait rien de sombre.

Et puis il y avait Matus, leur nouvelle addition. Thor se tourna vers lui et hocha de la tête.

« Je te suis reconnaissant que tu nous aies rejoins », dit-il.

Matus se rapprocha et se joignit à eux.

« C'était le moins que je puisse faire », répondit-il. « J'ai toujours voulu entrer dans la Légion, mais par ma place sur les Isles Boréales je n'ai jamais été autorisé sur le continent. J'ai toujours voulu une chance d'y faire mes preuves, et m'embarquer dans une quête avec vous tous est quelque chose dont j'ai toujours rêvé. »

« Maintenant tu devrais l'avoir », dit Thor. « Bien qu'il se puisse que notre quête voie peu d'adversaires. Je crains que la mer et la faim ne soient les plus grands ennemis au-devant de nous. »

Thor considéra leurs maigres provisions, et il savait que dans quelques jours à peine ils en seraient à court. Il savait qu'ils devaient trouver une terre. Il chercha à l'horizon et essaya de ne pas penser à ce qu'il leur adviendrait s'ils n'en découvraient pas.

Mais avant qu'il n'ait pu terminer sa pensée, soudain, Thor sentit une brise sur son visage. Tout d'abord ce fut un vent calme. Quand il arriva, pour

quelque raison, il pensa à sa mère. Il sentit qu'elle était avec lui, prenait soin de lui. La brise se fit plus forte, leur seule voile de toile commença à claquer, Thor et les autres levèrent les yeux avec gratitude.

Ils la hissèrent rapidement, et leur bateau recommença à avancer.

« Le vent est en train de nous mener vers l'est, et non au nord », fit observer Reece. « Ajustez les voiles. »

Thor sentit un soudain bourdonnement à son poignet, baissa les yeux pour voir son bracelet luire, le diamant en son centre étinceler. Subitement il se réchauffa, et il eut la forte sensation que le vent les emmenait dans la bonne direction.

« Laissez les voiles où elles sont ! » ordonna Thor, alors que les autres se tournaient et le regardaient avec interrogation. « Le vent nous emmène exactement où nous avons besoin d'aller. »

Le bateau commença à reprendre de la vitesse, tanguant sur les vagues, et Thor scruta l'horizon.

Tandis qu'ils passaient les crêtes de vagues après vagues, Thor vit enfin quelque chose, une trace à l'horizon. Un contour. Au premier abord il pensa qu'il s'agissait d'une autre apparition, mais ensuite son cœur eut un sursaut quand il réalisa que c'était réel.

« Terre ! » s'écria O'Connor pour eux tous.

Il confirma ce que Thor savait déjà, ce qu'il avait pressenti d'après la brise, d'après son bracelet. Une terre s'étendait devant eux. Et Guwayne se trouvait dans cette direction.

*

Thor se tenait à la proue du petit bateau, regardant avec émerveillement tandis qu'ils s'approchaient de la petite île à pleine vitesse. L'île était sise seule dans cette mer vaste, d'à peine un kilomètre et demi de diamètre, encerclée par un brillant sable blanc et de douces vagues. Thor scrutait l'épaisse jungle, cherchant un signe quelconque de son fils.

Ce fut une arrivée sans à coup tandis que le courant les menait droit vers le sable. Thor et les autres débarquèrent à ce moment-là, empoignant le petit bateau et le tirant fermement sur le rivage.

Thor, excité, baissa les yeux sur son bracelet, mais soudain il cessa de luire, et son cœur se serra quand il sentit que Guwayne n'était pas dans cet endroit.

« Je ne vois pas de signes du bateau de Guwayne », dit O'Connor.
« Nous avons fait le tour de l'île toute entière depuis la mer, et il n'y avait rien – pas de bateau, pas de débris, rien. »

Thor secoua la tête et dit lentement : « Mon fils n'est pas ici. »

« Comment le sais-tu ? » demanda Reece.

« Je le sais, tout simplement » répondit Thor.

Ils soupirèrent tous de déception pendant qu'ils se tenaient là, mains sur

les hanches, scrutant la jungle dense devant eux.

« Eh bien, nous sommes là », dit Matus. « Autant jeter un œil. Sans mentionner le fait que nous avons besoin de nourriture et d'eau. »

Ils se frayèrent un chemin sur l'île, dont le sable blanc laissait vite place à une jungle dense. Pendant qu'ils avançaient, tout était étrangement calme excepté le souffle du vent, le bruissement des arbres. Alors que Thor s'arrêtait pour examiner ces derniers, il vit qu'ils étaient grands et fins, tous penchés, avec des troncs oranges, de larges feuilles de la même couleur, et de gros fruits au sommet, oscillant dans le vent.

« Des fruits d'eau ! » s'exclama Elden avec plaisir.

Il empoigna un arbre et le secoua, de plus en plus fort, le faisant se balancer, jusqu'à ce qu'un d'entre eux tombe, atterrissant dans le sable dans un bruit sourd.

Ils se rassemblèrent tous autour. Il était aussi gros qu'une pastèque, à la peau verte et duveteuse, et Elden s'avança, sortit sa dague et le frappa avec. Il creusa un trou, le fit progressivement plus grand, jusqu'à ce qu'il soit assez large pour y boire.

Elden le porta à sa bouche des deux mains, et l'eau claire commença à en couler tandis qu'il buvait et buvait.

Il la reposa finalement et soupira avec satisfaction ; il le tendit aux autres.

« L'eau est pure, et sucrée », dit-il. « C'est délicieux. »

Ils la firent tourner et chacun d'eux but, et rapidement il fut terminé. Ils levèrent tous les yeux vers les autres arbres, pleins de fruits, l'île entière ployant sous leur nombre.

« Nous devrions nous approvisionner avant de partir », dit Thor. « Nous pouvons remplir notre bateau. »

« N'oublie pas la chair », dit Matus.

Il s'avança, s'agenouilla et ouvrit le fruit en le frappant du pommeau de sa dague, révélant une chair moelleuse et blanche à l'intérieur. Il tendit la main et utilisa la pointe de son arme pour l'extraire, la porta à ses lèvres, et en mangea une bouchée. Il mâcha avec satisfaction.

Thor en prit un morceau avec les autres, et en mastiquant le fruit sucré et caoutchouteux, il se sentit revigoré.

Ils se tournèrent tous, sans un mot, se dispersèrent, chacun empoigna un arbre et le secoua ; un des arbres était résistant, Thor grimpa jusqu'à son sommet et fit tomber le fruit avec son poing.

Ils entreprirent tous de rassembler les fruits, et tandis qu'ils s'en retournaient pour aller au bateau, un bruissement soudain se fit entendre, et ils s'arrêtèrent tous sur place en même temps, se dévisagèrent, et regardèrent en arrière. Ils scrutèrent l'épais feuillage, en pleine interrogation.

« Vous avez entendu quelque chose ? » demanda Matus.

Personne ne dit mot, alors qu'ils se tenaient tous là, figés, observant.

Le bruissement se reproduisit.

Un buisson bougea, et Thor se demanda ce dont il pouvait s'agir ; il n'avait pas entendu de bruits d'animaux sur la petite île, ou une quelconque trace de vie humaine – et il ne pensait pas que cette petite île soit assez grande pour entretenir quoi que ce soit. Était-ce juste le vent ?

Le bruissement se refit entendre, et cette fois les cheveux de Thor s'hérissèrent. Il n'y avait pas d'erreur possible : quelque chose était là.

En même temps, ils posèrent tous lentement leurs fruits, pivotèrent, dégainèrent leurs épées, et firent face au mur de feuillages.

« Je pense que quelque chose est en train de nous observer », fit remarquer Elden.

« Alors ne le faisons pas patienter », dit Conven, puis soudain, sans attendre, imprudemment, il s'élança dans la forêt. Thor secoua la tête quand il le fit, réalisant que Conven était tout aussi suicidaire qu'il l'avait toujours été.

Il y eut un cri, suivit par un autre de Conven, et ils coururent tous après lui, sur ses talons.

Thor et les autres jaillirent dans une petite clairière, et s'arrêtèrent net, surpris par ce qu'ils virent.

C'était comme quelque chose sorti d'un cauchemar. Il y avait une araignée gigantesque, énorme, cinq fois plus grande que Thor, avec huit pattes velues et épaisses, de quinze mètres de long. Thor fut horrifié de voir qu'une d'entre elles était enroulée autour de Conven, le soulevant pour l'examiner, puis l'écrasant alors qu'elle ouvrait ses énormes mandibules et le portait vers elles.

O'Connor s'avança audacieusement et décocha trois flèches vers les gros yeux violets de l'araignée. Une la toucha directement, la créature poussa un cri strident et lâcha Conven ; il tomba à travers les airs et atterrit sur le sol meuble de la forêt.

L'araignée, enragée, tendit une patte et frappa O'Connor à toute volée avant qu'il n'ait pu réagir ; ce dernier hurla, une entaille au bras causée par les griffes aiguisées de la créature. O'Connor tomba à genoux, serrant son bras d'où un flot de sang s'écoulait, alors qu'au même moment l'araignée se penchait pour le dévorer.

Elden se précipita en avant, brandit sa hache, et trancha le bout de la patte de l'araignée juste avant qu'elle n'ait pu se saisir de Conven. La bête hurla, dans une effusion de pus vert, fit volte-face avec une de ses autres pattes et l'enroula autour d'Elden. Ce dernier poussa un cri alors qu'elle l'écrasait, immobilisant ses bras, et le hissa vers sa bouche.

Thor se précipita en avant, les autres à côté de lui, leva son épée, tendit le bras et frappa l'araignée au poitrail ; elle poussa un cri perçant. À côté de lui, Indra lança sa dague, qui se logea dans les yeux de la créature, puis Matus s'élança et trancha une des autres pattes de l'araignée. Elle lâcha Elden et se déroba, comme si elle était sur le point de tomber.

Mais sous leurs yeux, à la grande surprise de Thor, une toute nouvelle patte poussa. L'araignée siffla, un son terrible, et elle ouvrait grand la gueule,

d'où soudain émergea une imposante toile, qui jaillit et dans laquelle ils s'empêtrèrent. C'était la chose la plus collante que Thor ait jamais connue, et tandis que l'araignée l'enroulait encore et encore autour d'eux, Thor se retrouva rapidement incapable de bouger, complètement comprimé.

L'araignée les souleva dans les airs, les balançant devant elle, et les examina tous, comme si elle était en train de décider lequel manger en premier. Elle sembla s'arrêter sur Reece, se pencha en avant, ouvrit ses mandibules, et s'apprêta à le manger.

Thorgrin, impuissant tout comme les autres, ferma les yeux et invoqua son pouvoir intérieur.

S'il vous plaît, Dieu. Ne m'abandonnez pas. Pas ici, en ce lieu. Ne laissez pas mes amis mourir.

Thor sentit progressivement une chaleur s'élever en lui. Il sentit son pouvoir revenir, se rappelant de son temps passé au Pays des Druides ; il commença à sentir le pouvoir de l'araignée, à sentir la trame même de la toile, et en lui grandit un pouvoir ancien et caractéristique, plus fort qu'aucune autre arme, plus fort que n'importe quel homme ou créature. Il sentit le bracelet de sa mère bourdonner à son poignet, ouvrit les yeux et regarda.

Un trou commença à se former en brûlant à travers la toile, émanant directement du diamant dans le bracelet. Il s'élargit, et Thor sentit ses bras se libérer. Bientôt, le trou brûla encore plus, et il se sentit libéré.

Thor se tourna et bondit vers la gueule de l'araignée, juste avant qu'elle ne puisse manger Reece. Il se jeta dedans, planta ses mains sous sa mandibule supérieure, la poussa de plus en plus haut jusqu'à ce que l'araignée pousse un hurlement perçant et laisse tomber Reece au sol.

Thor tourna hors de la gueule de l'araignée, et ce faisant, l'araignée fit claquer sa mâchoire, manquant à peine de le tuer. Dans le même mouvement, Thor bondit sur le dos de l'araignée, leva son épée et la plongea à l'arrière de sa nuque.

Les pattes de l'araignée se dérobèrent, et elle s'effondra au sol, sur le ventre, hurlant.

Un à un les frères de la Légion se défirent de la toile, et pendant qu'ils le faisaient, Thor utilisa son pouvoir pour la faire bouger, pour enrouler l'araignée dedans, encore et encore, jusqu'à ce qu'elle soit immobile, impuissante, s'agitant dans tous les sens, enragée. Thor se baissa et empoigna la toile, la fit tourner autour de lui avec une force surhumaine, puis la lança.

L'araignée s'envola par-dessus des arbres, dans les airs, jusqu'à atterrir finalement au loin dans l'océan dans un bruit d'éclaboussures. Elle siffla et s'agita dans tous les sens, ils l'observèrent tous pendant qu'elle coulait dans la mer.

Les garçons échangèrent tous un regard étonné, réalisant à quel point ils étaient chanceux d'être encore en vie, à quel point ils étaient passés près de la mort. Tandis que tous retournaient au bateau, Thor réalisa que, même dans cette mer vide, ils ne pouvaient jamais présumer qu'un endroit était sûr.

CHAPITRE DIX-NEUF

Gwen, après avoir tendu le bébé à Illepra, s'agenouilla sur le pont du navire à côté d'Argon, posa doucement une main sur son poignet. Il était froid au toucher, comme il l'avait été depuis qu'ils avaient entamé ce périple, et il était encore étendu dans la position dans laquelle elle l'avait trouvé. Gwen avait le cœur brisé de le voir ainsi, gisant sur le dos, paraissant si frêle, si faible, les yeux bougeant sous ses paupières fermés, comme s'il vivait une sorte de rêve, parti dans un autre monde.

« Argon, êtes-vous là ? » demanda-t-elle. « Revenez à moi. »

Il ne répondit pas ; il ne tressaillit même pas. Gwen sentit qu'une part d'Argon était encore avec elle, mais que l'autre était très éloignée. Elle se demanda s'il reviendrait un jour vers elle. Il avait tant donné de sa personne pour leur permettre à tous de survivre, et Gwen se sentait coupable pour cela. À présent elle voulait, plus que jamais, pouvoir se tourner vers lui avec ses questions, ayant plus que jamais besoin de réponses. Elle était là, Reine d'une nation en exil, en route vers le plus inattendu des endroits, droit au cœur de l'Empire. Gwen se demandait si ce plan était fou, s'ils étaient en route pour leur dernier voyage funeste, pendant que les courants les entraînaient de plus en plus loin vers l'est, les éloignait de l'Anneau, des Isles Boréales, et, plus que tout, de Guwayne et Thor.

Gwendolyn ferma les yeux et sentit une larme poindre. Elle pense à Guwayne et Thor, dehors en mer, quelque part, à la recherche l'un de l'autre, si loin d'elle. C'était une quête, elle le savait, de laquelle ils pourraient ne jamais revenir. Elle se demanda comment le destin pouvait être aussi cruel, pour emporter Thorgrin loin d'elle juste au moment où elle l'avait revu. Étaient-ils destinés à être ensemble, dans un seul lieu ? Se marieraient-ils un jour ? S'installeraient-ils ensemble ?

Gwen ouvrit les yeux et vit qu'Argon ne serait pas capable de lui répondre maintenant. Elle était seule, et elle devrait être forte, pour tout son peuple.

Gwendolyn se remit sur pieds et marcha vers le côté du pont, contempla les créatures exotiques de cette partie de la mer, en remarquant que tous les siens se tenaient au bord du bastingage, observant et s'interrogeant. Elle suivit leur regard, leva les yeux vers le ciel, et cligna des yeux de surprise. À peut-être cent mètres au-dessus de leurs têtes, en lieu et place de nuages se trouvait un océan, juste comme celui en dessous. Elle pensa d'abord qu'il s'agissait d'un reflet. Mais elle réalisa ensuite que l'océan était réel, flottant dans les cieux. Un poisson y bondit, à l'envers, et y retomba.

C'était la chose la plus étrange qu'elle ait vue, et elle ne pouvait comprendre comment cela était possible.

Gwen scruta l'horizon, et vit des arcs-en-ciel – pas seulement un, mais des centaines d'entre eux. Ils n'étaient pas en forme d'arc, mais de cônes

circulaires, s'élevant droit depuis l'océan jusqu'au ciel. Il y avait des cônes de couleur partout, illuminant la voûte céleste.

Gwen entendit un bruit étrange et leva les yeux pour voir un oiseau immense, avec une envergure de peut-être dix-huit mètre et une énorme tête monstrueuse, volant en cercle et criant. Il en apparut plusieurs autres, qui fondaient sur l'océan, attrapaient d'étranges créatures dans l'eau, luisantes, oranges, semblables à des calmars, puis les avalaient en s'envolant.

Plus ils progressaient dans la mer, plus tout devenait étranger. L'air avait une odeur différente ici ; le vent paraissait différent. Ils naviguaient plus profondément dans un pays que Gwen n'avait jamais connu, un pays qu'elle n'avait jamais souhaité connaître. Elle se retrouva à regretter son foyer, ce qui était familier ; elle voulait faire demi-tour, voulait que tout soit simplement comme avant. Mais elle se força à prendre conscience que le passé avait disparu pour toujours.

Gwen pensa à nouveau à Guwayne, là dehors sur les eaux, et ses pensées se tournèrent vers Thorgrin. Plus ils s'éloignaient d'eux, plus elle sentait un poids dans sa poitrine, ressentait la probabilité augmenter de ne jamais les revoir. Alors qu'elle se penchait par-dessus le bastingage, elle tira une plume et un rouleau de parchemin de sa taille, s'appuya contre la rampe large et lisse et commença à écrire :

Mon très cher Thorgrin :

Mon amour pour toi n'a jamais décliné, et il ne le fera jamais. Je t'aime plus que je ne peux le dire, et je sais que tu nous réuniras avec notre fils. Je veux que tu saches la place que tu tiens dans mon cœur. Je pense à toi et rêve de toi, et tu es juste là à mes côtés. Tu es le seul que j'ai jamais aimé, et je ne cesserais jamais.

Ton amour pour toujours,

Gwendolyn

Gwendolyn prit le parchemin et le roula serré. Elle fouilla dans sa sacoche et en tira un petit verre, retira le bouchon, mit la lettre à l'intérieur, et le scella. Une larme coulant le long de ses joues, elle le lança. Il tournoya dans les airs et atterrit dans une éclaboussure dans l'océan.

Alors que son improbable message embouteillé flottait dans les vagues, Gwendolyn s'attendit à moitié à la voir couler. Elle savait, évidemment, qu'il n'y avait aucun moyen pour que Thor le reçoive un jour. Et pourtant, elle aimait penser que, d'une manière ou d'une autre, en touchant les eaux, il l'avait senti.

Tandis que Gwen regardait la petite bouteille, elle entendit soudain un cri perçant haut dans le ciel, différent de celui des autres oiseaux. Elle leva les

yeux, et son cœur se réchauffa à la vue de sa vieille amie, Estopheles, qui descendait en piqué, se concentrant sur la bouteille de verre. Elle plongea et sauva le message de Gwen des eaux, le récupérant dans son bec. Elle poussa un cri en battant ses grandes ailes et l'emporta vers l'ouest.

Tandis que Gwendolyn la regardait s'éloigner, son cœur fut empli d'émerveillement et d'espoir.

Estopheles, pensa-t-elle. Trouve Thorgrin, et porte-lui le message.

Gwen entendit un bruit étrange venant de quelques mètres non loin, de l'autre côté du pont. Elle jeta un œil pour voir Sandara penchée par-dessus le bastingage, répandant des fleurs et des cendres dans les eaux, et chantant dans une langue étrange. D'une certaine manière, à sa vue, Gwendolyn se sentit mieux. Il y avait quelque chose en elle, une capacité à soigner, qui faisait que Gwen se sentait en paix près d'elle.

Sandara se retourna et la regarda avec ses grands yeux noirs et mélancoliques, et Gwendolyn essuya rapidement ses larmes, honteuse.

Sandara lui sourit et marcha vers elle, posa une main sur son épaule. Quand elle le fit, Gwendolyn sentit une chaleur s'infiltrer en elle, sentit que d'une manière ou d'une autre, malgré tout, tout irait bien.

*

Sandara posa ses mains sur les épaules de la Reine Gwendolyn, et elle ferma les yeux, chantant doucement. Elle se concentra pour envoyer une énergie thérapeutique, et en le faisant, elle put sentir l'esprit blessé de Gwendolyn. Elle pouvait ressentir toute la tristesse en elle, la dévastation de ne pas être avec son fils, avec son époux, Thorgrin. Elle pouvait sentir son incertitude quant au futur, et elle pouvait aussi sentir quelque chose d'autre. Elle n'était pas sûre de ce dont il s'agissait. Cela ressemblait à...un regret à propos d'une décision qu'elle avait prise. Quelque chose qu'elle avait fait dans un autre monde, un choix qu'elle avait dû faire, en lien avec un sacrifice. Elle sentit l'énorme culpabilité de Gwen et l'incertitude quant au destin de son époux et de son fils.

Sandara ressentit une formidable chaleur quitter ses paumes et pénétrer en Gwen tandis qu'elle se concentrait pour la soigner. Elle ouvrit les yeux, vit Gwendolyn essuyer ses larmes, et elle regarda son expression s'éclaircir. Elle se rendit compte que ses soins avaient marché ; qu'elle avait retiré la tristesse de Gwendolyn. Elle secoua ses mains, qui lui brûlaient.

« Je me sens mieux près de toi », dit Gwen. « Où as-tu appris ton art ? » Sandara lui sourit.

« Je ne suis qu'une autre guérisseuse, ma dame. »

Gwendolyn secoua la tête et posa une main sur l'épaule de Sandara.

« Non », répondit-elle. « Tu es bien plus que cela. Tu as un don. »

Sandara sourit et détourna le regard.

« Mon peuple », dit Sandara, « ils ont différentes coutumes, différentes

manières de soigner. Je suis issue d'une longue lignée de soigneurs. Devins, les appelle mon peuple. »

« Ces fleurs que tu as lancés dans l'eau plus tôt », dit Gwendolyn.
« Qu'étaient-elles ? »

« C'étaient des prières pour votre mari et votre fils », dit Sandara. « Il s'agit d'une ancienne coutume parmi le miens. J'ai prié pour que les fleurs soient portées par le courant, juste comme votre garçon et votre mari seront ramenés vers vous par les flots. »

Sandara pouvait voir au visage de Gwendolyn combien elle était touchée.

« Il me tarde de rencontrer ton peuple », dit Gwendolyn. « Comment sont-ils ? »

Sandara soupira alors qu'elle se tournait et regardait l'océan.

« Mon peuple est très fier. C'est assez paradoxal, puisqu'ils ont été esclaves toute leurs vies. Pourtant ils affichent une fierté de rois. Ils vivent avec ce paradoxe, tous les jours. »

« Parfois la plus grande fierté se trouve dans ceux qui sont soumis », répondit Gwen.

« Vos mots sont vrais, ma dame », dit Sandara. « Être juste un esclave ne signifie pas être faible – cela signifie simplement qu'ils sont en sous-nombre. Mais les nombres peuvent changer, et un jour mon peuple se soulèvera à nouveau. »

« Est-ce que ton peuple nous abriteras ? » demanda Gwendolyn, du souci dans sa voix.

Sandara soupira, se demandant la même chose.

« Mon peuple prend les lois de l'hospitalité très au sérieux », dit-elle. « Et pourtant, l'Empire est cruel et barbare. Si les miens sont pris en train de vous héberger, ce sera la mort pour eux et leurs familles. »

Un éclair d'inquiétude traversa le visage de Gwen.

« Peut-être devrions nous aller ailleurs dans l'Empire ? »

Sandara secoua la tête.

« Il n'y a nul autre endroit », dit-elle. « Pas de ce côté de l'Empire. Il y a d'autres lieux dans l'Empire, d'autres endroits de rébellion, mais il serait plus long et plus difficile d'y arriver – et dans d'autres endroits, les esclaves sont plus soumis que nous. »

Gwendolyn la dévisagea d'un air qui en dit long et opina.

« Merci », dit-elle. « Quoi qu'il arrive, merci. Tu nous as aidés. Tu nous as donné un cap. Même si cela ne fonctionne pas. »

Sandara sourit, des larmes montaient dans ses yeux ; elle se sentait si reconnaissante envers Gwendolyn, qui l'avait acceptée dès le début, et qui avait toujours été si aimable avec elle.

« Un jour nous pourrions devenir sœurs », ajouta Gwen, avec un sourire.

Sandara rougit, se remémorant les paroles de Kendrick à propos de

mariage.

« Je ferais tout ce que je pourrais, ma dame », dit Sandara, « pour convaincre mon peuple. Vous aurez ma loyauté, quoi qu'il arrive. »

Plusieurs des conseillers de Gwen s'approchèrent et l'éloignèrent, car ils avaient besoin de son attention pour certaines affaires, et Sandara se retrouva bientôt seule, contemplant la mer. Elle se pencha par-dessus le bastingage et s'interrogea, essaya d'imaginer le futur qui l'attendait. Ce serait si étrange d'être de retour chez elle après tout ce temps. Comment les siens la recevraient-ils ? Ils seraient sûrement heureux de la voir ; et pourtant, elle serait bras dessus bras dessous avec Kendrick, un homme à la peau blanche. Comment réagiraient les siens ? Ils pouvaient être très critiques, elle le savait. Plus important, comment réagiraient-ils à son arrivée en bateau ? Les refouleraient-ils ?

Tandis que Sandara se tenait là, pleine de questions, elle sentit une présence à côté d'elle, et elle pivota pour voir Kendrick venir vers elle en lui souriant, puis lui passer un bras autour de la taille. Elle s'appuya contre lui pendant qu'il l'enlaçait, et comme toujours, elle se sentit si bien dans ses bras.

« Donc nous pouvons rester ensemble après tout », dit-il.

Sandara sourit en réponse.

« Tout ce temps dans l'Anneau », ajouta-t-il, « tu prévoyais de retourner dans l'Empire, sans moi. Et pourtant nous sommes là, y retournant ensemble. Je suspecte que si nous n'avions pas tous été exilés, tu serais partie sans moi. »

Sandara acquiesça.

« En effet je serais partie », dit-elle. « Non pas parce que je ne t'aime pas, mais parce que mon peuple a besoin de moi. »

Kendrick hocha de la tête.

« Alors au moins », dit-il, « je serais reconnaissant pour la seule bonne chose que cette grande guerre m'aura apporté. »

Sandara étudia son visage, si noble, et beau, put voir son amour pour elle, et elle eut un bref moment d'inquiétude.

« Kendrick, je t'aime profondément », dit-elle. « J'aimerais imaginer que notre amour résistera à n'importe quel obstacle, surtout maintenant que nous allons être réunis dans ma terre natale. »

Elle se tut, et il l'examina, le visage confus.

« Que veux-tu dire ? » demanda-t-il.

Sandara fit une pause, se demandant comment l'exprimer.

« Les miens », expliqua-t-elle, « n'épousent pas ceux d'autres races. Notre mariage sera une première. En supposant, bien sûr, que tu penses même au mariage. »

« J'ai demandé ta main plusieurs fois – et je l'aimerais toujours autant. »

Sandara sourit en retour, et pour la première fois eut le sentiment que peut-être ce n'était pas un rêve, que cela pourrait peut-être arriver. Et cela

l'effrayait.

« Ce que j'essaye de dire », dit-elle, « c'est que j'ignore comment mon peuple réagira face à toi. »

Il la dévisagea attentivement.

« Je ne pensais pas que tu serais du genre à te plier à la volonté de ton peuple », dit-il.

Sandara rougit, indignée.

« Je suis ma propre personne », répondit-elle. « Je ne m'incline devant personne. Cependant, les miens sont très proches les uns des autres. La désapprobation des anciens n'est pas quelque chose de facilement tolérée. Je ne souhaite pas être un paria au sein de ma famille. »

Le visage de Kendrick s'assombrit alors qu'il se tournait et contemplait la mer.

« Je le serais, pour toi », dit-il.

« Ton peuple est plus ouvert d'esprit que le mien », rétorqua-t-elle.
« Tu ne sais pas comment c'est. Les gens de l'Anneau épousent ceux d'autres races, de tous les endroits du monde. »

« Et pourtant s'ils ne le faisaient pas », dit Kendrick, « je ne laisserais pas leur désapprobation m'empêcher d'être avec quelqu'un que j'aime. »

Sandara se tourna vers lui, frustrée.

« Tu ne peux pas dire ça », dit-elle, « parce que tu ne sais ce que c'est. »

Il soupira.

« Le choix t'appartient, ma dame », dit-il. « Je ne te demanderais pas d'être quelqu'un que tu ne souhaites pas être. »

Sandara sentit son cœur se briser. Elle prit ses mains, les porta vers ses lèvres, et les embrassa.

« Kendrick, tu ne me comprends pas. Ce que je tente de dire est que je veux être avec toi. Je ne veux pas que mon peuple nous sépare. Mais j'aurais besoin d'être forte. J'aurais besoin de ta force. »

Il hocha de la tête, et la regarda intensément.

« Je traverserais les flammes pour être avec toi », dit-il. « Le désapprobation de ton peuple ne me fera pas fuir. »

Sandara se sentit soulagée, comme si un grand poids lui avait été retiré de la poitrine, et elle se pencha pour l'embrasser ; mais soudain, elle remarqua quelque chose du coin de l'œil, quelque chose qui l'avait faite s'arrêter. Elle observa attentivement, étudiant les eaux de l'océan, et son cœur se figea tandis qu'elle était envahie de panique. Elle vit que, sous eux, les eaux étaient en train de changer de couleur, devenaient de plus en plus claires.

Kendrick suivit son regard.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il, voyant son expression.

« Tourne-toi ! » cria-t-elle en attrapant ses épaules. « Ne regarde pas l'eau ! »

Sandara ne prit pas le temps de répondre au regard perplexe de

Kendrick, mais au lieu de ça elle cria soudain à un des serviteurs de la Reine :
« Faites sonner les cloches ! Prévenez les gens ! Ne regardez pas en bas !
Quoi qu'il arrive ! ALLEZ ! » Elle secoua le marin sans ménagement, et il
partit en trébuchant, hurlant l'avertissement à travers le navire, et grimpa au
mât pour sonner les cloches.

Rapidement les cloches se mirent à sonner, et des cris s'élevèrent sur
les navires tandis qu'ils tombaient dans le chaos.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? » demanda Kendrick.

Mais Sandara était occupée à étudier les autres ; elle regarda autour
d'elle et vit plusieurs personnes se précipitant vers le bastingage, sur tous les
navires, se pencher et baisser les yeux vers les eaux lumineuses. Désespérée,
voulant les sauver, elle courut jusqu'au bord, agrippa des personnes par
derrière, et les tira brusquement avant qu'ils n'aient pu regarder.

Kendrick vit ce qu'elle était en train de faire, et il la rejoignit ;
ensemble, ils parvinrent à en sauver quelques-uns.

Mais ils ne purent pas tous les atteindre, et pour les autres, ceux qui
n'avaient pas écouté, il était trop tard. Sandara observa avec horreur tandis
qu'une personne après l'autre, fixant les eaux du regard, se transformait en
pierre.

Ils tombèrent successivement par-dessus le bastingage, et l'air fut empli
des bruits de pierres tombant dans des éclaboussures dans l'eau, tandis qu'ils
chutaient dans la mer mortelle.

CHAPITRE VINGT

Volusia siégeait sur son trône de marbre, impatiente, impétueuse, fixant du regard le deux prisonniers communs qui se tenaient, enchaînés, devant elle. Derrière eux, au loin, en contrebas, s'élevaient les chants de centaine de milliers de ses citoyens, serrés dans le colisée, tous poussant des acclamations alors que le Razif était lâché dans l'arène. Volusia, qui ne voulait pas être distraite de ce grand moment, regarda au-delà de ces canailles et vers le bas par-dessus leurs épaules. Elle vit la bête, rouge vif, presque de la taille d'un éléphant, avec trois cornes, une tête et une mâchoire larges et carrées, et une peau aussi épaisse que cent épées, qui fonçait furieusement à travers l'arène. Le sol tremblait pendant qu'elle chargeait en cercles sur le sol poussiéreux, encore et encore, enragée, à la recherche d'une victime.

La foule poussa des acclamations sauvages, dans l'attente du sport sanglant qui s'ensuivrait.

Les yeux noirs et froids de Volusia se tournèrent et s'arrêtèrent sur les deux hommes debout devant elle. Elle les étudia sans intérêt, et ce faisant, elle vit l'expression de ces deux hommes d'âge moyen s'adoucir à sa vue, vit un nouvel espoir dans leurs yeux, et quelque chose d'autre : le désir. Volusia avait toujours eu cet effet là sur les hommes. Bien qu'elle ait à peine atteint sa dix-septième année, Volusia avait déjà vécu assez longtemps pour être témoin de l'effet qu'elle avait – tous les hommes et femmes qu'elle avait rencontrés reconnaissaient qu'elle était superbe, et elle n'avait pas besoin qu'ils lui disent ; quand elle jetait un coup d'œil dans un miroir, ce qu'elle faisait souvent, elle le voyait elle-même. Avec ses yeux noirs et des cheveux noir corbeau qui descendaient jusqu'à sa taille, ses traits parfaitement ciselés, sa peau aussi blanche que l'albâtre, elle n'était pas comme d'autres de sa race.

Volusia était différente d'eux de toutes les manières, elle, issue de la race humaine qui néanmoins avait réussi à s'élever au rang de chef de la race de l'Empire dans cette cité, comme sa mère avant elle. Cette cité n'était peut-être pas la capitale de l'Empire, mais elle était au moins celle de la Région Septentrionale, et s'il n'y avait pas Romulus, personne ne se tiendrait sur son chemin. En effet, Volusia se considérait elle-même, et non Romulus, comme étant le souverain incontesté de l'Empire, et très bientôt elle prévoyait de le prouver. Il y avait déjà eu des rivalités entre le Sud et le Nord, une alliance précaire, et jusqu'à récemment, Volusia avait été contente de laisser Romulus croire qu'il détenait tout le pouvoir. C'était avantageux pour elle qu'il la considère comme faible.

Évidemment, elle en était loin, comme quiconque dans sa cité ne le savait que trop bien.

Tandis que Volusia fixait les deux hommes bouche bée devant elle, elle secoua la tête en voyant combien ils étaient stupides, la considérant comme un objet sexuel. Clairement, ils ne connaissaient pas sa réputation. Volusia ne

s'était pas élevée pour devenir l'Impératrice de la Région Septentrionale toute entière grâce à sa beauté ; elle s'était élevée grâce à sa dureté. Elle était, en effet, plus cruelle que tous les hommes, plus cruelle que tous les généraux, plus cruelle que tous les grands nobles qui avaient servis dans la Maison des Seigneurs pendant des siècles – plus cruelle même que sa propre mère, qu'elle avait étranglée de ses propres mains.

Volusia faisait remonter sa cruauté au jour où elle l'avait vendue à ce bordel. Elle avait à peine douze ans quand sa mère, qui possédait plus de richesses qu'elle ne pouvait les compter, avait décidé qu'elle allait céder Volusia pour une vie en enfer – seulement pour s'amuser. Volusia avait été choquée quand elle avait été escortée dans une petite pièce à l'odeur de renfermé, et quand on lui avait amené son premier client. Mais ce dernier – un homme gros et gras dans sa cinquantaine – avait été encore plus surpris quand il avait rencontré, en lieu et place d'une fille arrangeante, une tueuse sans remords.

Volusia s'était étonnée elle-même quand elle avait procédé à sa première mise à mort, le surprenant en enroulant une corde autour de son cou et en l'étranglant de toutes ses forces. Il avait lutté sans discontinuer, mais elle n'avait pas lâché prise.

Ce qui avait le plus surpris Volusia n'était pas son courage, ou sa cruauté, ou son manque d'hésitation – mais combien elle avait pris du plaisir à le tuer. Elle avait appris à un jeune âge qu'elle avait un talent cela, et y prenait une grande joie ; elle aimait simplement infliger de la douleur aux autres, une douleur bien plus grande que celle qu'ils avaient l'intention de lui infliger.

Volusia s'était sortie du bordel par les meurtres, et avait continué à assassiner, tuant sur son chemin jusque dans la maison du pouvoir de Volusia, puis avait pris la vie de sa mère, et s'était emparée du trône. Elle avait couché avec des hommes aussi, quand cela lui seyait – mais elle les tuait toujours après, quand elle en avait fini avec eux. Elle n'aimait pas laisser une trace de quiconque étant entré en contact avec elle ; elle se considérait comme une déesse, et au-dessus de l'obligation de devoir interagir avec quiconque.

À présent, à seulement dix-sept ans, Volusia, qui avait un pouvoir consolidé dans sa grande cité, était assise sur le trône de sa mère ; elle avait amassé tant de pouvoir que la cité toute entière tremblait devant elle. Volusia savait qu'elle était spéciale. D'autres gouverneurs d'autres provinces usaient des sévices dans l'optique du pouvoir ; Volusia, cependant, les appréciait véritablement. Elle voulait aller plus loin, être plus extrême, faire plus que n'importe qui d'autre qui pourrait se mettre sur son chemin. Elle trouvait plus qu'ironique d'avoir été nommée d'après la cité, comme si elle avait toujours été destinée à gouverner. Elle pensait que c'était la destinée.

« Mon Impératrice », annonça prudemment un garde royal, « ces deux prisonniers amenés devant vous ont été pris en train de calomnier votre nom dans les rues de Volusia. »

Volusia les examina de haut en bas. C'étaient des hommes stupides, des

paysans, enchaînés, vêtus de haillons, qui la dévisageaient avec leurs sourires humbles. Un d'eux la fixa des yeux pendant la déclaration, pendant que l'autre semblait nerveux et contrit.

« Et qu'avez-vous à dire pour vous-même ? » demanda-t-elle, la voix sombre, profonde, presque comme celle d'un homme.

« Ma dame, je n'ai rien dit de tel », dit le prisonnier qui tremblait. « On m'a mal entendu. »

« Et toi ? », demanda-t-elle, se tournant vers l'autre.

Il releva le menton et la regarda avec un air de défi.

« J'ai calomnié votre nom », admit-il, « et vous le méritez. Vous êtes encore une jeune fille, et pourtant avez construit une réputation de sadique. Vous ne méritez pas d'être assise sur le trône. »

Il la regarda de haut en bas comme si elle n'était qu'un simple objet sexuel, et Volusia se leva, en faisant ressortir sa poitrine, qui était considérable, se tenant droite avec sa silhouette parfaite. Ses yeux s'éclairèrent tandis qu'il continuait à la dévisager ; ces hommes la rendaient malade. *Tous* les hommes la rendaient malade.

Volusia s'avança lentement vers eux, leur jeta un coup d'œil, et finalement s'approcha de celui qui la lorgnait. Elle se mit près de lui, enleva un petit crochet de métal, dans un geste rapide, elle l'enfonça vers le haut, sous son menton, à travers sa bouche, le ferrant comme un poisson.

Il hurla et tomba à genoux tandis que du sang jaillissait de sa gorge. Volusia tira le crochet de plus en plus fort, s'amusant de ses contorsions, jusqu'à ce que finalement il s'effondre au sol, mort.

Volusia se tourna vers l'autre, qui tremblait véritablement désormais, et s'approcha de lui, appréciant immensément sa matinée.

Le prisonnier tomba à genoux, tremblant.

« S'il vous plaît, ma dame », supplia-t-il. « S'il vous plaît, ne me tuez pas. »

« Sais-tu pourquoi je l'ai tué ? » demanda-t-elle.

« Non, ma dame », dit-il en pleurant.

« Parce qu'il a dit la vérité », dit-elle avec dérision. « Je lui ai accordé une mort miséricordieuse car il était honnête. Mais tu es moins qu'honnête. Tu auras une mort moins que clémentine. »

« Non, ma dame ! NON ! » hurla-t-il.

« Mettez le debout », ordonna Volusia à ses hommes.

Ses gardes se précipitèrent en avant, saisirent l'homme, le levèrent tandis qu'il tremblait, et le mirent debout devant elle.

« Faites le reculer », ordonna-t-elle.

Ils firent selon ses ordres, le faisant reculer jusqu'au bord de la terrasse de marbre. Il n'y avait pas de rampe, rien entre le bord et la chute vers l'arène en contrebas, et l'homme regarda par-dessus son épaule, terrifié.

En contrebas le Razif tempêtait, sous les moqueries de la foule, qui attendait que les concurrents arrivent.

« Je ne te considère pas comme étant digne de vivre », prononça Volusia. « Mais je te considère comme digne d'être mon divertissement. »

Volusia fit deux pas en avant, leva son pied, et le frappa à la poitrine, le faisant tomber en arrière du balcon avec ses bottes d'argent.

Il hurla tandis qu'il dégringolait dans les airs, chutant vers le bas, rebondit sur les murs inclinés, puis finalement roula et atterrit dans l'arène poussiéreuse.

La foule poussa de grandes acclamations, Volusia s'avança et baissa les yeux, regardant le Razif jeter son dévolu sur l'homme. Ce dernier, en sang mais encore en vie, trébucha sur ses pieds et tenta de courir ; mais la rage de la bête était grande tandis qu'elle chargeait, les applaudissements de la foule l'aiguillonnaient, et en quelques instants, il empala le prisonniers avec trois cornes dans le dos.

La foule était extatique tandis que le Razif le tenait élevé au-dessus de sa tête, victorieux, et paraissait avec son trophée en faisant un large tour de l'arène.

La foule devint folle, et tandis que Volusia se tenait là et observait, assimilant tout cela, elle profita de la douleur de l'homme. Cela lui apportait une joie qu'elle ne pouvait décrire.

En contrebas, des cors sonnèrent, des portes furent ouvertes, et des douzaines d'esclaves enchaînés furent jetés dans l'arène. La foule rugit pendant que le Razif pourchassait chacun d'entre eux et le mettait en pièce, un à la fois.

Un cor distant sonna, depuis les ports, et Volusia leva les yeux vers l'horizon, déjà ennuyée par ce qui se déroulait en bas. Elle voyait des gens être mis en pièces tous les jours, et elle brûlait d'envie de trouver une forme de torture plus intéressante. Le cor qu'elle avait entendu était unique, annonçait l'arrivée d'un dignitaire ; Volusia regarda vers l'horizon et vit au loin, en mer, trois navires de l'Empire voguant vers elle, portant la bannière distincte de l'armée de Romulus.

« Ils semblerait que le grand Romulus soit de retour », dit un de ses conseillers, venant de placer à côté d'elle et observant.

« Quand il est parti, sa flotte emplissait l'horizon », dit un autre conseiller. « Pourtant revient-il à présent avec à peine trois navires ? Pourquoi vient-il ici, chez nous ? Pourquoi pas dans le Sud ? »

Volusia regarda avec attention, mains sur les hanches, et elle les étudia, enregistrant tout cela. Elle avait un grand talent pour saisir la situation bien avant les autres, et elle le fit encore une fois, sachant immédiatement ce qui était en train de se passer.

« Il n'y a qu'une chose qui amènerait Romulus à revenir ici, vers nous, dans cette partie de l'Empire, avant de continuer. C'est la honte », dit-elle. « Il vient ici parce que sa flotte a été détruite. Il ne peut pas retourner à la capitale sans une flotte – ce serait un signe de faiblesse. Il vient vers nous pour réapprovisionner ses navires d'abord, avant de voguer vers le cœur de

l'Empire. »

Volusia esquissa un large sourire.

« Il suppose que ma partie de l'Empire est plus faible que la sienne. Et ce sera sa ruine. »

Tandis que Volusia observait ses navires approcher, elle sut que bientôt il serait dans son port, et elle sentit son pouls accélérer dans l'excitation. C'était le moment de sa vie qu'elle avait attendu : son ennemi était amené droit dans ses mains. Il n'avait pas idée. Il l'avait sous-estimée ; ils l'avaient tous fait.

Volusia ne pouvait s'arrêter de sourire ; le destin en effet lui souriait. Elle avait toujours sut qu'elle était vouée à être la plus grande parmi eux tous – et maintenant le destin démontrait que cela était vrai. Bientôt, elle le tuerait. Bientôt, tout serait à elle.

CHAPITRE VINGT-ET-UN

Darius sentait chaque muscle de son corps brûler tandis qu'il se balançait à trois mètres du sol, accroché à une perche de bambou. Chaque muscle de son corps lui hurlait de simplement lâcher, de toucher le sol, de s'abandonner au doux relâchement – mais il ne se le permettrait pas. Il était décidé à passer le test.

Gémissant, Darius regarda autour de lui et vit des douzaines de ses frères d'armes déjà effondrés dans la boue, après avoir lâché leur perche, incapable de supporter la douleur d'être suspendu. Il était déterminé à durer plus longtemps qu'eux. C'était un des rituels de leur entraînement, pour voir quel garçon pouvait rester le plus longtemps avant d'abandonner, une des manières de gagner le respect des autres. Seuls quatre garçons demeuraient suspendus, et il était décidé à attendre plus qu'eux ; en tant que le plus jeune et le plus petit du lot, il avait besoin de prouver son endurcissement.

Les acclamations des autres emplissaient les oreilles de Darius, les encourageaient à s'accrocher ou à tomber. Un autre garçon glissa, et Darius l'entendit toucher la boue. Il y eut une autre acclamation.

Désormais il restait trois d'entre eux. Les paumes de Darius le brûlaient tandis qu'il était suspendu à la perche de bambou, qui ployait, ses épaules lui donnaient l'impression qu'elles allaient se déboîter. En bas, il vit les yeux désapprobateurs de son instructeur, qui le surveillait, et Darius fut décidé à lui prouver qu'il avait tort. Il savait qu'ils s'attendaient à ce qu'il échoue – et il savait que ce qu'il n'avait pas en taille et en âge, il pouvait le compenser par son esprit.

Un autre garçon tomba, puis une autre acclamation s'éleva, à présent il n'y avait plus que Darius et un autre garçon suspendus. Darius jeta un coup d'œil et vit de qui il s'agissait – Desmond – un garçon deux fois plus large et grand que lui, un des plus respectés d'entre eux. Ils étaient esclaves le jour, mais ils se considéraient comme des guerriers la nuit, et quand qu'ils s'entraînaient ensemble après le coucher du soleil, ils avaient une hiérarchie, un code d'honneur à toute épreuve, et du respect. S'ils ne pouvaient obtenir ce dernier de l'Empire, ils pouvaient l'obtenir d'eux-mêmes, et ces garçons vivaient et mourraient pour cela. S'ils ne pouvaient se battre contre l'Empire, au moins pouvaient-ils s'entraîner et s'affronter entre eux.

Tandis que les membres de Darius le faisaient souffrir d'une douleur indicible, il ferma les yeux et s'ordonna de tenir bon. Il se demanda combien de douleur Desmond pouvait endurer, combien de temps encore cela lui prendrait pour lâcher. Cette compétition signifiait plus pour Darius qu'il ne pouvait l'exprimer, et un réflexe le poussait à utiliser ses pouvoirs cachés.

Mais Darius chassa la pensée de son esprit, se forçant à ne pas employer la magie, à ne pas avoir un avantage déloyal ; il voulait battre les autres avec la force de sa volonté seule.

Ses paumes moites glissaient du bambou, un millimètre à la fois, et il commençait à tomber. Il voyait des étoiles tandis que ses oreilles étaient emplies des cris et des exclamations des garçons en bas, semblant venir de si loin. Il voulait plus que tout tenir, mais comme il glissait, rapidement il se retrouva suspendu par seulement le bout des doigts.

Darius grogna en fermant les yeux, et se sentit sur le point de s'évanouir. Il savait que dans une seconde il devrait lâcher.

Juste avant de le faire, Darius entendit une soudaine glissade, entendit un corps chuter et atterrir dans la boue, et entendit une exclamation puissante. Il ouvrit les yeux pour voir Desmond au sol, effondré d'épuisement. Les garçons applaudirent, et Darius d'une certaine manière réunit assez de force pour tenir quelques secondes de plus, savourant sa victoire. Il ne voulait pas seulement gagner ; il voulait une victoire claire et nette, voulait que les autres voient et sachent qu'il était le plus fort.

Finalement, il se laissa aller, ses épaules l'abandonnant tandis qu'il tombait dans les airs et atterrissait dans la boue.

Darius roula sur le côté, les épaules en feu, et avant qu'il n'ait pu récupérer de son épuisement, il sentit une douzaine de garçons lui sauter dessus avec des félicitations, des applaudissements, et le remettre brusquement sur pieds. Couvert de boue, Darius luttait pour reprendre son souffle tandis que la foule se séparait et que son commandant, Zirk, un véritable guerrier, aussi large qu'un tronc d'arbre, sans chemise et avec un corps musclé, s'avancait.

Le foule fit silence alors que Zirk baissait les yeux sur lui, impassible.

« La prochaine fois que tu gagnes », dit Zirk, la voix grave, « tiens bon plus longtemps. Ce n'est pas assez de gagner : tu dois écraser tes adversaires. »

Zirk pivota et s'éloigna, et Darius le regarda partir, déçu de ne pas avoir reçu d'éloge. Mais encore une fois, il savait que c'était la manière d'agir des instructeurs. Toute attention, tout mot venant d'eux devait être considéré comme une approbation.

« Choisissez un partenaire ! » tonna Zirk, faisant face aux autres. « Il est temps de faire de la lutte ! »

« Mais nos épaules n'ont pas encore récupéré ! » protesta un des garçons.

Zirk se tourna vers lui.

« C'est exactement la raison pour laquelle nous devons lutter maintenant. Pensez-vous que votre adversaire au combat vous laissera le temps de récupérer ? Vous devez apprendre à vous battre quand vous êtes le plus faible, et apprendre à ce moment-là à vous battre de votre mieux. »

Les garçons commencèrent à se séparer et à se mettre en position, et pendant qu'ils le faisaient, Desmond vint à côté de Darius.

« Beau travail là-bas », dit-il. « Tu n'es pas aussi faible que tu en as l'air. » Il sourit.

Darius sourit en retour.

« Est-ce un compliment ? »

Ils furent séparés par le tumulte, tandis que des garçons se mettaient entre eux, se hâtant dans tous les sens pour se mettre par paire les uns avec les autres pour la lutte. À côté de lui, le seul dans le groupe que Darius n'aimait pas – Kaz, un garçon corpulent avec une mâchoire carrée et des yeux étroits et malveillants – courut vers Luzi, le plus petit du lot, et l'agrippa par sa chemise. Luzi s'était initialement mis avec quelqu'un proche de sa taille, mais Kaz le tira brusquement et lui fit faire face à lui.

« Tu lutteras avec moi », dit Kaz.

Luzi leva les yeux vers lui, terrifié.

« Ça ne va pas marcher », dit Luzi. « Tu fais trois fois ma taille. »

Kaz lui sourit avec désinvolture, un air cruel sur le visage.

« Je peux lutter avec n'importe qui que je choisis », dit-il. « Peut-être apprendras-tu quelque chose. Ou peut-être, après ta défaite, quitteras-tu notre groupe. »

Darius sentit le chaud monter à ses joues en sentant l'affront de cela. Darius ne pouvait supporter de voir l'injustice où que ce soit, et il ne pouvait se permettre de rester les bras ballants.

Sans penser, Darius s'interposa soudain entre eux, faisant face à Kaz. Il leva les yeux vers ce dernier, plus grand que lui d'une tête, et deux fois plus large, et il s'obligea à ne pas détourner le regard, et à ne pas ressentir de la peur.

« « Pourquoi ne luttas-tu pas avec *moi* ? » lui dit Darius.

L'expression de Kaz s'assombrit tandis qu'il fixait Darius du regard.

« Tu peux rester suspendu à une branche, mon garçon », dit-il, « mais cela ne veut pas dire que tu peux te battre. Maintenant hors de mon chemin, ou je vais te tabasser, toi aussi. »

Kaz tendit la main pour le repousser, mais Darius ne bougea pas ; à la place, il se tint là, résolu, et sourit en retour.

« Alors tabasse-moi », dit-il. « Tu le pourrais – mais je riposterais. Je pourrais perdre, mais je ne reculerais pas. »

Kaz, furieux tendit le bras pour empoigner Darius et l'écarter hors de son chemin. Mais dès que la main de Kaz eut atteint sa chemise, Darius utilisa un tour qu'il avait appris d'un de ses maîtres : il attendit jusqu'au dernier moment, puis saisit le poignet de Kaz dans une prise et le fit tourner, puis le tordit derrière son dos. Darius le balança tête la première dans la boue, l'envoyant glisser à travers la clairière, puis bondit sur lui, commençant le match de lutte.

Tous les garçons dans la clairière y prêtèrent attention, et ils se rassemblèrent autour d'eux, poussant des acclamations, tandis que Darius se sentait tourner, renversé par la grande corpulence de Kaz alors qu'il faisait volte-face. Darius dérapa dans la boue, et avant d'avoir pu réagir, Kaz était sur lui. Son poids et sa force étaient trop pour lui, et rapidement Kad le cloua

au sol.

« Petit rat », fulmina Kaz. « Tu vas payer pour ça. »

Kaz pivota, et Darius sentit son bras être tiré sèchement derrière son dos ; la douleur était insoutenable, et il semblait qu'il était sur le point de se casser.

Darius sentit son visage être enfoncé dans la boue, et Kaz se pencha sur lui, son souffle chaud sur l'arrière de sa nuque. La douleur dans son bras était indescriptible tandis que Kaz le tirait de plus en plus en arrière.

« Je peux te briser le bras immédiatement si je veux », siffla Kaz dans son oreille.

« Alors fais le », grogna Darius. « Cela ne changera toujours pas ce que tu es : un lâche. »

Kaz tira son bras en arrière plus durement, et Darius gémit, sentant que Kaz était sur le point de la casser.

Soudain, Darius entendit des pas courir dans la boue, et il vit, du coin des yeux, Luzi apparaître et sauter sur le dos de Kaz.

Ce dernier, enragé, lâcha le bras de Darius, se mit debout, et projeta Luzi, qui s'envola dans les airs.

Darius se retourna, frottant son bras douloureux, pour voir Kaz pivoter vers lui. Darius se prépara à recevoir un autre coup – quand soudain Desmond arriva, bloquant la route à Kaz.

« Assez », dit Desmond à Kaz, la voix pleine d'autorité. « Tu t'es assez amusé. »

Kaz le dévisagea, et Darius put voir l'hésitation, puis l'incertitude dans ses yeux. À l'évidence, il était effrayé par Desmond.

« Je n'en ai pas terminé », dit Kaz.

« J'ai dit que tu l'étais », répéta Desmond, impassible et immobile.

Kaz le fixa du regard pendant plusieurs secondes, puis finalement, il dû réaliser que cela n'en valait pas la peine ; lentement, il recula.

La tension se dissipa, les garçons retournèrent à leurs lignes, Darius leva les yeux et vit Desmond se baisser et lui tendre une main. Il la prit et fut remis sur pieds.

« C'était brave de ta part », dit Desmond « Stupide, mais brave. »

Darius sourit.

« Merci », dit-il. « Tu m'as épargné de bien pire. »

Desmond secoua la tête.

« J'admire le courage », dit-il. « Même imprudent. »

Soudain, un son distinct résonna dans la clairière ; c'était celui d'un cor, un cor bas et morne, vibrant à travers les arbres.

Les garçons se figèrent tous et se dévisagèrent, le visage sérieux. Ce cor ne signifiait qu'une chose : c'était le cor de la mort. Cela ne pouvait vouloir dire qu'une chose, qu'un des leurs avait été tué.

« Tout le monde au village immédiatement ! » commanda Zirk, et Darius se mit en rangs avec les autres, Desmond, Luzi, et Raj à ses côtés,

tandis qu'ils retournaient au village. Darius se prépara mentalement, sachant que cela ne pouvait être rien de bon.

*

Darius se dépêcha avec ses frères d'arme droit dans le centre chaotique de leur petit village, des gens filtraient dans le centre bondé pendant que le cor de la mort sonnait encore et encore. Darius marcha sur le chemin poussiéreux et étroit, envahi de poulets et de chiens courant dans tous les sens, et il passa les petites maisons marron faites de terre glaise et de boue, avec des toits de chaume qui laissaient passer trop de pluie. Les maisons dans ce village étaient trop proches les unes des autres, et Darius se demandait souvent pourquoi lui et les siens ne pouvaient pas vivre quelque part ailleurs.

Le cor, doux et bas sonna à nouveau, le son s'éleva, résonnant à travers les collines, et de plus en plus de villageois affluèrent. Darius n'avait pas vu autant des siens en un seul endroit depuis aussi longtemps qu'il pouvait s'en souvenir, et il sentait les gens le bousculer de toutes part, épaule contre épaule, tandis qu'il atteignait le centre du village.

La foule fit silence quand les anciens du village apparurent, prenant place sur leurs sièges autour du puits de pierre au centre de la ville. Salmak, leur chef, se tint solennellement, et tous se turent. Il leur fit face à tous, avec sa longue barbe blanche et ses robes effilochées, leva une seule main dans les airs, et le cor s'arrêta. La tension dans le silence flotta sur eux comme un voile.

« L'effondrement du pan de montagne », dit-il lentement, la voix grave, « a apporté la mort à vingt-quatre de nos camarades. »

Des gémissements et des pleurs s'élevèrent dans la foule, et Darius sentit son estomac se serrer. Comme toujours, il se prépara mentalement à la liste de noms, espérant et priant pour qu'aucun de ses cousins, tantes ou oncles ne soient dessus.

« Gialot, fils d'Oltevo », appela Salmak de sa voix sombre, et comme il le faisait, le cri d'une mère déchira les airs. Darius se tourna et vit une femme pleurer, déchirant ses habits, tomber à genoux et verser de la poussière sur sa tête.

« Onaso, fils de Plaza », continua le chef.

Darius ferma les yeux et secoua la tête, tandis que tout autour de lui s'élevaient les gémissements et les pleurs, tandis que les noms emplissaient l'air. Chacun paraissait être un clou dans son cercueil, comme un trou dans son cœur ; Darius avait l'impression que cela ne se terminerait jamais. Il connaissait la plupart des noms, quelques-uns étaient des connaissances lointaines.

« Omaso, fils Liutre. »

Darius se figea : c'était un nom qu'il connaissait vraiment, le nom d'un de ses frères d'armes. À cet annonce, ses frères sursautèrent tous. Darius

ferma les yeux et imagina la mort de son frère, l'imagina être écrasé par tous ces rochers et cette poussière, et il se sentit malade. Il savait aussi que cela aurait pu être lui à la place ; juste la semaine précédente, Darius avait été assigné pour travailler dans ces falaises.

Finalement, les noms cessèrent, et il y eut un long silence. La foule commença lentement à se disperser, l'air sombre, Darius et les autres garçons se tinrent là, se fixant les uns les autres. Ils paraissaient tous indignés, comme s'ils savaient que quelque chose d'autre devait être fait.

Mais Darius savait qu'ils ne feraient rien. C'était la manière de faire de son peuple, comme toujours. Les siens mourraient tous, que ce soit directement par la main des contremaîtres, ou indirectement à travers le travail, et c'était devenu leur lot, leur façon de vivre. Personne ne paraissait vouloir la changer.

Cette fois-ci, cependant, les morts affectaient Darius plus que d'habitude ; il semblait qu'il y avait plus de noms, plus de chagrin. Darius se demandait si c'était pire, ou s'il était simplement en train de vieillir, devenait moins capable de tolérer le statut quo avec lequel il avait toujours vécu.

Sans penser, Darius s'avança vers le centre du village, sans même demander la permission des anciens. Avant même qu'il n'ait pu réfléchir à ce qu'il faisait, il se retrouva à crier, sa voix transperça les airs :

« Et pendant combien de temps souffrirons nous de ces ignominie ? »

La foule se figea, et tous les yeux se tournèrent vers lui, tandis qu'un silence lourd s'installait.

« Nous mourons ici, tous les jours. Quand cela sera-t-il assez ? »

Il y eut un murmure dans la foule, et Darius sentit une main à l'arrière de son épaule. Il se tourna pour voir son grand-père le regarder sévèrement, et essayant de le tirer loin de là.

Darius savait qu'il avait des problèmes ; il savait qu'il s'agissait d'un signe de grande insolence de montrer quoi que ce soit d'autre que du respect envers les anciens, et de parler sans permission. Mais en ce jour, Darius ne s'en souciait pas, il en avait assez.

Il repoussa la main de son grand-père et il tint bon, faisant face aux anciens.

« Ils nous surpassent en nombre, plus que le sable de la mer », répliqua un ancien. « Si nous nous soulevons, à la fin du jour nous serons finis. Mieux vaut être en vie qu'être mort. »

« Vraiment ? » s'écria Darius. « Je dis qu'il vaut mieux être mort que vivre comme des hommes morts. »

Un long murmure s'éleva de la foule, aucun des villageois n'était habitué à entendre une position de défi vis-à-vis des anciens. Son grand-père le tira à nouveau brusquement par sa chemise, mais Darius ne voulait pas bouger.

Salmak s'avança et lui lança un regard furieux.

« Tu parles sans permission », dit-il lentement, sérieux. « Nous te

pardonnerons tes mots, étant ceux d'une jeunesse hâtive. Mais si tu continues à encourager notre peuple, si tu continues à montrer de l'irrespect envers tes aînés, tu seras fouetté dans la cour du village. Nous ne t'avertirons pas une fois de plus. »

« Cette assemblée est terminée », cria un autre ancien.

La foule commença lentement à se disperser tous autour de Darius, et ses jours lui brûlèrent à cause de l'affront. Il aimait les siens, mais en même temps il ne les respectait pas. Ils lui semblaient tous si complaisants, et il n'avait pas le sentiment d'être taillé dans la même étoffe qu'eux. Il était terrifié à l'idée de devenir comme eux, de vieillir assez pour penser comme eux, de voir le monde comme ils le voyaient. Darius sentait qu'il était encore assez jeune et fort pour avoir un avis indépendant. Il savait qu'il devait agir sur cette base tant qu'il le pouvait, avant de devenir vieux et complaisant. Avant qu'il ne devienne comme les anciens de la ville, essayant de faire taire quiconque tenait un propos dissident, quiconque avec de la passion.

« Tu cherches vraiment à obtenir une raclée, n'est-ce pas ? » dit une voix.

Darius se tourna pour voir Raj venir à côté de lui avec un sourire, et lui serrer l'épaule.

« Je ne pensais pas que tu avais ça en toi », ajouta Raj. « Je commence à t'apprécier de plus en plus. Je pense qu'il se peut que tu sois aussi fou que moi. »

Avant que Darius ait pu répondre, il se tourna pour trouver un de ses commandants, Zirk, se tenant devant lui, un air désapprobateur sur le visage.

« Ce n'est pas ta place de proposer des actions », dit-il. « C'est la nôtre. Un véritable guerrier non seulement sait comment se battre, mais aussi quand. C'est quelque chose que tu dois encore apprendre. »

Darius lui fit face, déterminé, et ne voulait pas reculer cette fois.

« Et quand est-ce le moment de se battre ? » demanda-t-il.

Les yeux de Zirk s'enflammèrent, en furie, à l'évidence mécontent d'être questionné.

« Quand nous disons que ça l'est. »

Darius grimacha.

« J'ai vécu dans ce village toute ma vie », dit Darius, « ce moment n'est jamais arrivé. Et j'ai le sentiment qu'il n'arrivera jamais. Vous êtes tellement résolus à protéger ce que nous avons, que vous ne voulez pas voir que nous n'avons rien. »

Zirk secoua la tête, réprobateur.

« Ce sont les mots d'un jeune », dit-il. « Tu te précipiterais dans la bataille, vers une mort certaine, seulement pour soulager ta passion. Toi, qui es si petit que tu ne peux même pas battre tes camarades au combat. Qu'est-ce que te fait croire que tu peux battre l'Empire ? Toi, sans armes, désarmé ? »

« Nous avons des armes », répliqua Darius.

Desmond vint à côté d'eux, avec plusieurs de ses frères. Ils se

rassemblèrent tous, et ce faisant Kaz s'avança et rit avec mépris.

« Nous avons des arcs, des frondes et des armes faites de bambou », dit-il. « Ce ne sont pas des armes. Nous n'avons pas d'acier. Et tu t'attends à te battre contre les meilleures armures, armements et chevaux de l'Empire ? Tu encourageras les autres et les fera tous tuer. Tu devrais rester dans notre village et te taire. »

« Alors pourquoi nous entraînons-nous ? » le contra Darius. « Pour des matchs de lutte dans la forêt ? Pour un ennemi dont nous sommes trop effrayés pour l'affronter ? »

Zirk fit un pas en avant et pointa un doigt vers le visage de Darius.

« Si tu n'es pas content, tu peux nous quitter », dit-il. « Rejoindre notre force est un privilège. »

Zirk lui tourna le dos et s'éloigna, et les autres garçons, eux aussi, commencèrent à partir.

Raj le regarda et secoua la tête, admiratif.

« Tu contraries tout le monde aujourd'hui, n'est-ce pas ? » lui demanda Raj avec un sourire.

« Je suis avec toi », dit une voix.

Darius se tourna et vit Desmond debout là. « Je préférerais mourir sur mes pieds plutôt que vivre sur le dos. »

Avant que Darius ait pu répondre, il sentit une main sur son épaule, et il se tourna pour voir un petit homme portant une cape et un capuchon, qui lui fit signe de le suivre. Darius regarda tout autour de lui, puis à nouveau l'homme, se demandant qui il était.

L'homme pivota et s'éloigna rapidement, et Darius, intrigué, le suivit à travers la foule, slalomant dans toutes les directions.

L'homme serpenta entre les maisons, vers l'opposé du village avant de s'arrêter enfin devant une petite maison de terre glaise. Il repoussa sa capuche puis lui fit face, et Darius vit ses grands yeux dardant qui regardaient autour précautionneusement.

« Si tes mots ne sont pas vides de sens », dit l'homme dans un chuchotement, « j'ai de l'acier. J'ai des armes. De vraies armes. »

Darius le dévisagea, ses yeux s'écaraquillèrent, impressionné. Il n'avait jamais rencontré auparavant quiconque ayant possédé de l'acier, car sa possession était synonyme de peine de mort, et il se demanda où il en avait eu.

« « Quand tu seras prêt, viens me trouver », ajouta l'homme. « La dernière maison de terre près de la rivière. Ne parle de cela à personne. Si quelqu'un demande, je le nierais. »

L'homme pivota et partit dans la hâte dans la foule, et Darius l'observa, interrogatif, l'esprit fourmillant de questions. Avant qu'il n'ait pu crier après lui, Darius sentit encore une autre main puissante sur son épaule, lui faisant faire demi-tour.

Darius vit le visage désapprouvateur de son grand-père, le visage ridé par l'âge, encadré par des cheveux courts et gris, le dévisageant d'un air

renfrogné. Il était, cependant, étonnamment fort et dynamique pour son âge.

« Cet homme mène à la mort », l'avertit son grand-père avec sévérité. « Pas juste pour toi, mais pour tous ceux de ta famille. Est-ce que tu me comprends ? Nous avons survécu pendant des générations, contrairement à d'autres esclaves dans d'autres provinces, car nous n'avons jamais adopté l'acier. Si l'Empire nous attrape avec, ils raseront notre village jusqu'au sol, et tueront chacun d'entre nous », dit-il, enfonçant son doigt dans son torse pour bien se faire comprendre. « Si je t'attrape en train de solliciter cet homme, tu seras banni de notre famille. Tu ne seras plus le bienvenu chez nous. Je ne le redirais plus. »

« Papa— » commença Darius.

Mais son grand-père lui avait déjà tourné le dos et repartait vers le village comme un ouragan.

Darius le regarda partir, contrarié. Il aimait son grand-père, qui l'avait pratiquement élevé depuis la disparition de son propre père des années auparavant. Darius le respectait, aussi. Mais il ne partageait pas sa vue sur la complaisance. Il ne le ferait jamais. Son grand-père était d'une autre génération. Et il ne comprendrait jamais. *Jamais*.

Darius se retourna vers la foule, et un visage attira son attention. Debout là, à environ six mètres de lui, se tenait la fille, celle qu'il avait vue dans la Forêt Alluvienne. Des gens passaient devant elle, pourtant elle gardait ses yeux rivés sur Darius, comme si personne d'autre au monde n'existait.

Le cœur de Darius s'emballa à sa vue, et le reste du monde se dissipa. Cette fille avait captivé ses pensées depuis qu'il avait posé les yeux sur elle, et la voir maintenant, là, paraissait irréel. Il s'était demandé s'il la reverrait une fois encore.

Darius joua des coudes à travers la foule et se dirigea vers elle. Il craignait qu'elle ne fasse demi-tour, mais elle se tint là, fièrement, le fixant du regard, et il était indubitable qu'elle le regardait. Son visage était impassible. Elle ne souriait pas – mais elle ne fronçait pas les sourcils non plus.

Darius regarda dans ses yeux jaunes et mélancoliques, et en dessous d'eux il put voir la petite marque sur sa joue que le contremaître avait laissée là où il l'avait frappée. Il ressentit une vague nouvelle d'indignité, et plus que tout, un lien avec elle, quelque chose de plus fort que ce qu'il avait jamais ressenti.

Il traversa la foule et se tint non loin d'elle. Il ne savait pas quoi dire, et ils se tinrent tous les deux là, face à face, en silence.

« J'ai entendu tes paroles, au village », dit-elle. Sa voix était profonde et forte, la plus belle qu'il ait jamais entendue. « Sont-elles creuses ? » demanda-t-elle.

Darius rougit.

« Ce ne sont pas des paroles en l'air », répondit-il.

« Alors quelles actions prévois-tu d'entreprendre ? » demanda-t-elle.

Il se tint là, incertain de ce que répondre. Il n'avait jamais rencontré

quelqu'un d'aussi direct qu'elle.

« Je...ne sais pas », dit-il.

Elle l'examina.

« J'ai quatre frères », dit-elle. « Ce sont des guerriers. Ils pensent de la même manière que toi. Et j'en ai déjà perdu un à cause de cela. »

Darius la dévisagea, surpris.

« Comment ? » demanda-t-il.

« Il est parti tout seul, une nuit, pour mener la guerre contre l'Empire. Il a tué quelques contremaîtres. Mais ils l'ont pris, et ils l'ont tué d'une manière horrible. Avec cruauté. Il avait retiré toutes ses marques, pour qu'ils ne puissent pas le tracer et remonter jusqu'à nous, ou ils nous auraient tous tués aussi. »

Elle regarda Darius comme si elle débattait de quelque chose.

« Je ne veux pas être avec un homme qui est comme mon frère », dit-elle finalement. « Il y a de la place pour la fierté parmi les garçons – mais pas parmi les hommes. Parce que les hommes doivent soutenir leur fierté par des actes. Et agir, pour nous, implique la mort. »

Darius la contempla, déconcerté par ses mots, ses yeux si forts, si puissants, ne s'écartant jamais des siens. Il était en admiration devant elle. Elle parlait avec la force et la sagesse d'une reine, et il pouvait difficilement comprendre comment il était en train de regarder une fille de son âge.

Plus que tout, tandis qu'il se tenait là, le cœur battant, il se demanda pourquoi elle lui parlait. Il se demanda si elle l'appréciait, si elle avait les mêmes sentiments pour lui qu'il éprouvait pour elle. L'aimait-elle bien ? Ou tentait-elle simplement de l'aider ?

« Donc dis-moi, alors », dit-elle enfin, après un long silence. « Es-tu un homme ? Ou un héros ? »

Darius ne savait ce que répondre.

« Je ne suis ni l'un, ni l'autre », dit-il. « Je suis juste moi-même. »

Elle le fixa durement du regard pendant longtemps, comme si elle le cernait, comme si elle essayait de décider.

Finalement, elle pivota et commença à s'éloigner. Le cœur de Darius plongea, tandis qu'il supposait qu'il lui avait donné la mauvaise réponse, qu'elle avait changée d'avis.

Mais alors qu'elle partait, elle tourna la tête vers lui, et pour la première fois, dit :

« Retrouve-moi à la rivière, sous le saule pleureur, au coucher du soleil », dit-elle. « Et ne me fait pas attendre. »

Elle disparut dans la foule, et le cœur de Darius battit dans sa poitrine en la regardant partir. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle, et il avait le sentiment que cela n'arriverait jamais. Pour la première fois de sa vie, une fille s'était prise d'affection pour lui.

Ou l'avait-elle vraiment fait ?

CHAPITRE VINGT-DEUX

Alistair se tenait sur la place de pierre, dans la lumière émergente de l'aube, en haut des falaises, rejointe par la mère d'Erec et tous ses conseillers, et contemplait au-delà le panorama balayant les Îles Méridionales. En contrebas, elle pouvait voir la bataille faire rage, comme elle l'avait fait toute la nuit durant depuis sa rencontre avec Bowyer. Alistair balaya du regard la magnifique île, enveloppée des brumes matinales, de laquelle s'élevait le parfum des fleurs de citronniers, à présent en guerre – et elle se sentit coupable d'avoir été celle qui avait déclenché cette guerre civile.

Pourtant en même temps elle se sentait légitime, soulagée que ces personnes aient enfin pris conscience qu'elle était innocente – et que Bowyer était l'assassin. Elle savait que ce dernier devait être arrêté avant de s'emparer de la royauté – après tout, elle appartenait à Erec – et Alistair était déterminée à voir Erec se rétablir, et revendiquer ce qui lui revenait de droit. Non pas parce qu'elle voulait être Reine – elle ne se souciait guère des titres et rangs – mais car elle voulait que son futur époux reçoive ce qu'il méritait.

La mère d'Erec, à côté d'elle, observait les combats avec inquiétude, et Alistair tendit le bras pour poser une main sur son poignet. Elle se sentait submergée de gratitude envers elle, pour avoir tout le temps été de son côté.

« Je vous dois bien des remerciements », dit Alistair. « Sans vous, je serais dans ce donjon – ou morte – à présent. »

La mère d'Erec sourit en retour, bien que son sourire soit faible, pendant qu'elle regardait la bataille en contrebas, l'air grave à cause de l'inquiétude.

« Et je te dois tout autant », dit-elle. « Tu as sauvé la vie de mon fils. » Elle étudia les falaises en contrebas et vit ses sourcils se froncer.

« Et pourtant, si cette bataille ne se déroule pas bien, je crains que nous ayons fait tout cela pour rien », ajouta-t-elle.

Alistair la regarda avec surprise.

« Êtes-vous inquiète ? » demanda-t-elle. « Je pensais que Bowyer ne gouvernait qu'une des douze provinces. Quel danger pourrait-il y avoir quand il y en a onze unis contre un ? »

La mère d'Alistair considérait la bataille, impassible.

« Mon ancien époux se méfiait toujours des Alzacs », dit-elle. « Ils ne fournissent pas seulement les meilleurs guerriers de l'île, mais ils sont aussi rusés, et on ne peut se fier à eux. Ils ont aussi soif de pouvoir. Je ne dormirais pas tranquille avant d'avoir vu chacun de ceux impliqués dans la rébellion massacré. »

Alistair scruta la bataille, et vit des milliers d'Insulaires du Sud repousser la tribu de Bowyer. Les combats faisaient rage de haut en bas des versants raides des montagnes, éparpillés sur toute les Îles Méridionales, des hommes en affrontant d'autres sur des angles aigus, les bruits distants du

fracas du métal contre le métal et des chevaux hennissants ponctuant l'air matinal. Ils étaient tous des guerriers brillants, leurs armures de cuivre et leur armement étincelaient dans le soleil, et ils recouvraient les montagnes comme des chèvres, s'affrontant les uns les autres jusqu'à la mort.

Elle observa et tressaillit quand un soldat tomba de son cheval et chuta du bord de la colline, se précipitant vers sa mort.

Pour autant qu'Alistair pouvait le dire, les Insulaires méridionaux semblaient avoir l'avantage sur la tribu de Bowyer, qui paraissait être en fuite, et elle ne pouvait voir ce qu'il y avait à craindre. Peut-être l'ancienne Reine était-elle excessivement prudente. Rapidement, pensait-elle, tout ceci serait terminé. Erec serait de retour sur son trône en tant que Roi, et ils pourraient recommencer depuis le début.

Alistair entendit un traînement de pieds, se tourna et vit Dauphine marcher vers elle depuis l'autre côté de la place. Dauphine l'avait, dans le passé, toujours approchée avec un air désapprobateur ou indifférent – pourtant cette fois-ci, Alistair remarqua qu'elle arborait une expression différente. Cela semblait en être une de remord – et peut-être même d'un nouveau respect.

Dauphine s'approcha d'elle.

« Je dois m'excuser », dit-elle sincèrement. « Tu as été injustement accusée. J'ai été mal informée, et j'en suis désolée. »

Alistair hocha de la tête en réponse.

« Je n'ai jamais entretenu de ressentiment envers toi », dit Alistair, « et je n'en nourris pas maintenant. Je suis heureuse de t'avoir en tant que belle-sœur, en supposant que tu sois heureuse de m'avoir. »

Dauphine esquissa un grand sourire, pour la première fois. Elle fit un pas en avant, enlaça Alistair, et cette dernière, surprise, l'enlaça en retour.

Dauphine se recula finalement et l'étudia intensément.

« Je hais mes ennemis avec une grande passion », expliqua Dauphine, « et j'aime mes amis avec une ferveur équivalente. Tu deviendras une amie et une sœur pour moi. Une véritable sœur. N'importe qui d'aussi dévoué envers Erec que toi a gagné mon cœur. Tu trouveras en moi une amie loyale, je le promets. Et ma parole est plus grande que mon engagement. »

Alistair sentit qu'elle le pensait, et cela faisait tant du bien d'avoir une sœur, de voir enfin la tension entre elles dénouée. Elle pouvait voir que Dauphine était quelqu'un qui ressentait profondément les choses, et n'était pas toujours capable de contrôler ses passions.

« Vont-ils abandonner ? » demanda Alistair, en observant les hommes de Bowyer.

La mère d'Erec haussa les épaules.

« Les Alzacs ont toujours été des séparatistes. Ils ont toujours convoité la couronne, et ce sont de mauvais perdants. Mon père et son père avant lui ont tenté de les éradiquer des îles – maintenant il est temps. Sans eux, nous serons une seule nation, unifiée sous Erec. »

Soudain s'éleva le son d'un chœur de cors, et ils se retournèrent tous,

alarmés, levant les yeux vers les falaises derrière eux. La cime de la montagne fut soudain envahie de soldats à cheval, qui apparurent partout sur l'arête, couvrant l'horizon dans toutes les directions. Alistair vit qu'ils portaient tous des bannières de couleurs différentes, et elle les regarda avec confusion, ne s'expliquant pas ce qu'il se passait.

« Je ne comprends pas », dit Alistair. « La bataille s'étend devant nous. Pourquoi approchent-ils par l'arrière ? »

Le visage de la mère d'Erec se décomposa sous le coup de l'effroi, et il sembla qu'elle était en train de contempler l'arrivée de la mort elle-même.

« Ils ne sont pas pour nous », dit-elle, la voix à peine au-dessus du murmure. « Ces bannières – ils ont retourné la moitié de l'île contre nous. Ils suivent Bowyer dans son pari d'être Roi. C'est une révolte ! »

« C'en est fini », dit Dauphine, la voix emplie de découragement. « Nous avons été pris en embuscade. Trompés. »

« Ils se dirigent vers la maison de guérison », fit observer sa mère, tandis que les forces commençaient à se mouvoir le long du versant. « Ils vont tuer Erec – pour que Bowyer puisse être Roi. »

« Nous devons les arrêter ! » dit Alistair.

La mère d'Erec agrippa son poignet.

« Si tu te diriges en avant, vers Erec, tu cours à une mort certaine. Si tu souhaites survivre, retourne vers nos forces, regroupons-nous, et vis pour te battre un autre jour. »

Alistair secoua la tête.

« Vous ne comprenez pas », répondit-elle. « Sans Erec, je ne suis pas vivante, de toute façon. »

Alistair s'arracha à sa prise, pivota et courut tête baissée vers l'armée en approche, vers une mort certaine, prête à donner tout ce qu'elle avait pour atteindre Erec d'abord. S'il devait mourir, elle mourrait à ses côtés.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Thorgrin s'assit dans le petit bateau, rejoint par ses frères de la Légion, Indra et Matus, tous ramant dans le calme plat, perdus dans leurs pensées tandis qu'ils scrutaient l'océan. Thor ramait, encouragé, et sentait le bracelet de sa mère vibrer à son poignet, sentait qu'il se rapprochait de son fils. Tandis qu'il examinait les vagues, couvertes de brume, il ne pouvait rien voir, pourtant il pouvait sentir son fils quelque part là dehors, pouvait sentir qu'il était proche. Plus que tout, Thor sentait que son fils était vivant, et qu'il avait besoin de lui.

Il rama plus fort, comme le firent les autres, ses muscles saillants, déterminé.

Pendant qu'ils fendaient l'eau, flottant lentement dans le courant, incapables de voir loin au-delà, les pensées de Thor se tournèrent vers Mycoples et Ralibar, et l'opportunité de pouvoir s'élever dans les airs, de chevaucher simplement sur le dos d'une grande bête, de voir le monde étalé en contrebas, de couvrir tant de surface si rapidement, lui manquait plus que jamais. Désormais il était confiné sur terre, comme n'importe quel autre humain, voyageant lentement, la vue entravée. La compagnie de Mycoples lui manquait aussi beaucoup ; c'était comme si une part de lui avait été tuée là-bas.

Reece, à côté de lui, fit une pause et serra l'épaule de Thor.

« Nous retrouverons Guwayne », l'encouragea-t-il. « Ou nous mourrons en essayant. »

Thor opina avec une solennité égale, reconnaissant du support de Reece. Tandis que Thor examinait les eaux, il se demanda ce qui arriverait s'il avait tout faux, et s'il était déjà trop tard. Et si, quand il trouverait enfin Guwayne, ce dernier était mort ? Thor serait incapable de vivre avec lui-même. Et il serait incapable d'annoncer la nouvelle à Gwen.

Et si, même pire, il ne le trouvait *jamais* ?

Thor essaya de chasser ces pensées de son esprit tandis qu'il ramait plus fort, sachant que l'échec n'était pas une option. Il sentait le bracelet vibrer, et il savait qu'il avait besoin d'avoir la foi. Il ne savait pas où ils allaient, mais il réalisa que cela faisait partie du test : parfois il fallait s'en remettre à la foi. Parfois, la foi était tout ce que l'on avait. Et parfois les mises à l'épreuve en arrivaient à la rendre plus forte.

Une heure passait après l'autre tandis que la matinée se transformait en après-midi, et Thor commença à perdre toute notion d'espace et de temps, ramant et ramant, sans autre son dans ses oreilles hormis les rames clapotant dans l'eau. Les autres commencèrent à ralentir le mouvement, essoufflés ; ils avaient besoin d'une pause.

Chaque muscle de son corps en feu, sur le point de s'effondrer, Thor ferma les yeux et ralentit le mouvement, lui aussi. Il se concentra, essaya de

trouver son pouvoir intérieur, le supplia de l'aider à s'orienter vers son fils.

S'il vous plaît, Mère, pensa-t-il. Si vous êtes là, donnez-moi un signe. Un signe clair. Pour Guwayne. J'ai besoin de votre aide.

Un cri perçant transperça les airs, Thor se tordit le cou, et au loin remarqua Estopheles, décrivant des cercles haut dans les airs, poussant des cris qui emplissaient l'océan solitaire. Elle descendit en piqué et lâcha un objet de ses serres, qui tomba dans la mer, atterrissant dans l'eau à côté de Thor. De l'eau l'éclaboussa, et Thor baissa les yeux, stupéfait de voir une petite bouteille de verre flotter dedans.

Il la récupéra, ôta le bouchon, déroula le parchemin, et les autres se rassemblèrent autour de lui tandis qu'il lisait la lettre de Gwendolyn.

Cela toucha profondément Thor, et il leva les yeux vers les cieux tandis qu'Estopheles poussait des cris, ébahi de la voir là, au milieu de nulle part, se sentant moins seul. Il se sentit encouragé ; il sentit qu'il s'agissait d'un signe, et qu'il trouverait Guwayne.

Estopheles tourna soudain dans une autre direction, plongea de haut en bas à plusieurs reprises, et Thor pensa qu'elle lui disait quelque chose. Qu'elle le menait quelque part.

Guwayne.

« Nous devons la suivre ! » cria Thor aux autres.

Le vent se leva brusquement, les voiles se gonflèrent, et ils tournèrent tous le bateau, en direction d'Estopheles.

Ils voguèrent à travers un épais nuage de brume, flottant bas sur les eaux, et quand ils émergèrent enfin de l'autre côté, le cœur de Thor bondit de joie. Il fut abasourdi de voir, à peine à cent mètres devant, une île, plus grande que la précédente, à l'évidence habitée, avec des traces de pas partout sur la plage.

Comme ils se rapprochaient, naviguant dans les vagues cassantes, Thor regarda au-delà et vit sur le sable quelque chose qui lui fit à nouveau avoir foi dans la vie : un petit bateau se trouvait échoué sur le rivage. Et à en juger par sa taille, il était assez grand pour contenir une seule personne.

Un garçon.

*

Thor et les autres avançaient rapidement à travers la jungle dense de l'île, Thor à bout de souffle, le cœur battant tandis qu'il courait, les autres à ses côtés, déployés, pistant les traces de pas dans le sable, qui partaient de la plage. Il était évident d'après les empreintes que quelqu'un avait découvert le bateau, avait pris Guwayne, et Thor brûlait à cette pensée. Qui qu'ils soient, il leur ferait payer – si ce n'était pas déjà trop tard.

La jungle était si épaisse que Thor pouvait à peine voir pendant qu'il courait, égratigné par les branches et ne s'en souciant pas. Quand cela devint trop épais, Thor sortit son épée et tailla dans tout ce qui se trouvait sur son

chemin, tout en courant de toutes ses forces, bondissant par-dessus des arbres tombés, entendant son cœur battre dans ses oreilles.

Le bruit d'oiseaux et d'animaux exotiques ponctuaient l'air, mais Thor pouvait à peine entendre autre chose que le battement de son propre cœur, que ses propres pensées qui le rendaient fou. Où avaient-ils emmené son fils ? Depuis combien de temps s'était-il échoué ? Étaient-ils amicaux, ou avaient-ils de mauvaises intentions ?

Et pire que tout : et s'il ne le retrouvait pas à temps ?

Le bracelet de sa mère bourdonnait comme un fou, et Thor pouvait à peine avoir les idées claires en sachant que son fils était là, juste hors de portée, juste hors de sa portée, quelque part derrière ces arbres.

« On dirait qu'une armée l'a pris ! » s'écria Matus, regardant par terre en courant.

Thor pensait la même chose – il y avait tant de pistes dans tant de directions différentes. Combien de personnes vivaient ici ? Quelle sorte de gens étaient-ils ? Où pouvaient-elles toutes mener ?

Alors qu'ils faisaient irruption à travers un épais mur de feuillage, s'éleva soudain le son de chants et danses tribales, un battement de tambour persistant emplissant l'air. Les tambours battaient si vite, au même rythme que les battements du cœur de Thor, et ils se firent plus fort tandis qu'il courait. Ils se précipitèrent tous dans la direction de la musique, et Thor se sentit à la fois encouragé, et épouvanté. Qui que ce soit là-bas ne sonnait pas comme étant amical. Pourquoi, se demanda-t-il pour la millionième fois, prendraient-ils son fils ? Que feraient-ils avec lui ? »

« Connais-tu le peuple de cette île ? » cria Thor à Matus. « Les Isles Boréales sont plus proches que l'Anneau. »

Matus secoua la tête tout en courant, évitant un arbre.

« Je ne suis jamais allé aussi loin au nord. Je ne savais même pas que ces îles étaient habitées. Tes hypothèses sont aussi valables que les miennes. »

Ils s'arrêtèrent tous soudainement au bord de la jungle, juste devant un mur de vignes, à travers lesquelles ils pouvaient voir une vaste clairière. En guerriers endurcis, ils étaient assez intelligents pour ne pas se précipiter à travers le périmètre d'un ennemi hostile avant même d'avoir fait le point.

Thor observait, essoufflé, et fut estomaqué par la vue s'étalant devant lui : dans la clairière se tenaient des centaines d'indigènes, des hommes à la peau blanche et translucide, aux yeux verts exorbités et luisants. Ils étaient à peine vêtus, avaient des corps musculeux et élancés. Ils psalmodiaient et frappaient sur des tambours, dansaient en cercles dans tous les sens, encore et encore, décrivant des cercles pieds nus dans le sable, dans la clairière. Au centre de leur village se trouvait un puits de pierre, et au-dessus, posé en travers, un gros rondin. De la fumée s'en élevait, et à l'intérieur, Thor put entendre des cris.

Les cris d'un bébé.

Les cheveux de Thor se dressèrent sur sa nuque tandis qu'il écoutait,

qu'il regardait les indigènes faire des cercles, danser autour du puits encore et encore, levant des torches, frappant leurs tambours. Il réalisa, dans un éclair d'horreur, ce qui était en train d'arriver : ces gens primitifs s'apprêtaient à sacrifier cet enfant.

Sans même réfléchir à une stratégie, sans même prendre en considération à quel point ils étaient en sous-nombre, Thor jaillit dans la clairière, épée au clair, et poussa un grand cri de guerre, chargeant ces centaines de guerriers armés. Même s'il s'était interrompu pour y penser, Thor ne se serait pas arrêté ; quelque chose de viscéral en lui le poussait en avant. Thor savait que cela pouvait être son fils dans ce puits, et il tuerait quiconque et quoi que ce soit en travers de son chemin pour le secourir.

Ses frères d'armes se joignirent tous à lui, tous se précipitèrent tête baissée dans le danger, tous à ses côtés, prêts à aller n'importe où avec lui, quel que soit le risque.

Ils avaient à peine parcouru trois mètres, étaient encore à quarante-cinq bons mètres, quand le village tout entier les repéra, des centaines de guerriers cessèrent leur danse et se tournèrent vers eux. Ils levèrent leurs lances, arcs et flèches, et chargèrent pour les rencontrer.

Thor ne ralentit pas, ni ne le firent ses frères. Eux sept s'élançaient, irréfléchis, dans l'armée, téméraires et impulsifs, prêts à combattre jusqu'à la mort.

Ils se rencontrèrent tous dans un fracas d'armes. Thor, épée levée haut, fut le premier à les atteindre. Trois membres de la tribu brandirent des dagues grossières et l'assaillirent, tandis que Thor se baissait rapidement et les entaillait, tranchant leurs torsos et les envoyant tous s'effondrer sur le sol, alors qu'il roulait hors du passage.

Thor sauta sur ses pieds et continua sa charge, se dirigeant vers un groupe d'hommes qui étaient tous en train de lever leurs lances et s'apprêtaient à les lancer droit sur lui. Thor bondit dans les airs et sectionna les lances en deux avant qu'ils n'aient pu les envoyer, puis il planta son épée dans le sol et l'utilisa pour se propulser dans les airs, balançant ses jambes autour, les frappa tous dans la poitrine et les repoussa. Thor atterrit sur ses pieds, saisit son épée, la fit tourner dans un grand cercle, et les abattit tous.

Thor entendit les cris du bébé au loin, résonnant dans ses oreilles, s'élevant même au-dessus des cris des hommes, et il se battit comme un possédé. Il n'essaya pas d'invoquer ses pouvoirs ; il ne le voulait pas. Il voulait tuer ces hommes à mains nues, ces hommes qui osaient lui prendre son fils, qui osaient tenter de le tuer. Il voulait les tuer tous au corps à corps, face à face.

Thor tailladait de gauche et droite tandis que ces hommes venaient à lui avec des dagues et des lances. Thor les tuait de tous côtés, mais il ne pouvait pas les éliminer tous avant qu'ils tirent sur lui. Un des hommes lança une pierre avec une fronde ; elle toucha Thor à la tête, le coupa au-dessus de la tempe et le fit saigner. D'autres décochèrent des flèches avant que Thor n'ait

pu les atteindre, et pendant que Thor esquivait et évitait la plupart, les voyant du coin de l'œil, il ne pouvait les rater toutes, et une flèche effleura son bras gauche. Il cria de douleur tandis que cela faisait couler du sang.

Cependant Thor ne ralentit pas. Il ne pensait à rien d'autre que son enfant, et même avec ces blessures, Thor continua à charger, maniant son épée des deux mains, lacérant, donnant des coups de pied et de coude, pour se frayer un chemin vers le centre du village. Rapidement il fut englouti par les hommes de la tribu, au coude à coude avec eux, combattant au corps à corps, œil pour œil, à travers l'épaisse cohue. C'était une progression lente, même avec ses frères qui se battaient côte à côte avec lui, l'aidant à parer des coups et abattant des hommes de leur côté.

Thor était plus rapide et plus fort que ces indigènes aux armes grossières, et il serpentait entre eux d'une manière experte, évitant des lances envoyées sur lui tout en tailladant et en frappant d'estoc. Pourtant la foule s'épaississait, et il y en avait tout simplement trop, et alors qu'il se retrouvait encerclé de tous les côtés, il y en eut quelques-uns qu'il ne vit pas venir. Thor entendit quelque chose derrière lui, et pivota pour voir un villageois abattre sa dague vers le bas de sa tête. Il était trop tard pour réagir, et Thor se tint prêt à recevoir le coup.

Soudain, l'homme ouvrit grand les yeux et s'effondra aux pieds de Thor, et ce dernier le regarda tomber, perplexe. Il baissa les yeux et vit une flèche dans son dos, puis leva le regard pour voir O'Connor, tenant son arc avec un grand sourire, qui visait aussi bien que toujours. Indra se tenait à côté de lui et décocha une flèche, et Thor entendit un grognement, regarda par-dessus son épaule pour voir un autre homme, à sa droite, tomber avant d'avoir pu propulser sa lance.

Elden s'avança, maniant un énorme marteau, et dans un large mouvement, il en frappa trois au torse dans un bruit sourd, les envoyant au sol. Il leva ensuite le marteau et le tourna sur le côté, puis frappa deux d'entre eux au visage, le renversant en arrière. Il balança ensuite le lourd marteau au-dessus de sa tête, et l'envoya dans la masse de corps, et il élimina encore quatre, créant un passage dans la cohue.

Reece s'avança brusquement vers l'avant avec son épée, entaillant de tous les côtés, pendant que Conven ne se donnait même pas la peine de balancer la sienne tandis qu'il courait imprudemment droit dans l'épaisseur des hommes de la tribu. Il tendit le bras vers le haut et saisit une lance d'une de leurs mains, et l'utilisa contre son propre assaillant. Il la fit ensuite tourner, créant un cercle autour de lui tandis qu'il lacérait de tous les côtés, abattant des hommes de gauches à droite. Quand il eut fini, Conven la leva au-dessus de sa tête et la propulsa avec une telle force qu'elle traversa un homme puis un autre.

Tandis que Thor progressait, se frayant un chemin en se battant, ses épaules en feu à cause du combat incessant, il entendit un souffle au-dessus de sa tête, et il remarqua que Matus venait dans sa direction, balançant un fléau à

piques, dont la chaîne sifflait à travers les airs tandis que la balle de métal trouvait sa cible encore et encore, abattant une demi-douzaine d'entre eux et éclaircissant la cohue.

Thor, libéré, enhardit par ses frères à ses côtés, tailladait plus profondément dans la foule, ouvrant la route tout en gardant un œil sur le puits au loin. Il entendait les cris du bébé, et observait les hommes se tenir d'un air menaçant au-dessus. Thor remarqua l'un d'eux faire un signe de la tête à un autre, puis les vit commencer à tourner une manivelle, et abaisser le bébé en pleurs vers les flammes.

Désespéré, Thor poignarda un homme au torse, déroba une lance dans ses mains, la tira brusquement en arrière, puis fit un pas en avant et la lança.

La lance vola dans les airs, au-dessus de la tête des autres, et finalement Thor, avec un tir parfait, tua un des hommes tournant les manivelles. O'Connor, suivant son exemple, tira lui-même une flèche, et toucha l'autre homme entre les yeux. Ils tombèrent tous deux du bord du puits, morts.

Décidé à atteindre son fils, Thor se battit deux fois plus, se frayant un passage à coups d'épée comme un homme possédé. Quelque chose l'envahit, une rage inégalable au-delà de ce qu'il pouvait contrôler, il se pencha en arrière et poussa un cri surnaturel, ses veines éclatant dans ses bras, sa nuque et ses épaules, le son d'une créature désespérée déterminée à secourir son petit.

Thor se mouvait à la vitesse de l'éclair, une machine à tuer individuelle, tandis qu'il traversait le reste des hommes, créant un passage de destruction. Les hommes de la tribu étaient impuissants contre un guerrier tel que lui, un guerrier différent de tous ceux qu'ils avaient affrontés auparavant. C'était le combat de sa vie, et il ne s'arrêterait pas avant d'avoir atteint son but.

En quelques instants, Thor coupa un passage à travers eux, et un tas de corps s'alignait à travers le centre de la foule. C'était comme s'il avait pénétré un trou dans l'espace et le temps, et qu'il n'était pas complètement conscient de ce qu'il était en train de faire, voire même d'où il était. Il était sous l'emprise du massacre.

Thor atteignit le centre du village, et essuya la sueur de ses yeux, tentant de comprendre ce qui venait tout juste de lui arriver. Il avait senti le pouvoir de cent hommes, même si c'était juste pour un moment, et il avait été invincible.

Les pleurs du bébé firent revenir Thor au présent, il se tourna rapidement et se précipita vers le puits de pierre.

Sans personne restant entre lui et le puits, Thor s'empressa de grimper à son sommet, tandis que la sueur lui piquait les yeux, le cœur battant.

S'il vous plaît, Dieu. Faites que mon fils soit en vie.

Alors que Thor atteignait le sommet, les cris se firent plus forts, résonnant dans le puits vide, il toussa et s'étouffa avec la fumée qui s'en élevait. Thor se baissa, et avec des mains tremblantes tira la manivelle, encore et encore, pendant que la corde montait, tournait, hissait le bébé tandis que

Thor le sauvait de la chaleur et de la fumée.

Thor tira et tira, inquiet de voir si l'enfant allait bien, et quand il atteignit enfin le bord, Thor se baissa dans la fumée et prit le bébé, le souleva, et se tourna pour regarder dans les yeux de son fils.

Thor fut empli de joie de voir que l'enfant était en vie et en bonne santé. Pourtant en l'examinant, nu, allongé dans un berceau, Thor fut choqué de découvrir quelque chose : il ne s'agissait pas de son fils.

C'était une fille.

Cette dernière hurla tandis que Thor la tenait haut. Il était heureux de l'avoir sauvée. Mais ce n'était pas son fils. C'était l'enfant de quelqu'un d'autre.

Indra et les autres atteignirent le sommet du puits, à côté de Thor, et il lui tendit l'enfant, puis immédiatement pivota et examina le village, à la recherche d'un signe de son fils. De là-haut il avait une bonne perspective, et il pouvait voir le village tout entier étalé en contrebas. Le reste de ses frères étaient en train d'achever les derniers des membres de la tribu, et tous étaient morts, des corps étaient étendus partout.

Mais nulle part il n'y avait un signe de Guwayne.

Thor était déterminé à obtenir des réponses. De l'autre côté du village, il vit un villageois, blessé, se remettre lentement sur ses pieds, et il bondit du mur, s'élançant vers lui tandis qu'il tentait de s'échapper en rampant.

Thor sauta sur son dos, le cloua au sol avec un genou, sortit une dague, retourna l'homme et la tint contre sa gorge.

« Où est mon enfant ? » demanda Thor, les yeux exorbités de panique et de rage.

L'homme marmonna quelque chose dans un langage que Thor ne pouvait pas comprendre, de l'affolement dans le regard.

Thor, désespéré, appuya un peu plus la lame contre la gorge de l'homme.

« MON BÉBÉ ! » hurla Thor, qui se tourna et montra Indra du doigt, qui tenait la petite fille hurlante.

Le villageois sembla enfin comprendre, et il marmonna quelque chose à nouveau.

« Je ne comprends pas ! » hurla Thor.

L'homme se tourna soudain et pointa du doigt vers le haut, au-dessus de l'épaule de Thor.

Ce dernier se retourna et suivit son doigt, puis vit une chaîne de montagne distante, et, prêt du sommet, serpentant, une petite procession d'hommes. Ils se dirigeaient vers le cratère du volcan, et au centre, élevé au-dessus de leurs têtes, se trouvait une petite cage, portée par des perches, luisante d'or, étincelante dans le soleil.

Une cage juste assez grande pour contenir un bébé.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

Gwen courait à travers le navire, frappée de panique en voyant les siens transformés en pierre, les uns après les autres, et tomber par-dessus le bastingage, dans l'eau. C'était comme quelque chose sorti de ses pires cauchemars. Rapidement, elle perdait ses rangs, les milliers de survivants de l'Anneau entassés sur les trois embarcations se réduisaient promptement.

Gwen vit Steffen sur le point de regarder par-dessus le bord, et elle courut vers lui, l'empoigna par l'arrière de sa chemise, et le tira sèchement en arrière. Il tituba et atterrit sur son derrière, puis leva les yeux vers elle, ébranlé.

« Ne regarde pas ! » cria-t-elle. « Tu serais tué. »

Le choc céda la place à la reconnaissance, tandis qu'il en prenait conscience. Il se remit debout et s'inclina devant elle.

« Ma dame », dit-il, les larmes lui montant aux yeux, « vous m'avez sauvé la vie. »

« Aide-moi à sauver les autres », répondit-elle.

Steffen s'empressa ça et là pour aider les autres, et il fut rejoint par Sandara, Kendrick, Godfrey, Brandt et Atme, avec les nouveaux membres de la Légion, Merek et Ario. Tous se précipitaient avec Gwendolyn à travers le navire, empêchant des personnes de regarder par-dessus bord, évitant que d'autres s'approchent trop de leurs proches qui étaient déjà transformés en pierre et en train de tomber. Gwen vit une femme hurler alors que son mari venait juste d'être changé en pierre. Elle l'observa étreindre son corps, refusant de le laisser partir, essayer de l'empêcher de chuter par-dessus bord, puis elle-même regarder inévitablement dans l'eau. Elle aussi se transforma en pierre, le visage figé dans une expression d'agonie, et ensemble, ses bras enroulés autour de lui, comme un gros bloc de pierre, ils tombèrent par-dessus bord et plongèrent dans les profondeurs.

Gwen regarda vers ses deux autres navires et fut horrifiée de voir qu'un d'eux était désormais complètement vide, tous ceux à bord s'étant changés en pierre et dégringolant par-dessus bord. Les rampes étaient toutes brisées là où les pierres les avaient percutées, et il ne restait plus un seul survivant. En fait, tandis que les pierres commençaient à s'empiler d'un côté du bateau, ce dernier commença à gîter, et Gwen le contempla, impuissante, commencer à couler.

Le navire sombra de plus en plus vite, et en quelques instants il atterrit sur le côté dans l'eau, et dans une grande éclaboussure ses voiles claquèrent contre l'océan. Il resta sur le côté, dansant sur l'eau, tous ses occupants morts avant qu'il ne chavire, et Gwen se sentit malade de le voir disparaître complètement dans les eaux.

Gwen pouvait difficilement croire qu'il ne restait que deux navires de la flotte glorieuse qui avait autrefois appareillé depuis l'Anneau. Gwen regarda

autour d'elle frénétiquement, craignant de perdre là tout son peuple.

« Élevez les mâts ! » cria-t-elle à son amiral. « Doublez les hommes aux rames ! Faites nous sortir de ces eaux ! »

Les hommes entrèrent en action tandis que les cloches sonnaient, faisant de leur mieux pour faire avancer les navires.

Gwen se précipita vers Sandara et lui attrapa le poignet, désespérée d'avoir des réponses.

« Combien de temps ces eaux vont-elles durer ? » demanda-t-elle.

Sandara secoua la tête tristement.

« Elles se déplacent en haute mer, ma dame », dit-elle. « Ces eaux sont comme un banc de poissons qui passe. Je n'en ai jamais rencontré moi-même, mais j'ai entendu qu'elles passaient rapidement – en particulier avec un vent fort. »

Gwen se tourna et scruta l'horizon, gardant les yeux levés, effrayée de les baisser vers les eaux. Il était difficile de dire où elles terminaient.

Elle se tourna, se tordit le cou, regarda vers les voiles et fut soulagée de voir qu'elles étaient hissées, et gonflées par un bon vent. Les hommes grognaient tout autour d'elle tandis qu'ils ramaient encore et encore.

« Il se pourrait qu'elles passent rapidement », dit Gwen, « mais nous ne prendrons pas de risques. Vous ramerez jusqu'à ce que le jour suivant se lève ! »

Gwen leva les yeux, vit le soleil à midi, et sut que ce serait un jour long et éreintant pour eux tous. Mais elle ne prendrait pas de risques. C'était toujours mieux que la mort.

Gwendolyn trouva Illepra, tenant le bébé, la protégeant, et le cœur de Gwen bondit en la reprenant. Dans l'air silencieux et morne, tout ce qui pouvait être entendu était le clapotis des rames contre l'eau, les cris des mouettes, la douce plainte et les sanglots des survivants, le cœur brisé, pleurant les êtres chers. Ils étaient les chanceux. Mais Gwen ne se sentait pas chanceuse.

En effet, tandis qu'elle scrutait l'horizon et considérait leurs maigres rations, elle sut que tout cela ne présageait rien de bon. Cela ne s'annonçait pas bien du tout.

*

Gwendolyn, les yeux cernés, s'assit et regarda l'aube poindre sur la mer, une fine ligne violette se mêlant à l'écarlate, enflammant la brume de l'océan. Une mouette solitaire poussa un cri dans les hauteurs, et tandis que le ciel se réchauffait, Gwen se tourna et étudia son peuple : ils étaient tous penchés sur leurs rames, endormis sur place, épuisé par leurs efforts. Cela avait été un jour et une nuit longs et déchirants, et Gwen avait pensé que cela ne se terminerait jamais. Elle avait confié le bébé à Illepra tard dans la nuit et s'était finalement endormie.

Alors que le soleil commençait à grimper à l'horizon, Gwendolyn, qui était restée debout toute la nuit, se leva et fit les premiers pas, étant la seule éveillée sur le navire calme. Elle alla jusqu'au bastingage avec précaution, le pont craquant sous ses pas, et s'arma de courage pour regarder par-dessus, pour examiner les eaux. Elle voulait être la première à y jeter un œil, la première à savoir avec certitude si les eaux étaient sûres. Elle n'avait pas le sentiment qu'il serait juste de les faire tester par un de ses sujets. Elle était Reine, après tout, et si quelqu'un devait mourir, ce devrait être elle. Elle pensait qu'il s'agissait de sa responsabilité.

Gwen traversa le pont, et juste quand elle atteignait le bastingage, une voix perça l'air calme du matin :

« Ma dame. »

Gwen pivota et vit Steffen se tenant là, les yeux cernés de noir, la dévisageant avec inquiétude.

« Je crains de savoir où vous allez », dit-il, la voix emplie d'angoisse.

Gwen acquiesça en retour.

« Je vais vérifier les eaux », répondit-elle.

Steffen secoua la tête et fit un pas en avant.

« Ce n'est pas une tâche pour une Reine », dit-il. « Je suis votre serviteur. Laissez-moi vérifier. »

Il commença à s'avancer vers le bastingage, mais Gwen tendit la main et la posa sur son poignet.

Il se tourna vers elle.

« Merci », dit-elle. « Mais non. C'est mon navire, mon peuple. C'est à moi de vérifier. »

Ses sourcils se froncèrent.

« Ma dame, vous pourriez mourir. »

« Tout comme toi. Et qui a dit que ma vie valait plus que la tienne ? »

Les yeux de Steffen s'humidifièrent tandis qu'il le dévisageait.

« Vous êtes vraiment une grande Reine », dit-il. « Une Reine à nulle autre pareille. »

Gwen pouvait entendre combien il le pensait, et cela la toucha.

Sans plus de cérémonie, Gwen se tourna, fit deux grands pas vers la rampe, l'agrippa avec des mains tremblantes et ferma les yeux, les images défilant comme des éclairs dans son esprit, de toutes ces personnes qui s'étaient changées en pierre. Elle pria pour ne pas rencontrer le même destin.

Gwen ouvrit les yeux et regarda par-dessus bord, prenant une grande inspiration et se préparant mentalement.

Les eaux, éclairées par le soleil matinal, étaient d'un bleu brillant. Gwen regarda attentivement, et elle fut transportée de joie de ne voir aucune trace des eaux lumineuses. La mer était à nouveau comme elle l'avait été.

« Ma dame ! », s'écria Steffen, alarmé, se précipitant à côté d'elle.

Gwen sourit en se tournant et le dévisagea calmement.

« Je suis en vie », dit-elle. « Il n'y a plus rien à craindre. »

Tout autour d'elle, le peuple de Gwen commençait à se lever, à se mettre sur pieds, les yeux troubles. Un à un, ils la dévisagèrent avec admiration et effroi, puis se frayèrent un chemin jusqu'à elle.

« Les eaux sont sûres ! » s'écria Gwen.

Les gens poussèrent des cris de soulagement, et comme une seule personne se précipitèrent vers le bord, se penchèrent et examinèrent la mer avec étonnement. C'était seulement un océan normal, comme il l'avait toujours été.

Gwendolyn fut frappée par une crampe d'estomac, pensa à leurs rations en diminution, et se demanda quand était la dernière fois que les siens avaient mangé. Elle-même s'était abstenue à deux repas par jour, pour mettre plus de côté pour son peuple, et elle commençait à ressentir la faim. Elle était presque effrayée de demander ce qu'il restait.

Elle se tourna vers son amiral, qui se tenait à côté d'elle, et elle put voir à l'air sombre sur son visage que ce n'était pas bon.

« Les rations ? » demanda-t-elle, hésitante.

Il secoua gravement la tête.

« Je suis désolé, ma dame », déclara-t-il. « Il ne reste rien. »

« Les gens réclament de la nourriture », ajouta Aberthol, à côté d'elle. « Ils deviennent désespérés. Ils ont ramé toute la nuit durant, et maintenant ils n'ont rien. Je ne sais pas combien de temps encore nous serons capable de les apaiser. »

« Ou pendant combien de temps nous serons capable de survivre », ajouta Brandt, d'un air grave.

Gwendolyn encaissa la nouvelle et en ressentit le poids. Elle se tourna vers Kendrick, qui se tenait à côté d'elle.

Il secoua la tête.

« Si nous ne trouvons pas bientôt des provisions », dit-il, « si nous ne trouvons pas une terre rapidement, ce navire deviendra un cimetière flottant. »

Gwendolyn se tourna vers Sandara, debout à côté de lui.

« Quel chemin reste-t-il à parcourir avec t'atteindre ton pays ? » lui demanda-t-elle.

Sandara secoua la tête et scruta l'horizon.

« C'est difficile à dire, ma dame », dit-elle. « Cela dépend des courants. Cela pourrait être un jour – ou cela pourrait être un mois. »

L'estomac de Gwen se serra à ses mots. Un mois. Son peuple ne survivrait pas. Ils mourraient tous là, dépériraient, une mort horrible au milieu de l'océan. Pire, ils s'en prendraient sûrement les uns aux autres, se révolteraient, et se tueraient. La faim pouvait rendre les gens désespérés.

Gwendolyn hocha de la tête, résignée.

« Prions pour toucher terre », dit-elle.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Darius marchait de bon train à travers son village tandis que le soleil commençait à se coucher, plus nerveux qu'il ne l'avait jamais été, essuyant à plusieurs reprises ses mains moites. Il ne pouvait comprendre pourquoi il était si anxieux tout en slalomant sur sa route, en direction de la rivière, pour rencontrer Loti à sa hutte. Il avait fait face à des frères au combat, avait travaillé sous les ordres des contremaîtres, avait même été engagé dans le dur et dangereux labeur des mines, et pourtant il ne s'était jamais senti aussi nerveux auparavant.

Pourtant tandis que Darius se dirigeait vers la maison de Loti, il sentait son esprit bourdonner, son cœur battre, et il ne pouvait empêcher sa gorge de s'assécher. Il ne pouvait comprendre comment elle avait cet effet sur lui, ce qu'il y avait à propos d'elle. Il la connaissait à peine, avait posé les yeux sur elle deux fois seulement, et malgré cela, alors qu'il allait la retrouver, il ne pouvait penser à grand-chose d'autre.

Darius repensa à leur rencontre, et retourna ses mots dans sa tête encore et encore. Il essaya de se remémorer exactement ce qu'elle lui avait dit ; il commençait à douter de lui-même, commençait à se demander si elle l'aimait vraiment bien, si elle ressentait la même chose qu'il ressentait pour elle, ou peut-être si elle voulait juste le voir de manière désinvolte, ou était simplement curieuse d'en savoir plus à son propos. Peut-être sortait-elle avec quelqu'un d'autre ; peut-être lui ferait-elle faux bond et ne le rejoindrait pas du tout.

Le cœur de Darius s'accéléra tandis qu'il prenait tous les scénarios en considération. Il s'était vêtu de ses meilleurs habits : une tunique de coton et un pantalon de belle laine, des habits que son père avait porté autrefois. C'étaient les meilleurs que sa famille possédait, et son père avait payé chèrement pour eux. Malgré tout, tandis que Darius les examinait, il se sentit embarrassé, en voyant qu'ils étaient tachés et déchirés en certains endroits, restant toujours les habits d'un esclave, même si légèrement supérieurs. Ce n'étaient pas les habits de l'Empire, ni ceux d'un homme libre. Toutefois personne dans son village ne possédait des habits d'homme libre.

Darius émergea enfin des rues fréquentées et tortueuses de son village en arrivant à l'extrémité occidentale, un complexe étendu de petites maisons construites presque les unes sur les autres, légèrement plus petites que le reste, ressemblaient exactement aux autres excepté la tache rouge décolorée sur la porte.

Darius déglutit. Il baissa les yeux et vérifia les fleurs dans sa mains, des fleurs sauvages qu'il avait cueillies au bord de la rivière, jaunes, avec des tiges longues et fines. Il était désolé qu'elles ne soient pas de meilleure qualité ; il aurait dû cueillir les roses sauvages de l'autre côté du pré, mais il n'en avait pas eu le temps.

La prochaine fois, se dit-il. Enfin, si elle veut me revoir un jour.

Darius s'avança et toqua. Il pouvait à peine assimiler ce qui était en train de se passer, son cœur tambourinant dans sa poitrine, noyant toutes les autres pensées hormis ses palpitations. Il pouvait à peine entendre les cris des enfants, et tous les villageois courant anarchiquement autour de lui, tout perdu qu'il était en frappant à la porte.

Darius se tint là, patientant, et il commença à douter qu'elle finisse par s'ouvrir, ou s'il avait un jour été véritablement invité là. S'était-il trompé. Avait-il imaginé tout cela ?

Darius resta debout là pendant si longtemps, que finalement il se tourna pour partir – quand la porte s'ouvrit soudain. Le visage d'une vieille femme y apparut, le dévisageant avec suspicion. Elle ouvrit grand la porte et sortit, mains sur les hanches, et l'examina de haut en bas comme s'il était un insecte. Ses yeux s'arrêtèrent sur les fleurs qu'il tenait, et de la déception s'afficha son visage.

« Tu es celui qui vient voir ma fille ? » demanda-t-elle.

Il la fixa du regard, silencieux, ne sachant quoi répondre.

« Et tu lui as amené ça ? » ajouta-t-elle, en braquant les yeux sur les fleurs.

Darius baissa les yeux sur elles, et la panique monta en lui.

« Je...euh...je suis désolé— »

La femme fut soudain poussé sur le côté alors que Loti apparaissait à côté d'elle, un large sourire sur le visage. Elle s'avança, prit les fleurs des mains de Darius et les examina, ravie.

Comme elle le faisait, toutes les craintes de Darius commencèrent à disparaître. Loti paraissait encore plus belle que dans ses souvenirs, fraîchement lavée, et portait un magnifique habit de lin de la tête aux pieds, et il ne l'avait jamais vue sourire – pas ainsi.

« Oh, Mère, arrête d'être aussi dure envers lui », dit Loti. « Ces fleurs sont parfaitement belles. »

Elle fixa Darius des yeux, et son cœur battit plus vite.

« Eh bien, tu rentres ? » demanda-t-elle en gloussant, puis elle fit un pas en avant, lui donna le bras et le conduisit dans la maison, se glissant devant sa mère.

Darius pénétra dans la petite hutte sombre, et elle le mena jusqu'à un siège, contre le mur opposé, à peine à trois mètres de l'entrée. Ils s'assirent côte à côte sur un petit banc de terre, sa mère ferma la porte et revint à l'intérieur, puis s'assit de l'autre côté sur un tabouret.

Sa mère garda les yeux verrouillés sur Darius, l'examinant, et Darius se sentit oppressé dans cette petite hutte sombre. Il bougea sur son siège. Il réalisa qu'il s'agissait d'une tradition pour toutes les femmes du village que de l'interroger avant de lui permettre d'emmener sa fille quelque part. Par respect pour ses parents, Darius voulait être sûr qu'il ne faisait rien pour les offenser. Il était décidé à faire bonne impression.

« Tu souhaites voir ma fille », dit la femme, l'air dure. Elle avait le visage d'une guerrière, et Darius pouvait voir à son expression qu'elle était la mère de fils – de guerriers. C'était le visage d'une mère prudente et protectrice, une déterminée à ne pas répéter des erreurs passées.

« Votre fille est très belle », dit finalement Darius, ses premiers mots, ne sachant ce que dire d'autre.

Elle le regarda de travers.

« Je sais qu'elle l'est », dit-elle. « Je n'ai pas besoin que tu me dises qu'elle est belle. N'importe qui peut le voir. Elle a été désirée par tous les garçons dans ce village. Tu n'es pas le premier à tenter d'obtenir sa main. Pourquoi devrais-je la laisser passer du temps avec toi ? »

Le cœur de Darius battit la chamade tandis qu'il essayait de déterminer quoi dire. Il voulait être respectueux, mais il ne voulait pas reculer non plus.

« J'admets que je ne connais même pas votre fille », dit-il lentement. « Mais j'ai été témoin de sa grande force d'esprit et de son courage. Je l'admire beaucoup. C'est la même force de courage que j'espère trouver chez ma femme, chez la mère de mes enfants. J'aimerais apprendre à la connaître. Je n'éprouve que le plus grand respect envers vous et elle. »

Sa mère le dévisagea durement pendant longtemps, comme si elle débattait, son expression inchangée.

« Tu parles bien pour ton âge », dit-elle finalement. « Mais je sais qui était ton père. Il était un rebelle. Un paria. Un guerrier. Un grand homme, mais imprudent. Il n'y a pas de place pour des actes de bravoure parmi les nôtres. Nous sommes un peuple d'esclaves. C'est notre lot. Cela ne changera jamais. *Jamais*. Me comprends-tu ? »

Elle le fixa bien du regard dans le silence pesant, et Darius déglutit, ne sachant ce que dire.

« Je ne veux pas que ma fille soit une héroïne », dit-elle. « J'ai déjà perdu un fils en apprenant que l'Empire ne peut être détruit. Je ne perdrais pas aussi ma fille. »

Elle scruta Darius pendant un moment, inébranlable, attendant une réponse.

Darius souhaitait pouvoir lui dire ce qu'elle voulait entendre, qu'il ne se battrait jamais contre l'Empire, qu'il serait docile et complaisant envers son sort en tant qu'esclave.

Mais au plus profond de lui, ce n'était pas ce qu'il ressentait. Il n'était pas enclin à baisser les bras, et il ne voulait pas lui mentir.

« J'admire mon père », dit Darius, « même si je le connaissais à peine. Je n'ai aucun plan pour attaquer l'Empire. Je ne peux pas non plus promettre que je me complairais dans la défaite toute ma vie. Je suis ce que je suis. Je ne peux pas prétendre être quelqu'un d'autre. »

Sa mère l'étudia, plissant les yeux dans le silence interminable, et Darius sentit de la sueur se former sur son front, dans la petite maison, se demandant s'il avait gâché toutes ses chances.

Finalement, elle hocha de la tête.

« Au moins tu es honnête », dit-elle. « C'est plus que je ne peux dire pour les autres garçons. Et l'honnêteté compte pour beaucoup. »

« Super ! » dit Loti, qui se mit brusquement debout. « Nous avons fini alors ! »

Elle agrippa Darius par le bras, le mit debout et avant qu'il n'ait pu réagir, elle le mena hors de la hutte, passant devant sa mère pour ouvrir la porte.

« Loti, je n'ai pas dit que nous avions terminé ! » s'écria sa mère en se mettant debout.

« Oh, allons Mère », dit Loti. « Ce garçon me connaît à peine. Laissons une chance. Tu pourras l'attaquer quand nous reviendrons. »

Loti gloussa en ouvrant la porte, mais avant qu'ils ne soient à moitié sortis, Darius sentit une poigne froide sur son bras, pressant son biceps, qui le tira en arrière.

Il se retourna pour voir la mère le fixer des yeux avec sévérité.

« S'il arrive quoi que ce soit à ma fille à cause de toi, je te garantis que je te tuerais moi-même. »

*

Darius était assis de l'autre côté de Loti dans le petit bateau, et il ramait le long de la rivière lente en périphérie du village, bordée par des marécages, suivant le chemin de ce cours d'eau paresseux qui encerclait le village. Cette rivière courait en un cercle continu, et c'était une des choses favorites parmi les petits enfants, qui posaient dessus de petits jouets de bois, les lâchaient, et attendaient qu'ils reviennent dans le courant. Cela prenait la journée entière.

C'était aussi un des lieux favoris parmi les amoureux. Avec son courant lent et sa brise idyllique, la rivière était le meilleur endroit au coucher du soleil, quand la chaleur de la journée se dissipait et que le vent se levait.

Darius avait été enchanté par l'expression sur le visage de Loti quand elle avait vu où il l'avait emmenée. Enfin, il avait eu le sentiment d'avoir fait quelque chose correctement.

Maintenant, elle était penchée en arrière dans le bateau et regardait le ciel comme si elle était au paradis, tandis que Darius ramait doucement le long de la rivière. Le courant les portait, donc il n'avait pas besoin de ramer beaucoup. Il reposa ses coudes sur les rames et laissa le bateau être emporté par son propre poids. Pendant qu'ils flottaient là dans le silence, Darius pensa à la chance qu'il avait d'être là, et à quel point Loti était belle, sa peau noire s'illuminant dans le coucher de soleil.

Darius se pencha en avant puis referma sa paume sur le dos doux de sa main, et elle leva les yeux en souriant. Elle jouait encore avec les fleurs qu'il lui avait données, et quand ses yeux rencontrèrent les siens, il avait oublié ce qu'il s'appêtait à lui dire. Elle le dévisagea en retour, les yeux remplis

d'intensité et de passion, comme si elle regardait dans son âme.

« Oui ? » demanda-t-elle.

Darius voulait parler, mais les mots se coinçaient dans sa gorge. Ainsi ils flottèrent silencieusement tandis qu'il rougissait, passant des marais ondulants, éclairés par le coucher de soleil, un beau rouge et écarlate, bruissant dans la brise.

« Tu es différent des autres » dit-elle finalement. « Je ne sais pas ce que c'est. Mais il y a quelque chose en toi. Je peux sentir que tu es un guerrier, pourtant je peux aussi sentir quelque chose d'autre... je ne sais pas, une sensibilité, peut-être. Comme si tu voyais des choses. Comme si tu comprenais des choses. J'aime être avec toi. Cela me met à l'aise. »

Darius rougit et baissa les yeux. Savait-elle à propos de ses pouvoirs ? s'interrogea-t-il. Le haïrait-elle pour cela ? Le dirait-elle aux autres ?

« La plupart des garçons de ton âge », dit-elle, « sont déjà avec des filles, ou sont déjà mariés. Pas toi. Je ne t'ai jamais vu avec d'autres. »

« Je ne savais pas du tout que tu m'avais vu », dit-il, surpris.

« J'ai des yeux », dit-elle. « Tu es quelque de difficile à rater. »

Darius rougit un peu plus. Il baissa les yeux vers le bateau et le toucha du bout du pied. Il ne savait pas comment répondre, donc il garda le silence. Il avait toujours été timide avec les filles ; il n'avait pas le talent naturel pour la parole que les autres garçons avaient. Cependant il ressentait aussi profondément les choses. Il voyait les autres garçons être rapide à trouver des filles, et prompts à les rejeter quand ils en avaient fini avec elles. Mais Darius n'aurait jamais pu faire cela. Quelle que soit la fille avec laquelle il serait, il prendrait les choses au sérieux, et cela l'avait retenu de s'engager avec quiconque. Il pensait que trop était en jeu.

« Et toi ? », Darius trouva enfin le courage pour demander. « Tu n'es pas mariée non plus. »

Elle le fixa du regard fièrement.

« Il n'y a pas de honte à ça », dit-elle, sur la défensive. « Je prends mes propres décisions. Je ne suis pas mes passions facilement. J'ai éconduit tous ceux qui m'ont approchée. »

Darius se sentit nerveux à ces mots. Le refoulerait-elle lui aussi ?

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

« J'attends quelqu'un de remarquable », dit-elle. « Plus que seulement un homme ; plus que seulement un guerrier. Quelqu'un qui soit spécial. Qui soit différent. Qui ait une grande destinée au-devant de lui. »

Darius était confus, et soudain il se demanda si cette excursion toute entière était du gâchis.

« Alors pourquoi es-tu assise ici avec moi ? » demanda-t-il.

Loti rit, et ce son, aigu et doux, le prit au dépourvu. Quand elle s'arrêta enfin, ses yeux, taquins, s'arrêtèrent sur lui.

« Peut-être l'ai-je trouvé », dit-elle.

Ils se regardèrent dans les yeux pendant un moment, puis tous deux

détournèrent le regard, embarrassés.

Darius recommença à ramer ; il ne la comprenait pas encore tout à fait, mais ressentait pourtant aussi une forte connexion avec elle. Il ne saisissait pas vraiment ce qu'elle voulait, ou ce qu'elle voyait en lui. Il avait peur de la perdre. Il voulait l'impressionner d'une manière ou d'une autre, la convaincre de l'apprécier. Mais il ne savait pas quoi dire.

Ils continuèrent à flotter le long de la rivière, en silence, l'air saturé du bruissement des marais, du bruit de la brise, des insectes qui commençaient à chanter. Les muscles de Darius se détendirent lentement, fatigués par une journée de labeur. Il était inhabituel pour lui de se relaxer, de ne pas penser à son travail le jour suivant, à son existence misérable, à sa terrible envie de sortir de là. Pour la première fois depuis longtemps, il était heureux juste là où il était.

« Cela ne te dérange pas », demanda-t-il, « de savoir que demain quand nous nous lèverons, nous rendrons des comptes à quelqu'un d'autre ? »

Loti ne croisa pas son regard, mais fixa son regard au loin et haussa les épaules.

« Bien sûr que cela me dérange », répondit-elle finalement. « Mais il y a des choses avec lesquelles tu dois apprendre à vivre avec. Je l'ai appris. »

« Pas moi », dit-il.

Elle l'examina.

« Ton problème », dit-elle, « est que tu es borné. Tu ne vois qu'une seule manière de résister. »

Il la regarda, perplexe.

« Quel autre façon y a-t-il de résister hormis de rejeter les chaînes de nos oppresseurs ? », demanda-t-il.

Elle sourit en retour.

« Le plus grande forme de résistance est d'apprécier la vie, même face à l'oppression. Si tu peux trouver un moyen de vivre une vie pleine de joie face au danger, si tu ne les as pas laissés écraser ton esprit, alors tu les auras vaincus. Ils peuvent affecter nos corps, mais pas nos esprits. S'ils ne peuvent pas t'enlever ta joie, alors tu n'es jamais opprimé. L'oppression est un état d'esprit. »

Darius réfléchit ses mots, n'ayant jamais considéré les choses de cette manière auparavant. Il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui pensait comme elle, qui voyait le monde à sa façon. Il ne savait pas s'il était d'accord avec elle, mais il pouvait comprendre le raisonnement de sa pensée.

« Je pense que nous sommes des personnes très différentes », dit-il au bout du compte.

« Peut-être est-ce pourquoi nous nous apprécions », répondit-elle.

Son cœur battit plus vite à ses mots, et il lui sourit. Pour la première fois, il se sentait détendu, plus confiant.

Leur bateau passa un méandre, et quand il le fit, elle ouvrit grand les yeux, alors il pivota pour voir. Le courant les avait amenés sous l'Arbre de

Feu, et quand Darius se tourna et posa les yeux dessus, il fut frappé d'admiration, comme toujours. L'arbre, large et haut de plusieurs trentaines de mètres, était aussi vieux que cette terre. Ses branches se penchaient au-dessus de la rivière, jusqu'à la toucher, ses feuilles étaient d'un rouge ardent, des fleurs au rouge éclatant s'épanouissaient à leur extrémité, et le tout était embrasé par le coucher de soleil. Cela semblait magique. Darius pouvait sentir de là son parfum fort, comme de la cannelle mélangée avec du chèvrefeuille.

Darius arrêta leur bateau sous les branches. Les fleurs touchaient presque leurs têtes, émettant une lueur douce tandis que le soir tombait, illuminant la pénombre. Loti se pencha en avant, si près que ses genoux touchaient ceux de Darius. Elle tendit le bras et posa une main dans la sienne. Il pouvait sentir qu'elle tremblait, et quand il la regarda dans les yeux, son cœur s'emballa.

« Tu n'es pas comme les autres », dit-elle. « Je peux le voir dans tes yeux. Je veux être avec toi. »

Darius la fixa du regard en retour, et put voir la sincérité dans ses yeux.

« Et moi avec toi », dit-il.

« Je ne donne pas mon cœur à la légère », dit-elle. « Je ne veux pas qu'il soit brisé. »

« Je promets qu'il ne le sera jamais. »

Darius se pencha ensuite vers l'avant, et quand ses lèvres rencontrèrent les siennes, quand il tendit la main et toucha son visage, tandis que tous deux flottaient là, sous l'Arbre de Feu, il sentit, pour la première fois, qu'il avait une raison de vivre.

CHAPITRE VINGT-SIX

Gwen se tenait au bastingage, le regard baissé vers les eaux, et leva ses mains pour protéger ses yeux de la lumière soudaine qui emplissait le ciel. La brume flottant sur la mer était imprégnée d'or, et tandis qu'elle plissait les yeux dans la lumière, elle repéra soudain quelque chose naviguant vers eux. Elle plissa les yeux et se demanda si elle avait des visions : là, devant elle, dansant sur les eaux, flottait un petit bateau doré et étincelant, qui réfléchissait le soleil. Gwen regarda de plus près tandis qu'il s'approchait, et son cœur bondit en voyant qui se trouvait dedans. Elle ne pouvait pas le croire.

Là, à l'intérieur, se tenait Thor, debout, souriant triomphalement. Et dans ses bras il tenait leur enfant.

Le cœur de Gwen défailloit, et elle éclata en sanglots à cette vue. Ils étaient là, à quelques mètres seulement, revenants vers elle, tous deux sains et saufs.

Gwen se tourna un instant pour appeler les autres sur son navire, pour partager la bonne nouvelle – mais quand elle le fit, elle fut désorientée de trouver son bateau vide. Elle n'arrivait pas à comprendre où tout le monde était parti.

Gwen monta dans la petite chaloupe sur le pont et abaissa rapidement les cordes jusqu'à atteindre l'eau. Alors qu'elle la touchait, son bateau s'agita violemment dans les vagues, et l'épaisse corde qui la liait au navire se rompit.

Gwen tordit le cou, leva les yeux, et fut horrifiée de voir son bateau s'éloigner sur le fort courant de l'océan.

Gwen se retourna vers Thor et Guwayne, et elle fut terrifiée de voir que sa chaloupe était soudain en train d'être aspirée de plus en plus vite sur les flots, ce qui l'emmenait plus loin d'eux.

« NON ! » s'écria-t-elle.

Gwen tendit une main vers Thorgrin, qui se tenait toujours là, souriant, tenant Guwayne. Mais la marée l'emportait plus vite et plus loin de lui, l'éloignait de son navire, de tout ce qu'elle connaissait, plus profondément dans l'océan sans fin.

Gwen se réveilla en sursaut. Elle regarda autour d'elle, essoufflée, en sueur, se demandant ce qu'il s'était passé. Elle vit qu'elle était encore sur son navire ; qu'elle était allongée sur le pont ; qu'il était envahi de gens. Tout cela avait été un cauchemar. Seulement un horrible et cruel cauchemar.

Le soulagement de Gwen se métamorphosa en déception, en voyant l'état de son peuple. Un épais brouillard s'était installé au-dessus de tout, porté par le vent, et Gwen pouvait voir les siens par intermittence. Mais elle les vit effondrés sur leurs rames, étendus pelotonnés sur le pont, appuyés contre le bastingage, tous léthargiques, et personne ne bougeait. Elle pouvait dire immédiatement qu'ils avaient tous été dévastés par la faim. Ils étaient

tous étendus là, immobiles, paraissaient plus morts que vifs.

Gwen ignorait pendant combien de jours ils avaient flotté ici ; elle ne pouvait plus s'en rappeler. Elle savait que cela faisait longtemps, cependant. Trop longtemps. La terre n'était jamais apparue, et son peuple était répandu là, tous aux portes de la mort.

Gwendolyn sentit les douleurs de la faim tenailler son corps, et il lui fallut toutes ses forces pour seulement se mettre en position assise. Elle resta là, tenant le bébé, qui pleura quand Gwen lui donna une bouteille de lait vide. Gwen voulait pleurer, mais elle était trop exténuée pour cela. Après tout ce qu'ils avaient traversé, après être arrivés si loin, cela la tuait de penser qu'à présent les siens allaient tous mourir, au milieu de nulle part, de faim. C'était trop à encaisser. Pour elle-même, elle pouvait souffrir ; mais elle détestait voir son peuple être ainsi éprouvé.

Gwen pouvait sentir l'odeur viciée de la mort dans l'air, que ce navire était devenu un cimetière flottant, et que, bientôt, ils seraient tous morts. Elle ne pouvait s'empêcher d'avoir le sentiment que tout était de sa faute.

« Ne vous blâmez pas, ma dame », dit une voix.

Gwen se retourna pour voir son frère, Kendrick, assis non loin, lui sourire faiblement. Il avait dû lire dans ses pensées, comme il le faisait souvent en grandissant, tandis qu'il était assis là, si noble, avec une telle force d'esprit, même en un tel moment d'épreuve.

« Vous avez été une Reine remarquable », dit-il. « Notre père serait fier. Vous nous avez amenés plus loin que n'importe qui d'autre aurait pu l'espérer. C'est un miracle que nous ayons vécu si longtemps. »

Gwen apprécia ses mots pleins de bonté, mais pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir responsable.

« Si nous mourrons tous, qu'aurais-je fait ? » demanda-t-elle.

« Nous mourrons tous un jour », répondit-il. « Tu as obtenu l'honneur. C'est bien plus que ce que nous aurions pu demander à nous même. »

Kendrick tendit une main rassurante, et Gwen la prit, reconnaissante envers lui pour avoir toujours été là.

« Je devrais penser que tu aurais fait un meilleur Roi que moi une Reine », dit-elle. « Père aurait dû te choisir. »

Kendrick secoua la tête.

« Père savait ce qu'il faisait », dit-il. « Il a parfaitement choisi. C'était le grand choix de sa vie. Il ne t'a pas choisie pour les bons moments – mais pour une époque telle que celle-là. Il savait que tu nous mènerais tous. »

Avant qu'elle n'ait pu considérer ses mots, Gwen entendit des pas traînants, se retourna et jeta un coup d'œil pour voir Steffen. Ce dernier, les yeux baissés sur elle, des cernes autour des yeux, semblait faible, et Arliss se tenait à côté de lui, tenant sa main.

Steffen s'éclaircit la gorge.

« Ma dame, je ne vous ai jamais présenté de requête », dit-il, la voix faible, « mais j'en ai une maintenant. »

Elle le regarda, surprise, se demandant ce que cela pouvait être.

« Quoi que ce soit que je puisse accorder, tu l'auras », répondit-elle.

« Seriez-vous témoin pour nous deux ? » demanda-t-il. « Nous souhaitons nous marier. »

Gwen les dévisagea tous deux, les yeux écarquillés de stupéfaction.

« Vous marier ? » répéta-t-elle, sidérée. « Ici, maintenant ? »

Steffen et Arliss opinèrent du chef, et Gwen put voir le sérieux dans leurs yeux.

« Si ce n'est pas maintenant, alors quand ? », demanda Arliss. « Aucun de nous ne s'attend à toucher terre. Et avant de mourir, nous souhaiterions être ensemble, pour toujours. »

Gwen les regarda tous les deux, bouleversée par leur dévotion l'un envers l'autre. Cela lui fit penser à Thorgrin, à son désir insatisfait de l'épouser.

Ses yeux se remplirent de larmes.

« Bien sûr que je le serais », répondit-elle.

Kendrick, Godfrey et les autres proches qui avaient surpris la conversation se débrouillèrent tous pour se remettre sur pied et pour rejoindre Gwen tandis qu'elle accompagnait Steffen et Arliss vers la proue du navire.

Steffen et Arliss, debout à côté du bastingage, se donnaient la main, puis se tournèrent et se sourirent l'un à l'autre. Gwen se tint devant eux, regardant au-delà le brouillard, qui s'élevait et se déchirait sur le navire silencieux, et elle admira leur courage, leur affirmation de la vie au milieu de ces moments funestes.

« Avez-vous des vœux que vous souhaiteriez échanger ? » demanda Gwen.

Steffen acquiesça. Il s'éclaircit la gorge et regarda Arliss dans les yeux.

« Moi, Steffen, jure de toujours t'aimer » dit-il, « d'être un mari fidèle, et de demeurer à tes côtés, que ce soit dans cette vie ou la suivante, quoi que le destin puisse apporter. »

Arliss lui sourit.

« Et moi, Arliss, jure de toujours t'aimer, d'être une épouse dévouée, et de demeurer à tes côtés, que ce soit dans cette vie ou la suivante, quoi que le destin puisse apporter. »

Ils se penchèrent et s'embrassèrent, et Gwen remarqua que des larmes coulaient le long des joues d'Arliss. C'était un moment sacré, et sombre ; c'était un moment où ils regardaient tous la mort en face, et tentaient de la battre avec leur amour.

C'était un événement surnaturel, à la fois le plus mélancolique des mariages auxquels elle avait assisté, mais le plus beau, eux tous, réalisa Gwen, flottant dans le néant, et aussi passager que le brouillard qui affluait et refluaient à chaque vague qui passait. Plus que jamais, Gwen sentit la mort arriver – elle se sentit chanceuse d'avoir vécu assez longtemps pour être témoin, au moins, d'un mariage de ceux qu'elle aimait.

CHAPITRE VINGT-SEPT

Alistair était assise dans la chambre d'Erec, dans la maison royale de guérison, à côté de Dauphine et de sa mère, avec une demi-douzaine de gardes debout devant la porte, épaisse de soixante centimètres, verrouillée avec des barres de fer coulissantes. Alistair était assise à côté d'Erec, qui gisait toujours endormi, et tenait sa main, fermant les yeux. Elle essaya de noyer la clameur de la foule à l'extérieur, étouffée derrière les murs de pierres de soixante centimètres d'épaisseur, une foule déchaînée. Il était évident d'après le bruit qu'ils avaient été mis en déroute, que Bowyer avait réussi son coup, et qu'ils étaient isolés, encerclés. Bowyer, elle le savait, ne les laisserais jamais partir jusqu'à ce qu'Erec soit mort et lui Roi.

Alistair, par chance, avait atteint le chambre d'Erec avant les soldats, barré les portes, en insistant pour être aux côtés d'Erec. Elle avait les yeux baissés vers lui à présent, et elle sentit de nouvelles larmes rouler le long de son visage tandis qu'elle embrassait le dos de sa main. Il était doucement endormi, comme elle savait qu'il le serait – avec le sort de soin qu'elle lui avait jeté, il ne se lèverait pas avant quelques temps. Quand il le ferait, il serait encore dans un état affaibli, et pas prêt à affronter ces hommes. Elle était seule maintenant.

Étant donné son état de faiblesse, après avoir employé toute sa précieuse énergie pour le soigner, Alistair, malgré tous ses efforts, ne pouvait faire appel à aucun pouvoir magique pour l'aider. Elle souhaitait maintenant que Thor soit à ses côtés, ou n'importe quel guerrier de l'Anneau, quiconque de l'Argent, dont elle savait qu'ils donneraient leur vie pour sauver Erec. Elle trouvait ironique que, maintenant qu'Erec était ici, chez lui avec son propre peuple, il soit le plus en danger.

Alistair ferma les yeux et se concentra.

Mère, s'il vous plaît aidez-moi.

Elle garda les yeux étroitement fermés, se remémorant les rêve qu'elle avait eu de sa mère, d'elle tout en haut de la falaise, dans ce château, la sentant avec elle. Elle pria et pria.

Mais rien ne vint hormis le silence.

À l'extérieur, il y eut un soudain martèlement contre la porte, insistant. Cela lui donna l'impression d'être un martèlement contre son cœur.

Alistair se leva, traversa la pièce, et se tint à côté de la porte. Elle jeta un œil à la mère d'Erec, et à Dauphine, qui le regarda en retour alarmée.

« C'est terminé », dit Dauphine. « Maintenant non seulement mon frère va mourir, mais nous mourrons avec lui. Nous aurions dû fuir quand nous en avions l'occasion. »

« Alors Erec serait mort », dit Alistair.

« Dauphine secoua la tête.

« Erec mourra de toute façon. Trois femmes ne peuvent arrêter une

armée. Mais si nous avions fui, nous aurions pu survivre pour rassembler nos propres hommes et nous venger. »

Alistair secoua la tête.

« Si Erec meurt, la vengeance ne veut plus rien dire. S'il meurt, je meurs avec lui. »

« Tu pourrais voir ton souhait exaucé », dit sa mère.

Le martèlement sur la porte se fit à nouveau entendre, encore et encore, jusqu'à ce que finalement il cesse et qu'une voix distincte résonne au-dessus de toutes les autres.

« Alistair, nous savons que tu es là », tonna la voix.

Alistair la reconnut immédiatement comme était celle de Bowyer. Il semblait si proche, et pourtant si lointain, la porte était si épaisse qu'il n'y avait aucun moyen pour qu'il puisse l'abattre.

« Amène-le nous », poursuivit Bowyer, « et vous vivrez tous. Gardez-le là-dedans, et vous mourrez tous avec lui. Nous ne pouvons briser ces portes, mais nous vous garderons au piège. Vous resterez là, pendant des jours, et vous mourrez douloureusement de faim. Il n'y a pas d'issues. Donnez-nous Erec et nous t'accorderons le pardon et t'enverrons en mer de retour vers ta terre natale. Je ne ferais pas cette offre miséricordieuse deux fois. »

Alistair fixa la porte, furieuse, brûlant à cause de l'affront. Ils l'avaient prise à un moment de vulnérabilité, et maintenant, ils le savaient, elle était impuissante.

Mais elle n'abandonnerait pas Erec. Pas maintenant. Jamais.

« Si c'est le meurtre que vous voulez », gronda-t-elle en retour, « si une vie doit être prise, alors prenez la mienne ! »

Un murmure s'éleva de l'autre côté.

« Alistair, qu'es-tu en train de dire ? » demanda la mère d'Erec. Mais Alistair l'ignora.

« Selon vos propres lois », continua-t-elle, « sans une Reine, un Roi ne peut pas être Roi – donc si vous prenez ma vie, vous rendrez Erec impuissant. Tuez-moi, et devenez Roi vous-même. Ma vie pour la sienne. C'est le seul marché que j'offrirais. »

Il y eut un long silence, et un murmure de l'autre côté de la porte, jusqu'à ce qu'enfin la voix de Bowyer gronde à nouveau : « D'accord ! » s'écria-t-il. « Ta vie pour celle d'Erec ! »

Alistair hocha la tête, satisfaite.

« D'accord », cria-t-elle.

Alistair prit une profonde inspiration, se tint prête, et s'avança, tendant la main vers le verrou de fer – et alors qu'elle le faisait, elle sentit une main sur son poignet.

Elle se tourna pour voir la mère d'Erec là debout, les larmes lui montant aux yeux.

« Tu n'as pas à faire cela », dit-elle doucement.

Alistair pleura, elle aussi.

« Ma vie n'est pas, pour moi, à moitié aussi importante que celle d'Erec », dit-elle. « Je ne peux penser à meilleure façon de mourir que de le faire pour lui. »

La mère d'Erec sanglota tandis qu'Alistair s'avavançait et que les gardes la repoussaient doucement. Alistair retira les verrous de fer, le bruit résonna dans la salle de pierre, et ouvrit la porte massive.

Alistair se retrouva face à Bowyer, qui lui lança un regard furieux, debout à quelques mètres. Derrière lui se tenaient des centaines de soldats tenant des armes, une nuée de visages hostiles. Ils se calmèrent tous, choqués par la présence d'Alistair.

Cette dernière passa hardiment la porte, droit vers eux, et ils se séparèrent tous et firent un pas en arrière, tandis qu'elle marchait droit vers Bowyer. Elle se tint là, à trente centimètres de lui, leurs yeux braqués sur l'un et l'autre, chacun provocant.

Le bruit des portes lourdes refermées derrière elle claqua, et le verrou glissa à sa place. Elle était désormais seule là dehors, mais elle était réconfortée par le fait qu'Erec était en sécurité à l'intérieur.

« Tu es plus courageuse que je ne le pensais », dit finalement Bowyer dans le long et épais silence. « Ton courage mènera à ta mort. »

Alistair le dévisagea en retour, calme et impassible, incapable d'être ébranlée.

« La mort est passagère », répondit-elle. « Le courage est éternel. »

Ils se fixèrent, les yeux dans les yeux, et Alistair put voir dans l'expression de Bowyer, caché derrière la colère, un air de respect et d'admiration.

Alistair tendit les mains devant elle, et plusieurs soldats se précipitèrent et les attachèrent avec des cordes. Une acclamation s'éleva de la cohue, et elle se sentit poussée par derrière, menée devant la foule réjouie, suivant les rues éclairée à la lueur des torches dans la nuit noire et froide, en route pour son exécution.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Romulus se tenait à la proue de son navire, mains sur les hanches, et fixait des yeux les rivages de l'Empire se profilant à l'horizon, avec des sentiments partagés. D'un côté, il était, dans un certain sens, victorieux, ayant réussi ce qu'Andronicus et aucun autre commandant de l'Empire n'avait été capable de faire – conquérir et occuper l'Anneau. C'était un exploit qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait pu accomplir, et pour cela, il avait le sentiment qu'il devrait être célébré, comme un héros de retour. Après tout, désormais il ne restait pas un point sur terre qui n'appartienne pas à l'Empire.

De l'autre côté, ses guerres lui avaient coûté beaucoup – beaucoup trop. Il s'était embarqué depuis l'Empire avec une centaine de milliers de navires, et revenait maintenant avec une flotte de seulement trois. Il ressentit de la rage et de l'humiliation à cette pensée. Il savait qu'il pouvait en faire porter la responsabilité sur Thorgrin, quel que soit le pouvoir mystérieux qu'il détenait, et bien évidemment cette fille rebelle, Gwendolyn. Romulus jura qu'un jour il les capturerait et les écorcherait vifs. Il leur ferait payer pour l'avoir obligé à retourner sur sa terre natale dans l'humiliation.

Romulus savait que, quelle que soit la manière de le tourner, son retour avec seulement trois navires était un signe de faiblesse. Cela le laissait exposé à la révolte, et il savait que son premier ordre du jour serait de restaurer immédiatement sa flotte. Ce qui était la raison pour laquelle il avait vogué d'abord ici, vers cette cité septentrionale, vers Volusia, avant de faire son grand retour dans la capitale Méridionale. Il renflouerait sa flotte, et ensuite repartirait avec tout l'apparat qu'il pourrait rassembler. Il en aurait besoin pour consolider l'Empire. Il regarda autour de lui, vit des centaines de navires dans le port, et sut que pour un bon prix, n'importe lequel d'entre eux serait à vendre.

Volusia. Romulus porta son regard au-delà et examina cette cité, tandis que les flots tiraient ses trois maigres bateaux dans le port, et il éprouva une nouvelle vague de ressentiment. Les provinces du nord de l'Empire s'étaient toujours senties supérieures, avaient toujours suivi avec réticence les ordres de la capitale Méridionale. C'était une alliance précaire, sujette à des embrasements toutes les décennies. Volusia, dans l'esprit de Romulus, aurait dû être complaisante et rapide à obéir, comme toutes les autres provinces de l'Empire ; à la place, elle était remplie des chefs excessivement riches et indulgents de l'hémisphère septentrional, et dirigée par cette horrible vieille Reine, avec laquelle il s'était accroché plus d'une fois. Romulus ne pouvait penser à rien d'autre qu'il puisse mépriser plus que de devoir voir ce visage laid pendant qu'il marchandait avec elle pour acheter une flotte de navire. Il savait son avidité, et était venu préparé, ses cales remplis d'or. Il détestait être dans cette position de faiblesse.

Pire encore, Romulus jeta un regard vers le ciel, ne vit aucune trace de

la lune, et s'inquiéta pour la millionième fois quant à ce sort. Son cycle lunaire était terminé, sa période d'invincibilité s'était achevée, et cela, plus que tout, terrifiait Romulus, le laissait se sentir faible et vulnérable. Il ouvrit et referma ses poings, fléchit ses muscles, et ce faisant, il ne sentit pas plus faible, sentit la force à travers ses muscles. Il ne lui restait pas de dragons pour exécuter ses ordres, mais cela n'importait pas maintenant. Les dragons étaient morts, et s'il ne les avait pas, personne ne les avait non plus. Il avait été un grand guerrier toute sa vie, se rappela-t-il, même sans le sort, et il ne voyait aucune raison pour laquelle, étant à nouveau lui-même, il soit vulnérable.

Romulus essaya de ne pas penser aux mots du sorcier, à son accord pour ce grand marché, où il abandonnait son âme à un démon noir en échange du cycle lunaire de force qui lui avait été accordé. Peut-être que s'il retournait dans la grotte, il lui accorderait un autre cycle de pouvoir. Et sinon, peut-être Romulus tuerait-il l'homme, ce qui mettrait fin au marché. Romulus se ragaillardit à cette idée – oui, peut-être que tuer cet homme serait la meilleure voie après tout.

Romulus, se sentant à nouveau optimiste, chassant ses craintes, contempla la cité qui s'approchait, et il sourit pour la première fois. La Reine avait peut-être l'avantage maintenant, pouvait prendre tout son or, mais il obtiendrait ses navires. Et une fois qu'il les aurait, il reviendrait dans cet endroit, cette cité sur la mer, quand ils s'y attendraient le moins, et y mettrait le feu. D'abord il les tuerait jusqu'au dernier. Il reprendrait tout son or et l'utiliserait pour créer une immense statue de lui-même, debout sur le rivage, pointant du doigt vers la mer.

Romulus esquissa un grand sourire, heureux à cette idée. Le matin prenait une bonne tournure, après tout.

Des trompettes sonnèrent de haut en bas du port, et Romulus vit les troupes de Volusia s'aligner de tous les côtés, vêtus de leurs meilleurs habits, au garde-à-vous, attendant de l'accueillir. C'était la sorte de bienvenue qu'il méritait. Il savait qu'ils craignaient et respectaient la capitale Méridionale, et pourtant Romulus ne pouvait se rappeler Volusia l'accueillant si chaleureusement par le passé. Peut-être ces gens avaient-ils changé de ton, et avaient décidé de se remettre dans les rangs ; peut-être le craignaient-ils plus qu'il ne le réalisait. Peut-être, pensa-t-il, qu'il ne brûlerait pas cette cité après tout. Peut-être violerait-il juste leurs femmes et volerait leur or.

Romulus esquissa un grand sourire en imaginant cela dans les détails, alors que leur navire s'arrêtait au port, des douzaines de troupes jetant des planches plaquée or vers son bateau, et que ses hommes l'ancraient.

Romulus marcha dessus, se pavanant fièrement, content de l'accueil qu'il recevait, et prit conscience qu'il serait plus aisé que ce qu'il pensait d'obtenir les navires dont il avait besoin. Peut-être avaient-ils entendu parler de sa conquête de l'Anneau, et il réalisa qu'il était le chef suprême après tout.

Romulus s'engagea sur les docks, et des douzaines de soldats s'écarterent, têtes baissées en signe de respect. Romulus leva les yeux et vit,

au centre de la foule, hissé sur une calèche d'or étincelant, le dirigeant de Volusia. Sa calèche fut abaissée, et Romulus s'attendit à voir la vieille femme ridée qu'il avait rencontrée plusieurs années auparavant.

Il fut choqué de voir une jeune fille à la beauté frappante, paraissant difficilement avoir dix-huit ans, le dévisager. Elle ressemblait étonnamment à la précédente Reine.

Romulus fut pris complètement au dépourvu, chose qui lui arrivait rarement, tandis qu'il fixait des yeux cette fille qui descendait de sa calèche et marchait fièrement vers lui, flanquée par des douzaines de ses soldats. Elle se tint à quelques mètres, et le dévisagea sans parler. En étudiant attentivement ses traits, Romulus réalisa qu'elle ne pouvait être autre que la fille de l'ancienne Reine.

Il se mit en colère, prenant conscience que la Reine lui manquait de respect, en envoyant sa fille pour l'accueillir.

« Où est ta mère ? » demanda Romulus, indigné.

La fille demeura assurée, cependant, et le fixa des yeux calmement.

« Ma mère, dont vous parlez, est morte depuis longtemps », dit-elle.

« Je l'ai tuée. »

Romulus fut surpris par ses mots, et encore plus par combien sa voix était profonde, sombre et puissante. Il l'étudia, pris au dépourvu par sa forte langue, son attitude assurée, par sa voix, profonde et sombre, par ses sinistres yeux noirs, et par sa beauté. Elle la maniait comme une arme. Il n'avait jamais rencontré une telle force auparavant, homme ou femme, dans aucun commandant, citoyen, sorcier – personne. Elle était comme un ancien guerrier piégé dans le corps d'une jeune fille.

Tandis que Romulus l'étudiait, lentement, il esquaissa un grand sourire, reconnaissant une âme sœur. Elle avait tué sa mère, s'était sans aucun doute impitoyablement emparée du pouvoir pour elle-même, et il admirait grandement cela. Il prit mentalement note de trouver un prétexte pour rester la nuit dans cette capitale. Il festoierait avec elle. Et quand elle s'y attendrait le moins, il l'attaquerait, et se rassasierait d'elle.

« Et quel est ton nom, ma chère princesse ? » demanda-t-il en faisant un pas en avant, se tenant plus droit, contractant les muscles de son torse, luisants dans le soleil, se rapprochant inconfortablement prêt d'elle pour qu'elle puisse comprendre le pouvoir et la puissance du Grand Romulus.

Elle sourit en retour, puis elle le surprit : au lieu de reculer, comme la plupart des gens l'auraient fait, elle s'avança plus près de lui.

« C'en est un que tu n'oublieras jamais », dit-elle, murmurant à son oreille.

Romulus sentit sa peau le chatouiller alors qu'elle se rapprochait, et il resta bouche bée devant sa beauté, son corps tout entier s'empourpra à sa vue. Déjà, réalisa-t-il, elle se jetait elle-même à ses pieds – cela rendrait cette nuit plus facile.

« Et pourquoi donc ? » demanda-t-il.

Elle se pencha encore plus prêt, ses lèvres douces et sensuelles effleurant son oreille.

« Parce que c'est le dernier mot que tu entendras dans ta vie. »

Romulus baissa les yeux sur elle, clignant des yeux, confus, tentant d'assimiler ce qu'elle disait – et une seconde trop tard, il remarqua quelque chose dans sa main, brillant dans le soleil. C'était une dague d'or étincelant, la plus fine et aiguisée qu'il ait jamais vue, et à la vitesse de l'éclair, Volusia la tira de sa ceinture, pivota complètement, et lui trancha la gorge si rapidement, si nettement, qu'il le sentit à peine arriver.

Romulus, surpris, baissa les yeux et vit son propre sang ruisseler le long de son torse, fumant, puis sur la pierre, formant une mare à ses pieds. Il leva les yeux et vit Volusia debout là, lui faisant calmement face, impassible, comme si rien n'était arrivé. Ses yeux sombres et diaboliques brûlaient dans son âme, et il leva la main vers sa gorge pour essayer d'arrêter le sang.

Mais c'était trop peu, trop tard. Il s'écoulait entre ses mains, sur son corps, et il sentit qu'il s'affaiblissait, tombant à genoux, les yeux levés sur elle, impuissant. Il vit ses yeux noirs fixés sur lui, sachant que sa vie était en train de s'achever, et il ne pouvait croire, parmi toutes choses, qu'il devait mourir là, en ce lieu, qu'il avait été tué des mains d'une fille, d'une jeune fille effrontée, dont il n'oublierait jamais le nom, elle avait raison. Alors que son crâne s'écrasait sur la pierre, ce fut son nom, résonnant dans ses oreilles, qui fut sa dernière pensée, sonnant le glas, l'escortant en enfer.

Volusia.

Volusia.

Volusia.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Darius marchait avec un sourire sur son visage, un entrain dans ses pas tandis qu'il se hâtait travers les rues sinueuses de son village, accueillant le jour, se préparant pour une autre journée de travail.

« Pourquoi es-tu si joyeux ? » demanda Raj, qui marchait à côté de lui avec une douzaine d'autres garçons tandis qu'ils se préparaient pour un autre jour de travail éreintant.

« Oui, qu'est-ce qui t'arrive ? » demanda Desmond.

Darius essaya de dissimuler son sourire tandis qu'il baissait les yeux et ne disait rien. Ces garçons ne comprendraient pas. Il ne voulait pas leur dire à propos de son rendez-vous avec Loti, ne voulait pas dire qu'il avait trouvé l'amour de sa vie, la fille qu'il avait l'intention d'épouser, une fille qui le touchait comme aucune autre. Il ne voulait pas partager avec eux qu'il avait désormais quelque chose qu'il attendait avec impatience, que le joug de l'Empire ne l'embêterait plus tant que ça. Car Darius savait que quand il aurait un jour de repos, elle serait là, en train de l'attendre ; ils avaient prévu de se revoir encore cette nuit-là, et il ne pouvait penser à rien d'autre.

La nuit passée avait été magique ; Loti l'avait médusé par sa fierté et sa dignité – et plus que tout, son amour de la vie. Elle avait une façon de s'élever au-dessus de tout ça : c'était comme si elle n'était pas une esclave, comme si elle ne vivait pas une vie de privations. Cela inspirait Darius, lui avait fait prendre conscience qu'il pouvait changer sa vie, pouvait altérer son environnement, simplement en le percevant différemment.

Mais Darius tint sa langue ; ses amis ne comprendraient pas.

« Rien », dit-il. « Ce n'est rien du tout. »

Leur groupe était sur le point de tourner pour prendre la route vers les collines, quand soudain un hurlement se fit entendre, un cri de chagrin, venant du centre du village ; lui et les autres garçons de retournèrent et regardèrent. Il y avait quelque chose dans le hurlement qui attira l'attention de Darius, quelque chose qui l'obligeait à faire demi-tour et à chercher à savoir.

« Où vas-tu ? » demanda Raj. « Nous allons être en retard. »

Darius l'ignore, suivant son instinct, vit tous les membres du village filtrant vers le centre, et il les rejoignit.

Darius se fraya un passage jusqu'à la clairière et vit, assise devant le puits, une femme qu'il fut surpris de reconnaître.

C'était la mère de Loti. Elle était agenouillée là, se balançant d'avant en arrière, yeux fermés, en pleurs, levant alternativement les mains au ciel ou les posant sur ses cuisses tandis qu'elle baissait la tête, une femme à l'agonie. Une femme en chagrin.

Les gens s'agglutinèrent, les anciens du village se mirent finalement en cercle autour d'elle, et Darius les frôla en les dépassants, se frayant un chemin jusque devant, le cœur tambourinant, alarmé, se demandant ce qui avait pu

l'amener en ce lieu.

Salmak, le chef des anciens, s'avança et leva les bras, et tout le monde fit silence tandis qu'il lui faisait face.

« Ma bonne femme », dit-il, « partage ta douleur avec nous. »

« L'Empire », dit-elle, entre deux sanglots. « Ils m'ont pris ma fille ! »

Darius sentit sa peau se glacer à ses mots, et il lâcha ses outils, sentant ses paumes picoter, et se demanda s'il avait entendu correctement.

Darius se précipita en avant, jaillit dans le cercle, bouche bée devant elle.

« Répétez ! » dit Darius, dont la voix était à peine un murmure.

Elle leva les yeux et lui lança un regard furieux, ses yeux noirs luisants de haine.

« Ils l'ont emmenée », dit-elle. « Ce matin. Le contremaître. Celui qui l'a frappée. Il a décidé de la faire sienne, de la prendre comme épouse. Il a revendiqué le droit de mariage. Elle est partie ! Séparée de moi pour toujours ! »

Darius se sentit trembler à l'intérieur, et il sentit une immense rage s'élever, une impuissance, une colère contre le monde. Il sentit quelque chose en lui de si violent qu'il pouvait à peine le contrôler.

« Qui parmi vous ? » hurla la femme, se tournant vers tout le village.

« Qui parmi vous ira secourir ma fille ? »

Tous les braves guerriers, tous les hommes, tous les anciens, un par un, baissèrent la tête, détournant le regard.

« Pas un de vous », dit-elle doucement, la voix emplie de venin.

Darius, tremblant d'un sentiment de destinée, se retrouva à faire un pas en avant, au centre de l'espace découvert, debout devant la mère de Loti et lui faisant face.

Il se tint là, poings serrés, et sentit la haine monter en lui.

« J'irais », dit-il, croisant ses yeux. « J'irais seul. »

Elle le regarda, les yeux froids et durs, et finalement hocha de la tête avec un air de respect. Son regard était un regard d'engagement, un qui les liait ensemble pour toujours.

« Je la ramènerais », ajouta Darius, « ou je mourrais en essayant. »

Avec ces mots, Darius pivota et marcha à travers le village, la foule se séparant pour le laisser passer, et il savait exactement où il devait aller.

Darius fit des tours et détours jusqu'à ce qu'il trouve la petite maison, celui où il avait été juste la veille, et toqua trois fois comme l'homme le lui en avait donné l'ordre.

Rapidement, la porte s'ouvrit, et le petit homme à l'intérieur le regarda, les yeux grands ouverts, déterminés et de compréhensifs. Il lui fit signe de rentrer.

Darius se dépêcha à l'intérieur et regarda tout autour de lui. C'était comme un grand atelier, un feu faisait rage dans la cheminée sur un côté, avec devant un banc sur lequel il vit des outils de forgeron.

Et tout autour de lui, des armes. Des armes de fer. Des armes d'acier. Des armes différentes de ce qu'il avait jamais vu. Être pris en possession d'une d'elles, Darius le savait, le ferait tuer. Ferait tuer le village tout entier.

Darius tendit la main et posa sa paume sur la garde d'une des meilleures épées qu'il ait jamais vu. Son pommeau était d'un vert émeraude, et sa lame avait une teinte de la même couleur quand il la tournait. Il la tint haut contre la lumière luisante.

« Prend la », dit l'homme. « Elle est faite pour toi. »

Darius l'examina, et il y vit son reflet. Il ne voyait plus le visage d'un garçon le regarder en retour, un garçon jouant avec des armes d'entraînement, mais le visage d'un homme endurci. Un homme déjà transformé par la souffrance ; un homme cherchant à se venger. Un homme qui était prêt à devenir un véritable guerrier. Un homme qui n'était plus un esclave.

Un homme sur le point de devenir libre.

CHAPITRE TRENTE

Gwen était étendue presque sans vie sur le pont du navire, son corps paraissant si pesant qu'elle ne remua presque pas quand un rat courut sur son poignet. Elle ouvrit les yeux, si lourds, n'ayant pas la force de le chasser. Elle se sentit brûler de fièvre, chaque muscle de son corps était douloureux, en feu. Elle vit qu'elle était allongée face contre terre sur les planches, l'oreille contre le bois, le son creux du clapotis de l'océan contre le navire en dessous résonnant dans sa tête.

Le soleil du petit matin s'étala sur eux comme un voile, et tandis qu'elle était étendue là, elle ouvrit les yeux juste assez pour voir les corps étalés sur le navire. Elle vit des centaines des siens, tous immobiles, soit trop faibles pour bouger – ou, elle détestait l'idée, déjà morts. Elle pensa au bébé, quelque part avec Illepra, et pria pour qu'elle soit encore en vie.

Gwen perdait et reprenait conscience, le doux bercement de l'océan la gardant éveillée. Un battement envahissait ses rêves, et Gwen leva le regard, plissant des yeux, pour voir sur le mât, en haut, une unique voile claquant dans le vent. Le navire dérivait sans cap sur la mer, personne ne s'en occupant, à la merci d'un vent aléatoire et d'où les flots de l'océan les mèneraient.

Gwen ne s'était jamais sentie aussi exténuée, pas même quand elle avait été enceinte de Guwayne. Elle avait l'impression d'avoir vécu bien trop de vies, et une part d'elle-même avait le sentiment qu'elle n'avait pas la force de continuer. Une part d'elle-même avait le sentiment qu'elle avait déjà vécu bien plus longtemps que ce qu'elle était supposée, et elle ne savait pas comment elle pourrait rassembler la force pour poursuivre, pour tout recommencer, même s'ils trouvaient un jour l'Empire. En particulier sans Thor, sans son enfant, et avec tous les siens dans un tel état. S'ils étaient mêmes en vie.

Gwen laissa sa tête retomber sur le pont, semblant trop lourde, prête à céder. Elle tenta de garder les yeux ouverts, mais elle ne le pouvait pas.

Thor, pensa-t-elle. Je t'aime. Si tu trouves notre fils, élève le bien. Éduque-le pour se souvenir de moi. Pour rêver de moi. Dis-lui combien je l'aimais.

Gwen perdit conscience pendant elle ne sut combien de temps, jusqu'à ce qu'elle soit réveillée par un bruit distant, venant d'en-dessus. C'était un long cri perçant, haut dans les nuages, semblant si distant que Gwen ne savait même pas si elle l'avait réellement entendu.

Le cri s'éleva à nouveau, insistant, et elle le reconnut vaguement comme étant celui d'un animal qu'elle connaissait de quelque part dans sa vie. Il sonnait comme s'il était en train d'essayer de la réveiller.

Il envahit sa conscience, refusant de la laisser dormir, de s'échapper – jusqu'à ce qu'en fin de compte, Gwen ouvre les yeux en le reconnaissant.

Estopheles.

Le faucon de Thor cria sans cesse, puis descendit en piqué, jusqu'à ce que Gwen le sente frôler ses cheveux. Gwen leva la tête, chassa le rat de sa main, et avec toutes ses forces, elle poussa fort, et parvint à se mettre sur un genou.

Gwen se leva, luttant, sur ses jambes tremblantes, et agrippa le bastingage sur le côté du navire ; avec toutes ses forces, elle se souleva, juste assez pour voir par-dessus.

Là, étalée devant elle, s'étendait une vue qu'elle n'oublierait jamais. Devant elle, emplissant l'horizon, se déployait une terre. C'était une contrée différente de tout ce qu'elle avait vu, une cité perchée sur l'océan, et en son centre, enveloppés dans la brume, deux énormes piliers s'élevant à des centaines de mètres dans le ciel, ornant une grande cité, une cité d'or étincelant, scintillant dans le soleil comme l'entrée du paradis.

L'océan ici était plein d'écume, d'un rouge fluorescent, et il se brisait sur les rives, sa mousse jaillissait dans les airs. Le littoral était d'une variété infinie, avec des formes et des terrains sans fin, faisant paraître l'Anneau minuscule. Les deux soleils étaient énormes dans ce ciel, et en dessous d'eux, la lueur rouge planait sur tout, la faisant ressembler à une terre de feu.

Gwen y jeta un dernier regard, captivée, puis elle roula, prise de vertiges à cause de la faim, brûlante de fièvre, et percuta sur le pont. Elle resta étendue là, sentant le courant les porter.

S'ils vivaient, bientôt, ils seraient là-bas.

L'Empire.

Morts ou vifs, ils avaient réussi.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

Thor courait à toute vitesse, s'élançant vers la cime, gardant les yeux fixés sur ces membres de la tribu au loin, en train de grimper sur le volcan et transportant son fils. Thor haletait tandis qu'il courait, ses frères juste derrière lui, son fils était en vue, si près, à peine à quelques centaines de mètres, déterminé à l'atteindre ou à mourir en essayant.

La cohorte d'hommes portait son fils au-dessus de leurs têtes, sur des perches, dans un petit berceau, s'agitant de haut en bas tandis qu'ils grimpaient. Thor vit le volcan fumant, et il sut qu'ils y emmenaient Guwayne, pour le sacrifier.

Le cœur de Thor battait à tout rompre tandis qu'il pressait ses jambes d'aller plus vite. Il sentait chaque muscle, chaque fibre de son être, sur le point d'exploser ; que ne donnerait-il pas maintenant pour Mycoples.

Thor savait qu'il devait faire quelque chose.

« GUWAYNE ! » hurla-t-il.

Le groupe d'hommes se retourna, vit Thor, et leurs yeux s'ouvrirent en grand sous l'effet de la panique. Thor n'attendit pas, mais propulsa la lance sans sa main de toutes ses forces, l'envoyant voler sur quarante-cinq mètres vers le haut du versant pentu de la montagne, et la regarda avec satisfaction transpercer un des hommes à l'arrière qui portait son fils. L'homme cria et s'effondra.

Le reste du groupe, cependant, prit le relais, et ils se mirent à courir, montant Guwayne le long de la cime. Thor les poursuivit, mais il n'avait plus d'autre lance à envoyer.

« GUWAYNE ! » cria-t-il à nouveau, la voix résonnant dans les montagnes.

Thor courut encore et encore, et il réalisa qu'il gagnait du terrain sur eux, capable de se déplacer plus vite que ces hommes. Il n'était plus qu'à soixante mètres...cinquante ...quarante. Thor courut plus vite, encouragé, confiant en sa capacité à les rattraper à temps. Il tuerait chacun d'entre eux, sauverait son fils, et le ramènerait à Gwendolyn.

À peine à trente mètres, Thor commençait à être assez proche pour voir leurs expressions paniquées. Ils ne faisaient pas le poids face à la vitesse de Thor, celle d'un homme dont la vie entière était dans la balance. Il courait comme un possédé, plus déterminé qu'il ne l'avait jamais été pour quoi que ce soit dans sa vie.

Thor se précipita sur l'étroit sentier montagneux, qui se rétrécissait, juste sur le bord de la falaise, courant de toutes ses forces. Ils étaient à peine à dix mètres à présent, juste assez prêt pour commencer à dégainer son épée, bondir dans les airs, les massacrer. Thor tendit la main pour saisir le pommeau de son épée—

Et c'est à ce moment-là que cela arriva.

Soudain, Thor éprouva une sensation étrange sous ses pieds, et il se sentit chanceler. Il baissa les yeux et vit, avec horreur, le chemin commencer à s'effondrer.

Avant que Thor ne puisse réagir, le sentier céda, pris dans un glissement de terrain, une avalanche géante. Thor se retrouva à glisser, puis tomber, droit le long du versant escarpé ; la montagne se transforma en boue, ramollie par les pluies. Il glissa, hors de contrôle, dans la boue, vers le bas, de plus en plus vite, sur des centaines de mètre, hurlant, tous ses frères glissant avec lui.

Thor se retourna tout en tombant, leva les yeux, et il vit son fils, si loin de lui à présent, s'éloigner encore plus à chaque seconde qui passait.

« GUWAYNE ! » hurla-t-il.

Son cri résonna dans les montagnes, encore et encore, le cri d'un père perdant son fils, d'un homme perdant tout ce qu'il avait eu.

*

Guwayne se sentait balloté tandis que les hommes de la tribu le portaient au sommet du volcan. Il plissa les yeux dans la fumée épaisse, trouvant difficile de respirer. Son berceau était chaud, il cria et pleura, car il voulait redescendre.

Guwayne entendit un hurlement distant, résonnant dans les montagnes, et reconnut la voix. C'était celle de son père.

Guwayne voulait être avec lui, voulait être où il se trouvait. Mais le cri s'affaiblit, résonnant au loin, et Guwayne sut qu'il était, encore une fois, seul dans l'univers, laissé seulement avec ces hommes étranges qui le regardaient avec haine.

Guwayne sentit bientôt le berceau être descendu, regarda par-dessus le bord et vit en dessous de lui une fosse enflammée et sans fin, s'enfonçant dans la terre. La chaleur était si intense ici, de la fumée s'en élevait, et tandis que les hommes le posaient, il vit l'un d'eux sortir quelque chose de brillant de sa ceinture. C'était pointu, et luisit alors qu'il le tenait haut, le serrant dans sa main.

Guwayne cria. Il ne savait pas ce dont il s'agissait, mais il savait que cela lui était destiné.

Il poussa un cri pour répondre à celui de son père, et il résonna dans la chaîne de montagne, rebondissant vers lui, un cri dont il savait qu'il resterait sans réponse.

*

Sur une plage isolée en bordure du Pays des Druides, il y eut une légère secousse dans le sol. Le tremblement se fit de plus en plus fort, tandis que les vagues se retiraient, que le sable crissait, que les pépiements des oiseaux et les

cris des bêtes se taisaient. Quelque chose d'exceptionnel était en train de se produire, même pour ce lieu, dans le Pays des Druides, quelque chose qui n'arrivait qu'une fois sur de nombreux siècles.

Il n'y avait qu'un seul objet sur cette plage, un qui était resté après que Thorgrin et Mycoples l'y avait laissé, un objet qui siégeait là, seul, patientant.

Alors que le soleil matinal brillait sur lui, il y eut un léger craquement dans l'œuf de dragon solitaire. Le petit dragon à l'intérieur se leva et poussa contre la coquille, et celle-ci craqua encore.

Et encore.

En quelques instants, l'air parfaitement calme et silencieux fut déchiré par un seul son – un long cri aigu. C'était le cri d'une vie nouvelle arrivant sur terre.

Un dragon émergea, pulvérisa l'œuf, releva sa tête, déploya des ailes, tandis que la coquille volait en éclats tout autour de lui, parsemant le sable.

Le dragon se pencha en arrière et arqu son cou, puis regarda vers les cieux. Le monde était neuf. Tout était nouveau. Il ne le comprenait pas du tout.

Mais il savait, au fond de lui, qu'il était sien. Ce monde était à lui. Entièrement à lui. Que rien sur cette terre n'était plus fort que lui.

Le dragon rejeta la tête en arrière et poussa un cri, un bruit aigu, léger au début, mais devenant de plus en plus fort. Bientôt, il le savait, il serait assez fort pour détruire le monde.